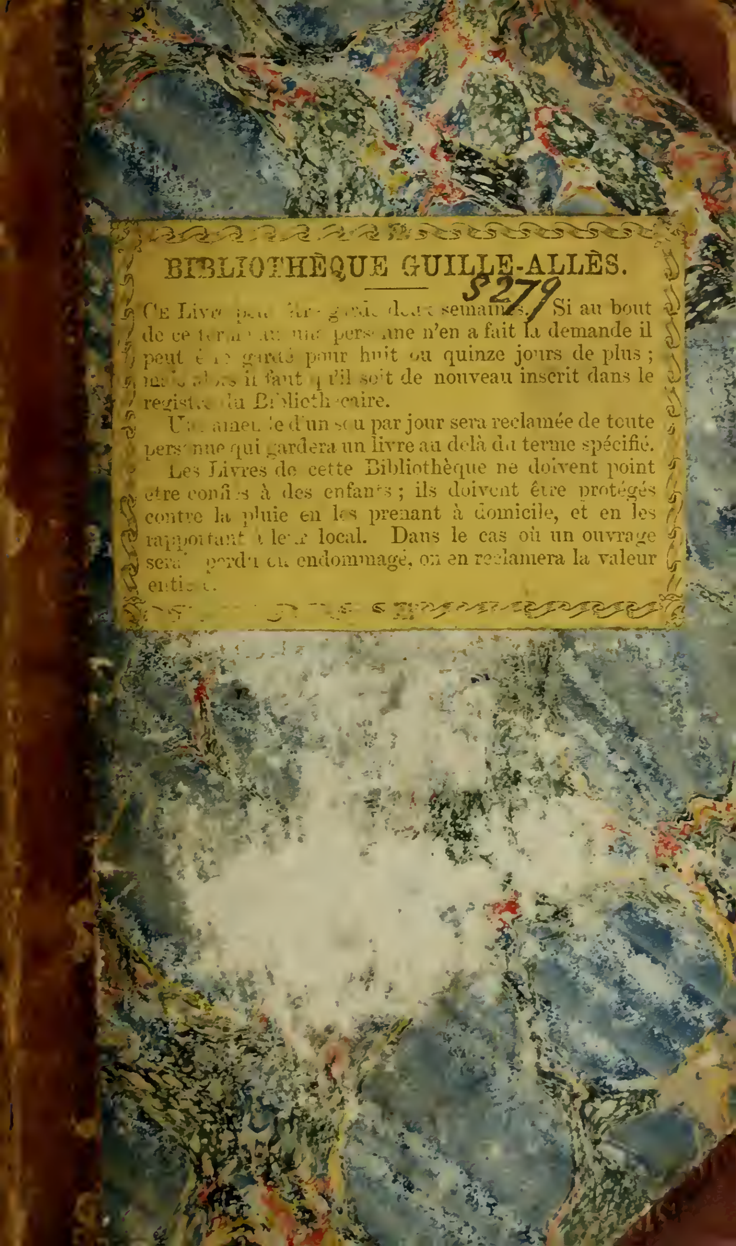


# BIBLIOTHÈQUE GUILLE-ALLÈS.

**Temps accordé.**—Ce livre pourra être gardé 14 jours, le prêt pouvant en être renouvelé, à moins, cependant, que l'ouvrage ne soit demandé par quelque autre. La personne désirant un renouvellement de prêt devra présenter le livre au bibliothécaire.

**Ponctualité à rendre les Livres.**—N'ayant pas l'intention d'établir un système d'amendes pour la détention des livres au-délà du terme fixé par les réglements, on espère que les personnes qui en empruntent comprendront que tout manque d'exactitude de leur part à les rapporter dans le délai fixé serait une cause de désappointement pour celles qui attendraient les livres ainsi détenus.

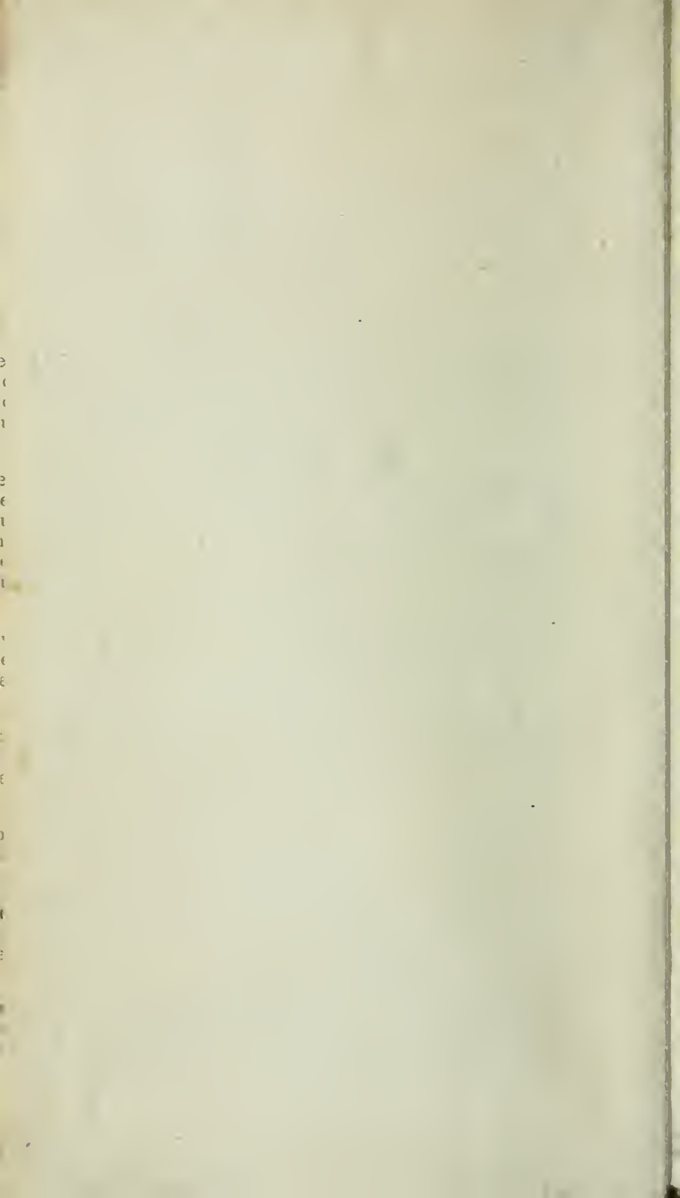
**Les billets d'emprunt,** n'étant pas transférables, nul livre ne sera délivré (ni reçu) sans le billet qui y sera annexé. Les personnes rapportant des livres sans en reprendre devront laisser leur billet d'emprunt au bibliothécaire.

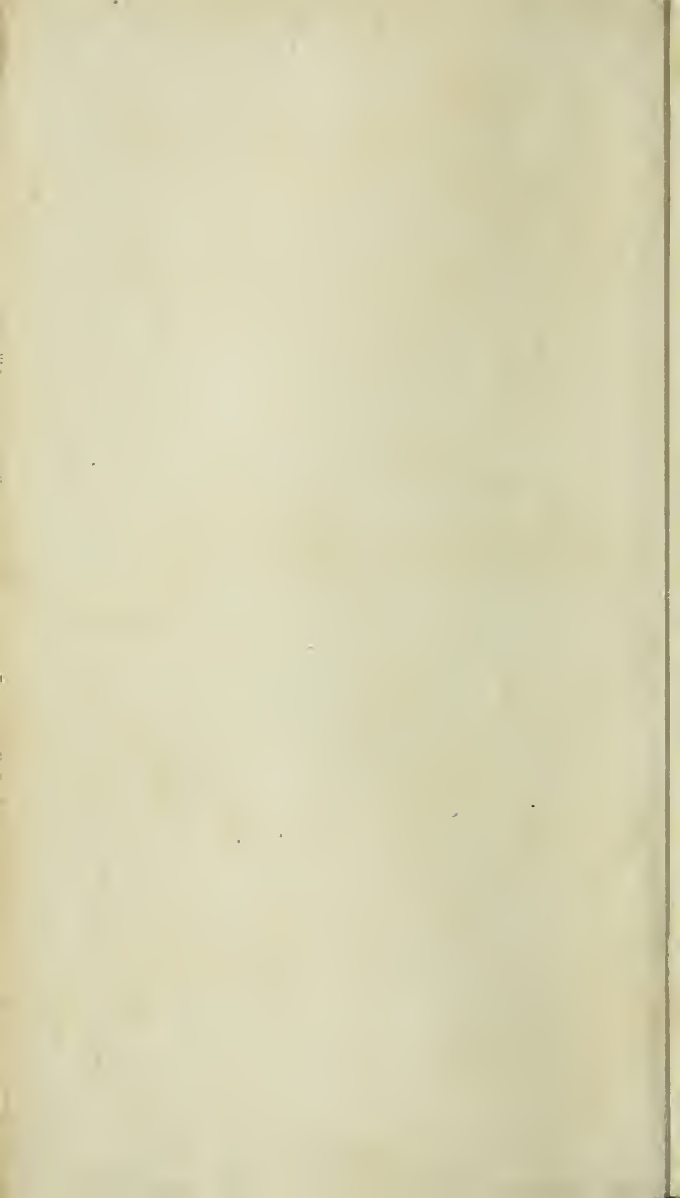
**Dégâts ou Perte de Livres.**—Tout livre perdu devra être remplacé par la personne que l'aura emprunté, et, dans le cas d'avaries ou dommages, elle aura à payer une compensation équivalente au dommage causé.

**Protection des Livres.**—Ceux-ci ne doivent pas être confiés à des enfants et devront être garantis contre la pluie à l'aller et au retour de la Bibliothèque.

**Dans l'intérêt des convenances et de l'ordre général.**—Les personnes fréquentant la Bibliothèque sont instamment invitées à s'abstenir d'introduire des chiens et de fumer dans aucune des parties de l'établissement.

N.B.—Les autorités ont la confiance que les personnes qui feront usage de la Bibliothèque en protègeront soigneusement les livres contre tout dommage et se conformeront strictement aux conditions auxquelles ceux-ci sont prêtés.





# LES
# MÈRES DE FAMILLE.

DE L'IMPRIMERIE DE RICHOMME,
RUE SAINT-JACQUES, N°. 67.

# LES
# MÈRES DE FAMILLE

PAR J. N. BOUILLY,

*Membre de plusieurs sociétés savantes et littéraires.*

„Inter vos, nati, Spes et mea gaudia crescent. *(Le Maire.)*

*„Au milieu de vous, mes enfans, je sens croître mon*
*„espérance et mon bonheur.„*

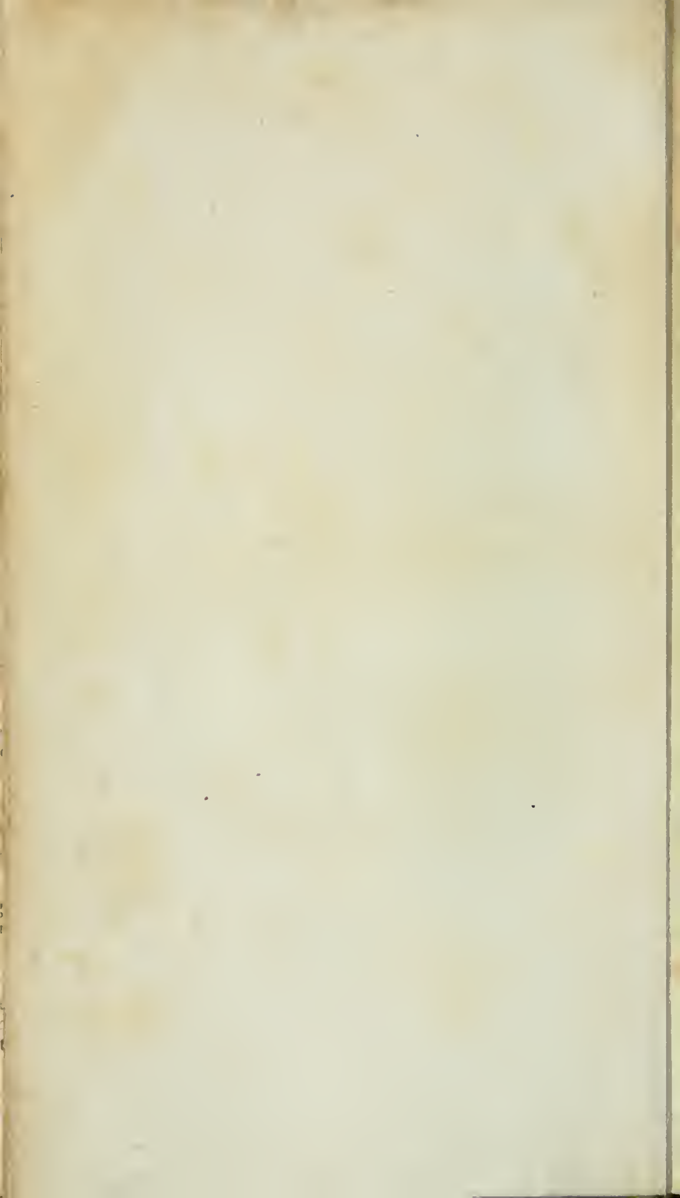
TOME PREMIER.



A PARIS

CHEZ LOUIS JANET, LIBRAIRE,

Rue St. Jacques, N.° 59.



# AUX MANES DE MA MÈRE.

Depuis sept ans, au village (*) où repose votre dépouille mortelle, on renouvelle chaque mois, les fleurs que, le premier, je déposai sur votre tombe.

Ce touchant souvenir est mon plus bel héritage : il prouve mieux, que je ne pourrais le faire, ce que vous fûtes, ce que je vous dois.

Je viens, aujourd'hui, déposer encore sur votre cendre révérée, ce quatrième ouvrage que m'inspira le tendre et respectueux attachement que je porte à ce sexe, dont vous étiez l'honneur et l'exemple..... Eh qui mieux que votre fils, pouvait être l'ami des femmes?

Puissent les travaux que je leur ai

(*) *Rochecorbon*, près *Tours*, sur les bords de la Loire.

consacrés, faire honorer ma tombe de quelques fleurs! puissé-je sur-tout, en y descendant, conserver cette force morale et ce calme de l'âme, que vous aviez à votre dernière heure, et répéter à ma fille ces paroles consolantes, que vous m'adressâtes, en nous séparant : « *Vois comme on meurt, quand* » *on a fait du bien !* »

---

~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~

# INTRODUCTION.

---

En badinant, dans les *Contes à ma Fille*, avec l'enfance des femmes, je contractai, sans y songer, une si douce habitude de causer avec elles, que cédant au charme qu'elles font éprouver, à l'intérêt qu'elles inspirent, je crus alors pouvoir, par des *Conseils*, diriger leur adolescence. Ces *Conseils* qu'elles ont reçus avec autant de confiance que de bonté, m'ont suggéré l'idée de les suivre dans
~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~~

les liens de l'hyménée ; et l'étude des *Jeunes Femmes* m'a conduit insensiblement à celle des *Mères de Famille*.

Voilà comment, sans y songer, on va plus loin qu'on ne pense ; voilà comment entraîné d'un site à un autre, en étudiant les plus belles productions de la nature, on se trouve avoir fait une route au-dessus de ses forces, et que la prudence aurait défendu d'entreprendre.

Je ne me suis point toutefois dissimulé que cette quatrième et dernière époque de la vie des femmes, était la plus difficile à pein-

dre, et la plus importante au bonheur de la société. Ce ne sont plus en effet de simples esquisses, des couleurs gracieuses, des portraits agréables, qui pourraient suffire : le cadre est trop vaste, trop imposant; il eut exigé les pinceaux d'un moraliste profond, une touche ferme, une sage distribution. Il exige sur-tout un grand courage, celui de poser sur le premier plan du tableau, certains vices qu'on cherche à confondre parmi les ridicules. Il faut donc se résoudre au ressentiment, aux murmures de ces mères jalouses, personnelles, hypocrites, impru-

dentes, qu'il est indispensable de démasquer. Il faut oser pénétrer jusque dans les derniers replis de leurs cœurs, suivre toutes les sinuosités de leur marche, quelque soit le voile adroit dont elles se couvrent : il faut, en un mot, peindre d'après nature, et n'avoir qu'un seul but....... celui d'être utile.

Mais aussi quel délicieux délassement pour le moraliste, et quelle inexprimable jouissance pour un ami des femmes, lorsque changeant de palette et variant ses couleurs, il retrace l'amour, le dévouement, la patience iné-

puisable, l'active et constante prévoyance d'une bonne mère! Que de ravissantes idées l'assiégent à la fois! Avec quelle tendre émotion et quel souvenir reconnaissant il suit, dans sa marche, cette mère de famille, dont il n'est pas une seule trace qui ne soit un bienfait! Il se reporte alors à l'époque de son enfance; il se retrouve dans les bras qui lui prodiguèrent les premiers soins, les premières caresses, et devient l'historien fidèle de celle qui le fit naître..... C'est ce qui m'est arrivé souvent en écrivant cet ouvrage; c'est ce qui m'inspira l'idée de

l'entreprendre, et m'a donné la force de l'exécuter. Tant il est vrai, qu'une excellente mère est une émanation de la Divinité ; et qu'après avoir comblé ses enfans de sa tendresse, pendant sa vie, elle les dote encore, après sa mort, du souvenir de ses vertus.

Vertu des femmes ! lien sacré des familles; source précieuse du repos, du bonheur et de la dignité de l'homme ; trésor de tous les âges, de tous les rangs, qu'on respecte, qu'on recherche..... et que pourtant on entoure de séductions ; richesse amassée par de nombreux efforts, et qu'une seule

indiscrétion fait perdre.... Ah! si tant de corrupteurs te poursuivent, si tant d'ingrats te déchirent; je saurai te montrer dans toute ta force et dans tout ton éclat; soit que je te rencontre dans le palais des grands, au sein de l'opulence qui te rend si fragile; soit que je te découvre dans l'atelier de l'artiste, au comptoir du négociant, ou dans le triste réduit de l'indigence, qui t'offre à mes yeux plus admirable encore. Je te peindrai sans ornement et sans emphase : je copirai fidèlement tes traits; je répéterai tes propres paroles, et j'imiterai, s'il m'est pos-

sible, ceux qui t'ont célébrée avant moi. Mais leurs vers harmonieux et leurs brillantes pensées valent-ils, pour frapper l'imagination, cette réunion de faits historiques, d'anecdotes récentes et de tableaux fidèles? Non, eux seuls, par la vérité qu'ils présentent et la leçon qu'ils donnent, peuvent épurer les mœurs, te faire germer dans les cœurs, précieuse vertu des femmes, et t'attirer les hommages de toutes les classes de la société.

Atteindre à ce but, est depuis quinze ans, mon vœu le plus cher, mon unique ambition. Que des

littérateurs dignes d'une haute renommée, s'illustrent par des écrits qui combattent les factions, éclairent les peuples sur leurs véritables intérêts! que d'autres, fiers émules d'Homère et de Pindare, célèbrent les vainqueurs, immortalisent les héros! que ceux-là, moins sublimes, mais plus heureux peut-être, chantent sur un luth harmonieux, les charmes d'une amante adorée! que ceux-ci, animés du noble désir de corriger leur siècle, frondent ses travers, sous le masque de Thalie, et tourmentent le vice partout où il se trouve! que tant d'autres en-

fin flattent les puissans du jour, pour obtenir leurs faveurs, et l'opulence crédule, afin de partager ses jouissances !.... Pour moi qui suis sans ambition, ennemi de toute intrigue, posé dans le monde, à mi-côte, ni trop haut, ni trop bas, et qui respire à ce moyen, un air libre et bienfaisant; pour moi qui préfère, aux grandeurs, le serrement de main d'un vieil ami, ou le sourire d'une jeune femme; et qui me crois assez distingué dans la foule, quand une bonne mère m'y désigne à sa fille, comme le conteur qui intéressa son enfance..... je suis le sentier mo-

deste que j'ai su me tracer ; je m'y repose à mon aise sous de frais ombrages, loin du choc des partis et des coteries littéraires. Là, j'écris sans haine et sans crainte, pour ce sexe à qui je dois mes plus beaux jours, et ce reste de chaleur d'âme qui, nous faisant approcher tout doucement de la mort, nous accoutume à son voisinage : là, je consacre tous mes travaux aux femmes qui les ont honorés de tant d'indulgence, et me donnent l'espoir de revivre dans leur souvenir. C'est alors que je pourrai dire, avec *Virgile*, qu'on trouve toujours dans sa

mémoire et sous sa plume, quand on veut faire une heureuse citation :

« *Vixi; et quem dederat cursum fortuna peregi.* »

« J'ai vécu ; j'ai fourni la carrière que le sort m'avait ouverte. »

---



LA PRÉDILECTION.



*.... „ainsi l'excès de mon amour, a „failli te coûter la vie. .... „*

# LES
# MÈRES DE FAMILLE.

## LA PRÉDILECTION.

L'AMOUR maternel est à la fois la plus pure, la plus vive impression de l'âme. Il existe parmi les hordes sauvages, comme chez les peuples civilisés : il dompte les animaux les plus féroces, enhardit les plus timides ; il étend son empire sur tout ce qui reçut la vie et le droit de la donner.

Tous les âges, toutes les sectes, nous offrent dans leurs écrits, ainsi que dans les monumens des arts, la peinture et l'éloge de ce sentiment profond et su-

blime. Si nous parcourons les écritures sacrées, nous y remarquons, avec une pieuse émotion, la justice de Salomon éclairée par l'élan de cet inépuisable amour ; Moïse sauvé par l'ingénieuse tendresse de sa mère ; nous cherchons, aux cris d'Agar, une fontaine qui puisse rappeler à la vie Ismaël expirant ; nous pleurons avec Rachel ; et dans nos temples, le plus bel objet de notre adoration, celui que nous confondons avec la Divinité même, c'est une jeune mère allaitant son enfant et lui prodiguant ses caresses.

Entrons au Muséum : bientôt nos yeux s'arrêtent sur cette admirable scène du déluge, où le Poussin nous retrace le dernier effort d'une mère qui ne songe, en se noyant, qu'à sauver son nouveau-né. Parmi les nombreuses productions de Rubens, ce qui nous frappe le plus, c'est ce mélange

enchanteur de souffrance et de joie sur la figure de Médicis, venant de mettre au jour le successeur d'Henri IV. Qui de nous, en contemplant le tableau du Massacre des Innocens, ne voudrait aider ces mères éplorées à soustraire au glaive des bourreaux les tendres fruits de leur amour ? Il fallait tout le génie de Raphaël pour exprimer à la fois les efforts, la rage, le désespoir et l'effrayante agonie de l'amour maternel.

Si nous assistons aux jeux de Melpomène, quels sont les personnages qui frapperont le plus vivement notre imagination, qui parleront le plus éloquemment à notre cœur? C'est Andromaque faisant pour Astyanax, encore enfant, le sacrifice de son deuil et de son amour ; c'est Mérope aux pieds de l'assassin de son époux, l'implorant pour sauver Egiste ; c'est Clytemnestre

bravant le roi des rois et la fureur des Grecs, pour écarter de l'autel sa chère Iphigénie.

Écoutons maintenant les voyageurs et les naturalistes : nous ne serons pas moins touchés des récits curieux et ravissans de ce que l'amour maternel inspire à tous les animaux. Là, c'est le sarigue qui, ne pouvant se séparer un instant de ses petits, brave la flèche du chasseur, pour les transporter tous à la fois dans le hallier le plus impénétrable de la forêt. Ici, le pélican se fait, à coups de bec, une large blessure, pour abreuver sa couvée du plus pur de son sang. Là, depuis plusieurs jours, l'ourse étonnée, inquiète, lèche la peau rude et velue de son ourson mort, et lui présente sa mamelle, jusqu'à ce que l'odeur infecte qui s'exhale, l'avertisse qu'elle n'est plus mère ; ce qu'elle exprime aussitôt par de longs rugisse-

mens, et en se roulant dans la poussière. Enfin, la perdrix si farouche et si craintive, s'expose à la gueule affamée du chien d'arrêt, pour donner à ses petits le temps d'échapper à la mort. Je ne finirais pas, si je voulais récapituler ici les traits sublimes et touchans qu'on doit à l'amour maternel.

Aussi nos poëtes les plus renommés ont-ils presque tous célébré ce sentiment inaltérable. Delille n'est jamais mieux inspiré, que lorsqu'il parle de sa mère. Ducis, dans ses vers délicieux et mélancoliques, nous retrace les droits sacrés qu'a sur nos cœurs celle qui nous donna l'être. Parny, Legouvé, Millevoye leur ont consacré leurs chants harmonieux; et parmi nos éloquens prosateurs, J. J. Rousseau, Raynal, Bernardin de Saint-Pierre et Châteaubriant nous transportent, nous attendrissent, lorsqu'ils décrivent les

soins, la patience, le courage, l'héroïsme et l'inépuisable amour d'une mère. Peut-on lire, sans être ému, la mort de Julie de Wolmar, caressant l'enfant qui lui coûte la vie? Comment ne pas plaindre, dans l'Histoire Philosophique, cette canadienne qui croit ranimer les restes de son fils, en faisant jaillir sur sa tombe le lait qui devait le nourrir? Comment retenir ses larmes au moment où madame de Latour se sépare de sa chère Virginie? comment enfin n'être pas saisi d'une émotion profonde, en lisant dans le Génie du Christianisme le récit des funérailles d'un jeune indien, en voyant sa mère désespérée, placer elle-même sur les branches d'un érable en fleurs, les restes de cet enfant, auxquels elle adresse, à haute voix, ces paroles d'une expression si pénétrante : « Ame de » mon fils, charmante âme!.. ton père

» te créa sur mes lèvres par un baiser...
» et les miens n'ont pas le pouvoir de
» te donner une seconde existence ! »

Qui le croirait cependant ? cet amour si bienfaisant et si pur, ce premier aliment de la vie, qui, semblable à la manne du ciel, doit être également réparti parmi les humains, et dont les animaux eux-mêmes ne font point d'inégal partage, produit chez plusieurs mères de famille des prédilections irrésistibles, source funeste de maux irréparables.

Puisse l'anecdote suivante que j'ai recueillie dans le monde, et par laquelle j'ai cru devoir commencer cet ouvrage, prémunir les mères tendres et prévoyantes contre ces prédilections qui, secrètes, ne leur offrent que des tourmens, de pénibles combats; et qui, connues, détruisent l'harmonie des familles et font presque toujours le malheur des êtres préférés.

Madame de Montcars, mariée très-jeune avec un maître des requêtes, était mère à dix-huit ans de deux enfans que sa santé ne lui permit pas d'allaiter. En vain elle voulut remplir le plus doux et le premier des devoirs, il lui fallut céder aux avis des gens de l'art, aux instances de son mari dont elle était adorée, et qui ne voulut point lui laisser supporter les fatigues d'une mère-nourrice. Charles et Jules de Montcars furent allaités, à un an de distance, par une bonne villageoise des environs de Paris, qui semblait en les nourrissant, leur inoculer sa santé robuste et sa joyeuse humeur.

Les deux enfans, élevés ensemble dans une heureuse conformité de goûts, de sensations et de premières habitudes, éprouvèrent cette douce sympathie qui resserre encore les liens sacrés de la nature. Rien n'était plus touchant que de

voir Charles, à peine âgé de deux ans, soutenir les premiers pas de Jules encore à la lisière ; porter à la bouche de son frère les gâteaux et les bonbons qu'on lui donnait. Partout on les voyait jouer ensemble avec un accord dont rien ne pouvait les distraire : le rire de l'un provoquait toujours celui de l'autre, et les pleurs de celui-ci faisaient aussitôt couler ceux de son frère : on eût dit deux jumeaux entrés en même temps dans la vie, et qui s'essayaient à la parcourir avec une garantie mutuelle, avec la résolution d'en partager les peines et les plaisirs.

Ils étaient encore dans l'enfance, lorsque madame de Montcars eut l'espoir d'être mère pour la troisième fois. Soit caprice du hasard, soit effet d'une prédilection anticipée, elle fut aussi gaie, aussi bien portante pendant cette dernière grossesse, qu'elle avait été

triste et malade pendant les deux premières. Elle ne put dissimuler à son mari le désir ardent qu'elle éprouvait de nourrir l'enfant qui devait naître sous d'aussi heureux auspices. « Garde-t-en bien, lui dit monsieur de Montcars : privée d'allaiter tes deux aînés, tu te laisserais entraîner malgré toi, et même sans y songer, à des préférences qu'on cherche en vain à dissimuler, et dont le mal s'accroît par la contrainte; tu t'exposerais à mille combats, à mille souffrances : tu ferais un supplice de l'amour maternel. »

Madame de Montcars parut se rendre aux avis donnés par la prudence : elle avait en quelque sorte abandonné son projet, lorsque le Muséum offrit l'exposition des nouvelles productions de l'école française. La peinture était l'art chéri de cette jeune dame. Elle s'empresse donc d'aller parcourir les

ouvrages les plus renommés; et bientôt ses yeux s'arrêtent sur le charmant tableau peint par mademoiselle Lorimier, et représentant une jeune mère qui regarde avec l'expression du regret et de l'envie, une chèvre allaitant son enfant. Tout est si vrai, si bien senti dans cette délicieuse composition, que madame de Montcars tressaille, et se promet en secret de profiter de la leçon que lui donne ce charmant tableau. Elle touchait à l'époque fixée par la nature, lorsque son mari reçut, en sa qualité de maître des requêtes, l'honorable mission d'aller porter au nom du souverain, des secours dans plusieurs départemens dévastés par les fureurs de la guerre. Il quitta donc Paris, peu de temps avant l'heureux événement qu'attendait sa femme avec tant d'impatience, et regretta de ne pouvoir lui prodiguer les soins de l'amour conjugal.

Bientôt en effet naquit un troisième fils, qui fut nommé Edouard : sa naissance ne coûta qu'une douleur légère à madame de Montcars. « Cher enfant! disait-elle, en le pressant sur son cœur, je ne paie pas assez le bonheur de te donner la vie. » La nourrice s'avance et veut prendre le nouveau-né des bras de sa mère, pour l'allaiter ; mais celle-ci, les yeux étincelans, s'écrie, avec cet accent qui pénètre et commande : « Non, non, j'aurais trop à souffrir ; et puisque le ciel a voulu que mon mari fût absent, j'en profite pour céder à l'irrésistible penchant qui m'entraîne... » En achevant ces mots, elle pose les lèvres de l'enfant sur son sein ; et connaît enfin toute l'ivresse de l'amour maternel. Son mari ne tarda pas à revenir : il fut d'abord inquiet, effrayé des fatigues et des soins auxquels se dévouait cette jeune mère ; mais bientôt

rassuré sur les forces de sa femme, qui, chaque jour, semblaient croître avec celles de l'enfant, il se dispensa de lui faire le moindre reproche, et se contenta de la prémunir de nouveau contre la prédilection qu'elle aurait à combattre.

Quelques années s'écoulèrent. Les trois jeunes frères, nés, chacun à un an de distance de son aîné, se trouvèrent à l'âge de neuf à dix ans, doués à peu près des mêmes forces, des mêmes facultés. Ils partageaient les dons et les caresses de leurs parens, sans que jamais la moindre préférence pût exciter parmi eux cette funeste jalousie, qui s'enracine dans des âmes toutes neuves, comme une plante vénéneuse dans un terrain nouvellement cultivé. Madame de Montcars, sans cesse observée par son mari, et désirant le convaincre qu'une femme sensée peut se défendre

de toute prédilection maternelle, dissimula avec tant de prudence et de courage, celle qu'elle éprouvait chaque jour pour Edouard, qu'elle finit par lui accorder moins, dans la crainte de lui accorder plus qu'aux autres. L'enfant s'en aperçut : il crut même remarquer que, lorsque devant ses frères, il prodiguait à sa mère les plus tendres caresses, elle éprouvait une espèce de souffrance, et quelquefois même le repoussait de son sein. Le pauvre Edouard était le seul qui remarquait ce trouble irrésistible de madame de Montcars. Insensiblement la retenue de la mère fit naître la timidité de l'enfant: il prit son embarras pour de l'indifférence; il en conçut un chagrin profond qui mit ses jours dans un péril imminent. Madame de Montcars éplorée ne quittait plus le chevet où reposait cette tête si chère, cette jolie figure décolorée : elle

cherchait à ranimer par ses baisers et la chaleur de son souffle vivifiant, le jeune malade qui, dans son délire, laisse échapper ces mots : « Elle ne m'aime » plus !... moi, qu'elle a nourri de son » lait !... moi, qui suis deux fois son » fils !... » Ces paroles furent un trait de lumière pour madame de Montcars. Elle se promit de rendre par degrés à ce cher enfant, les caresses dont elle l'avait privé ; et même de le détromper, dès qu'il serait hors de danger.... Un jour que cet intéressant malade était étendu sur le sofa du salon, sa mère entre tout-à-coup, et le croyant plongé dans un profond sommeil, elle ferme toutes les portes, place doucement un siége auprès du sofa, contemple quelque temps en silence, cette figure charmante où règne un calme bienfaisant. Elle s'approche un peu plus encore ; et prenant, avec précaution, une main de ce fils

adoré, elle y dépose plusieurs baisers, la mouille de quelques larmes... « Dors paisiblement !... dit-elle à voix basse, cher enfant, tu ne sais pas à quel point tu m'es cher.... les mots déchirans qui, dans ton délire, sortaient de ta bouche brûlante, m'ont avertie, hélas ! trop tard, que tu doutais de ma tendresse : mes soins à t'en cacher l'excès, les combats secrets que j'éprouvais sans cesse, ont produit cette fatale erreur : ainsi, l'excès de mon amour a failli te coûter la vie... » Ici le jeune convalescent, ne pouvant réprimer l'émotion qu'il éprouve, tourne son visage du côté opposé à sa mère, afin qu'elle ne s'aperçoive pas des pleurs qui s'échappent de ses yeux. Madame de Montcars, le croyant endormi de nouveau, continue ainsi : « Pauvre enfant, combien je t'ai fait souffrir !... Va, je saurai te dédommager des privations qui m'ont coûté

plus qu'à toi... ô mon fils ! le ciel m'a pardonné, puisqu'il a daigné te rendre à nos vœux : cher Edouard, me pardonneras-tu comme lui ? — Oui, ma mère... » s'écrie-t-il, en se jetant dans ses bras. La joie dont il est saisi, ne lui permet pas d'en dire davantage : celle de sa mère n'est pas moins vive ; et tous les deux confondaient encore leurs tendres caresses, lorsque M. de Montcars parut accompagné de ses deux fils aînés. Edouard garda le silence sur cet aveu d'amour maternel qui lui rendait le bonheur et la vie : ses forces revinrent comme par enchantement, et bientôt il reprit ses promenades accoutumées, ses jeux et ses études.

Charles et Jules ne s'aperçurent pas d'abord de la prédilection de leur mère. Ils n'attribuèrent qu'à ces égards qu'on doit à un convalescent, les soins empressés qu'elle prodiguait alors à son

cher Edouard. La douleur qu'elle avait éprouvée auprès du jeune malade, la crainte de l'exposer encore à la méprise, à la souffrance qui avaient mis ses jours dans le plus grand danger, tourmentaient cette mère trop prévoyante, au point que passant d'un extrême à un autre, elle négligea pour lui ses deux autres enfans. Chaque fois néanmoins que ses yeux s'arrêtaient sur Edouard, elle s'imaginait que Charles et Jules devinaient sa pensée; et s'empressait alors de détourner ses regards du tendre objet de sa prédilection, et de les reporter sur ses frères, comme en expiation du larcin qu'elle leur faisait. Recevait-elle des fleurs de ses trois fils, celles présentées par le plus jeune, se trouvaient involontairement posées sur le sein qui l'avait nourri, mais d'où bientôt les arrachait la crainte d'une préférence coupable. Il ne se pas-

sait pas un seul jour, un seul instant, sans que la malheureuse mère ne fût en garde contre elle-même, et ne craignît de porter par un seul mot, par un seul geste, le trouble dans sa famille.

La plus douce concorde y régna toutefois, tant que vécut M. de Montcars : ses yeux vigilans attachés sur sa femme, dont il suspectait toujours la faiblesse, et les avis salutaires qu'il lui donnait, lorsqu'elle s'abandonnait à des préférences pour Edouard, la maintinrent dans l'égale répartition de sa tendresse entre ses trois enfans ; mais cet excellent père, atteint d'une maladie causée par de longs voyages et par un excès de travail, fut enlevé subitement à sa famille désolée, à un grand nombre d'amis dont il avait l'estime, et à son pays qu'il avait servi longtemps avec honneur.

Ce fut à partir de cette époque funeste, que madame de Montcars se livra sans contrainte à toute sa prédilection. Elle s'empressa de mettre ses deux fils aînés dans un Lycée, et retint le troisième auprès d'elle, sous prétexte qu'il était encore trop jeune, bien qu'il eût alors douze ans passés. On présume aisément de quelle tendresse, de quels soins caressans elle entoura cet enfant chéri : aucun surveillant, aucun œil indiscret ou jaloux ne pouvait la gêner, l'arrêter dans les effusions de son amour. Combien Edouard fut choyé !... combien il fut gâté !... A peine se livrait-il quelques instans à l'étude qu'exigeait son éducation, qu'il en était distrait par une promenade que lui proposait sa mère, par des visites où celle-ci prétendait qu'il prenait l'usage du monde, ou par de fréquens spectacles qui, selon elle,

suffisaient pour former son esprit et son cœur. A ces habitudes dangereuses Edouard joignit bientôt celles de la dépense : il était habillé par le tailleur le plus en vogue et toujours du drap le plus fin : il portait le gilet de cachemire, la cravatte de mousseline-gaze, le pantalon serré de casimir noir, les bas de soie à jour, et les plus élégantes chaussures, tandis que ses frères étaient vêtus du gros drap bleu de Lycée ; portaient la cravatte noire, les bas de coton jaspé, et de lourds souliers garnis de clous. Tant que ces deux aînés furent entièrement livrés au cours de leurs études, ils ne souffrirent point de l'étrange différence qui s'établissait entre eux et leur jeune frère : le plaisir de se retrouver dans la maison paternelle où ils venaient rarement, et le bonheur de revoir leur mère, ne leur permettaient pas de faire la moindre remar-

que : le désir d'occuper les premiers rangs de la classe, d'obtenir un prix à l'Université et de venir offrir leurs lauriers à celle qui leur avait donné la vie : telles étaient leur plus douce jouissance, et leur unique ambition.

Cependant madame de Montcars se trouvait souvent pressée par le subrogé-tuteur de ses enfans, conseiller, maître des comptes, homme d'un mérite reconnu, de prendre pour Edouard le même parti qu'elle avait adopté pour ses deux frères. Elle sut d'abord éluder avec adresse, et finit par déclarer que son troisième fils avait une antipathie insurmontable pour tout ce qui était science ou littérature, et n'annonçait du goût que pour les arts. Elle résolut donc, n'ayant pas le courage de s'en séparer, de lui donner chez elle un maître de langue française, et l'envoya, comme élève, à l'atelier d'un

peintre célèbre, pour se livrer à la profession qu'il semblait chérir, et pour laquelle il s'imaginait avoir des dispositions. Edouard parvint à ce moyen jusqu'à l'âge de seize ans, ne sachant rien, que dessiner à peine une tête d'après la bosse; infatué de sa jolie personne, courant avec sa mère les spectacles, les bals, les concerts; dépensant à lui seul le double de ce que dépensaient ses frères, et se faisant déjà la réputation d'un sot à la mode, dont chacun se moquait, et que madame de Montcars, aveuglée par sa tendresse, regardait comme un prodige de talens et de bon ton, qui serait un jour l'honneur et le soutien de sa famille.

Bientôt Charles et Jules terminèrent leurs études. Ils avaient pris au milieu de leurs nombreux camarades, ce caractère mâle, cette franche simplicité

des écoliers habitués à concourir entre eux, et à n'estimer un jeune homme, que par ce qu'il vaut : ils revinrent auprès de leur mère, passer le temps des vacances, et s'entendre avec elle et leur subrogé-tuteur, sur la carrière qu'ils choisiraient. Ils voulaient être des hommes utiles et mettre à profit les bonnes études qu'ils avaient faites. Charles se destinait au barreau de Paris ; et Jules avait l'ambition de remplacer son père au Conseil d'état. Il fut donc décidé que l'un et l'autre feraient leur droit ; mais comme madame de Montcars habitait la Chaussée-d'Antin, et que ces deux jeunes gens auraient eu chaque jour un trajet trop pénible à faire, elle leur annonça qu'elle les mettrait dans une pension du pays latin, où ils seraient à même de suivre les cours auxquels ils se destinaient. Les deux frères, qui sortaient

du Lycée, où ils avaient passé sept ans, et qui s'imaginaient partager avec Edouard les jouissances de la vie et les douceurs du toît paternel, éprouvèrent pour la première fois, un sentiment secret de jalousie dont Edouard souffrit assez souvent. Ce furent d'abord des railleries sur sa tournure efféminée, et ses manières prétentieuses. Edouard piqué, voulut à son tour plaisanter ses aînés sur leurs pieds en dedans, leurs manières gauches, en un mot sur cette espèce de rusticité, apanage ordinaire des jeunes gens sortant du collége; mais comme il n'avait ni l'esprit, ni l'instruction de Charles et de Jules, il succomba dans cette lutte inégale; ce qui blessa son amour-propre. On se lança des mots piquans. Les injures conduisirent aux menaces..... Prélude affligeant de la désunion qui s'établissait entre eux : présage funeste de la dis-

corde qui les diviserait pour jamais.

Madame de Montcars, en grondant Charles et Jules, aurait craint d'attirer à son benjamin quelques fâcheuses représailles; elle ne fut plus occupée qu'à les éloigner de chez elle, dès qu'approcha l'ouverture des cours de droit. Ces deux estimables jeunes gens ne s'y distinguèrent pas moins qu'au Lycée; et se firent remarquer par leur mérite et leur aptitude au travail. Pendant les trois années de leurs nouvelles études, ils venaient régulièrement passer le dimanche chez leur mère, où ils prirent insensiblement l'usage du monde et les manières gracieuses, non des élégans du jour, comme l'avait fait Edouard, mais de cette jeunesse brillante et laborieuse, l'honneur des familles, l'espoir de la patrie. Ils s'aperçurent aisément des prérogatives dont jouissait leur frère cadet, quelques précautions

qu'il prît pour les dissimuler. Sa dépense annonçait clairement qu'il touchait un supplément secret à la pension qu'il recevait comme ses frères : il avait plusieurs maîtres particuliers de peinture, de harpe et d'escrime, tandis que les deux autres n'avaient encore obtenu que quelques mois d'abonnement à une salle d'armes. A table, c'était toujours Edouard qui en faisait les honneurs avec sa mère, en face de laquelle il se plaçait comme le chef de la famille. Ses deux frères avaient l'air d'étrangers invités. Sans oser avoir un cabriolet à lui, Edouard en prenait souvent un de place, et plus d'une fois il avait éclaboussé Charles et Jules, qui n'avaient pas toujours de quoi payer un fiacre : en un mot, tout ce qui pouvait indiquer une préférence, était remarqué, recueilli, commenté par les deux aînés qui s'en plaignirent à leur tu-

teur. Celui-ci crut devoir en prévenir leur mère : elle ne vit dans ces justes plaintes, qu'une jalousie importune à laquelle elle ne voulut point faire céder sa prédilection. Elle laissa par malheur échapper des reproches amers ; et cet éclat imprudent ne fit qu'accroître la discorde établie entre Edouard et ses frères. Dès ce moment ceux-ci priren à tâche de l'attaquer, de le ridiculiser : ils l'appelaient le poupon chéri, le pe tit marquis ; et bientôt recevant de leur mère un accueil froid et mesuré , ils ne lui rendirent plus que les hommages dictés par le devoir, la bienséance, et s'éloignèrent peu à peu de sa maison. C'était ce que désirait Edouard : il se livra plus que jamais à sa morgue insensée , aux dissipations les plus extravagantes : il forma de mauvaises liaisons et fit des dettes que s'empressa d'acquitter madame de Montcars.

Cependant Charles et Jules venaient de terminer avec succès leurs études de droit. Déjà l'un était inscrit parmi les avocats stagiaires du barreau de Paris ; et l'autre venait d'être admis surnuméraire dans les bureaux du Conseil d'état. Tous les deux avaient atteint l'âge de vingt et un ans, fixé par la loi pour leur majorité. Ils savaient que presque toute la fortune dont jouissait leur mère, leur appartenait du chef de l'auteur de leurs jours; et quoique certains de l'inégal partage qu'elle faisait des revenus montant après de vingt mille francs, ils ne voulurent point lui faire rendre compte, avant l'époque où leur plus jeune frère serait lui-même devenu majeur. Ils se contentèrent de la pension de 1500 francs qu'elle faisait à chacun d'eux; et trouvant dans leur travail et leurs talens des ressources suffisantes pour frayer à leurs besoins, ils

se firent un devoir de donner à leur mère cette preuve de leur respect filial. Touchée d'une pareille déférence, elle ne put s'empêcher de leur rendre une portion de sa tendresse, et de les attirer plus souvent chez elle. Son désir alors était de les rapprocher d'Edouard et de ramener parmi eux cette heureuse concorde, premier trésor d'une mère de famille; mais sa prédilection avait détruit sans retour l'harmonie fraternelle. Charles et Jules, par pure bienséance, cessèrent d'accabler Edouard de leurs plaisanteries mordantes : ils feignirent même d'ignorer ses prodigalités et l'atteinte qu'elles portaient à leurs droits héréditaires : ce doux lien fraternel n'existait plus qu'entre les deux aînés. Autant ils étaient unis par l'attachement et la confiance, autant ils étaient séparés d'Edouard. Madame de Montcars en gémissait bien souvent;

mais une voix secrète lui disait que c'était son ouvrage, et ne lui permettait pas de s'en plaindre.

Ce qui semblait encore établir une ligne de démarcation entre Edouard et ses frères, c'était la haute considération qu'ils acquéraient chaque jour, tandis que lui, tendre objet d'une aveugle partialité, n'avait aucun point d'appui dans le monde. Il s'était dégoûté de la peinture, pour se livrer à la musique; et voltigeant d'une étude à une autre, sans but, sans discernement et sans persévérance, il n'était devenu qu'un de ces suffisans désœuvrés qui, croyant fuir l'ennui dont ils sont poursuivis, saisissent au hasard la première distraction qui se présente, sans réfléchir si elle peut nuire à leur repos, altérer leur santé, compromettre leur honneur. Edouard, à vingt ans, ne savait que jouer à la paume, monter passa-

blement à cheval, copier quelques paysages, et s'accompagner sur la harpe les romances les plus nouvelles. Ses relations avec ses frères, étaient rares : ils ne se rencontraient que de temps en temps, chez madame de Montcars qui, toujours entraînée par son invincible prédilection, tout en rendant justice aux qualités, au mérite de ses fils aînés, ne cessait de trouver dans l'objet de ses affections, le cher compagnon de sa vie privée, l'exécuteur complaisant de toutes ses volontés. Edouard, qui sans cesse avait besoin de puiser dans la bourse de sa mère, savait en dénouer les cordons avec une grace ravissante : soins caressans, adroites prévenances, cajoleries sentimentales, respectueuse tendresse, il ne négligeait rien pour conserver l'empire qu'il exerçait sur madame de Montcars abusée au point qu'elle se privait de

tout, pour fournir aux folles dépenses de ce fils bien-aimé. Jamais Charles et Jules ne lui en firent le moindre reproche. Certains qu'elle ne pouvait aliéner aucun capital de leur fortune, ils lui en laissaient généreusement toucher les revenus. Ils avaient même refusé, depuis quelque temps, de recevoir la pension de 1500 francs qu'elle faisait à chacun d'eux, leur position les mettant au-dessus d'un pareil secours....... Ce trait de confiance et de grandeur d'âme, fut bientôt suivi d'une preuve plus touchante encore des nobles sentimens dont ils étaient animés. Edouard, entraîné dans une maison de jeu, avait contracté, sur parole, une dette d'honneur de 10,000 francs, qui devait être acquittée dans trois jours, pour tout délai. Vainement il avait imploré le secours de quelques amis. Une sombre inquiétude répandue sur ses traits, fut

remarquée par madame de Montcars. Elle le pressa de questions : elle obtint l'aveu de sa faute et de la cruelle impossibilité de la réparer. La trop sensible mère ne vit d'autre moyen de tirer son fils d'embarras, que de vendre son écrin contenant pour environ douze mille francs de diamans. Elle s'adresse donc à son joaillier dont son fils l'avocat avait la confiance. Il crut devoir prévenir ce dernier de l'étrange résolution de sa mère. Charles n'eut pas de peine à deviner que les dépenses d'Edouard l'avaient déterminée à ce sacrifice : il s'entendit avec Jules : ils payèrent chacun six mille francs au joaillier, qui les remit à madame de Montcars, comme formant le prix de son écrin ; et celle-ci, qui réunissait ordinairement, le jour de sa fête, un grand nombre de convives, retrouve au dîner, sous son couvert, ce même

écrin, qu'elle n'avait pu vendre sans un profond regret, et auquel était joint ce billet : « Notre père fut heureux en vous » l'offrant : nous le sommes encore plus » de pouvoir vous le rendre.... » Madame de Montcars ne peut s'empêcher de pousser un cri de surprise et de joie, dont chacun demande l'explication. Elle se fait alors un devoir de divulguer le généreux et touchant hommage de ses deux fils aînés, tout en cachant avec soin la cause secrète de la privation qu'elle s'était imposée ; et pour la première fois depuis longtemps, elle presse avec ivresse sur son sein Charles et Jules, qui partagent la vive émotion qu'elle ressent. Edouard n'apprit qu'en ce moment même le sacrifice que sa mère avait fait pour lui seul ; il éprouva devant ses frères, une confusion qui se peignait sur ses traits, et n'échappa point à madame de Mont-

cars. Elle crut y voir le repentir sincère de ce fils coupable, et la résolution d'imiter ses deux aînés, en concourant avec eux, à la rendre la plus heureuse des mères.

Pendant quelque temps Edouard parut en effet résister aux funestes penchans qui l'avaient entraîné. Il n'avait plus de chevaux, rentrait à une heure moins avancée dans la nuit : il n'était plus aussi recherché dans sa toilette ; déjeûnait presque tous les jours avec sa mère : enfin, depuis près de deux mois, il n'avait puisé qu'une seule fois dans sa bourse, et ce n'était qu'un billet de 500 francs, pour achever de payer son tailleur... « Heureux changement ! se disait madame de Montcars : oh! que je m'applaudis de n'avoir point brusqué ce caractère vif et léger, de n'avoir point affligé ce cœur si confiant, et beaucoup plus sensible qu'on ne le

pense ! Ce n'est qu'un charmant étourdi qui n'eut jamais l'idée de faire aucun mal! » Elle attribuait enfin ce retour sur lui-même à la touchante leçon qu'il avait reçue par le généreux procédé de ses frères.

Un matin qu'elle était seule dans son appartement, et qu'Edouard, contre son ordinaire, s'était dispensé de paraître au déjeûner, entre le respectable tuteur de ses enfans. Il avait plus d'une fois osé faire des représentations à la mère sur sa coupable faiblesse, ainsi qu'au fils préféré, sur sa conduite et ses folles dépenses; mais à peine avait-il pu se faire entendre. Le langage du tuteur le plus indulgent, est pris assez souvent pour l'ennuyeux sermon d'un censeur austère. Madame de Montcars, en le voyant entrer avec un air grave et mystérieux, s'imagina qu'il venait encore lui faire entendre des re-

proches; elle reçut ce digne mandataire de son époux avec les égards qui lui étaient dûs, mais en même temps avec cette défiance que produit une aveugle prévention, lorsque celui-ci, sans préambule et sans ménagement préparatoire, lui annonce qu'il faut qu'elle rende compte à ses enfans de la fortune de leur père. « J'avais cru, lui répond-elle avec altération, que Charles et Jules devaient attendre la majorité de leur frère, afin de terminer par un seul acte mon compte de tutelle.—Mais votre fils Edouard a vingt et un ans aujourd'hui même. — Comment déjà! c'est en effet le 15 septembre : reprend madame de Montcars, avec un sourire amer; il paraît que l'on comptait les instans avec impatience... Je n'aurais jamais cru que mes deux fils aînés...—Mais ce n'est point en leur nom, madame, que je viens remplir

auprès de vous une pareille mission : ils la blâment, la désavouent ; et c'est à la sollicitation d'Edouard lui-même.— Que dites-vous ?—La vérité, madame : je conçois qu'elle est cruelle; et la leçon terrible que vous recevez, doit effrayer toutes les mères qui se laissent entraîner à de funestes préférences... Apprenez donc que votre Edouard n'aspirait qu'à l'époque, lente à ses yeux, qui doit lui faire obtenir sa légitime. Entraîné dans de fausses spéculations, environné d'adroits intrigans qui flattent sa vanité, éveillent son ambition, il entend jouir au plutôt de tout ce qui lui revient de la fortune de son père; et comme il n'oserait, en votre présence, réclamer des intérêts dont votre trop facile générosité l'a fait jouir... même au détriment de ses frères, il m'a déclaré qu'il avait chargé depuis huit jours, un fondé de pouvoir de régler avec vous, et de

compenser les revenus de ses biens avec les reçus que vous auriez de lui.—Moi! s'écrie madame de Montcars, avec l'explosion de la surprise et de l'indignation : je n'eus jamais l'idée d'obtenir de lui le moindre écrit : je lui donnais avec ivresse et mes économies, et jusqu'au produit de mes privations; j'ai vendu pour lui mes diamans : je lui aurais donné mon sang, ma vie.... Et le prix de tant d'amour, de combats secrets, de nombreux sacrifices, ne serait que la plus noire ingratitude!.... » A ces mots, sa langue se glace; la pâleur de la mort est empreinte sur son visage; elle tombe dans un fauteuil, sans mouvement et comme privée de l'usage de ses sens. Ses yeux égarés cherchent par-tout ce fils qu'elle a comblé, qu'elle a fatigué de sa tendresse; et ses lèvres tremblantes, décolorées, ne laissent échapper que ces paroles : « Edouard!..

» cruel enfant!... peux-tu déchirer ainsi » le sein qui t'allaita?... » Puis tout-à-coup se levant avec force, elle ajoute : » Je veux le voir; je veux lui faire abjurer à mes pieds tous ses torts : il n'osera supporter mon regard, braver ma présence...— Hélas! madame, il a prévenu ce supplice, en s'éloignant de Paris : votre fils est parti ce matin même pour Bordeaux, où l'emmène une de ces Phrynés brillantes, qu'on rencontre dans les maisons de jeu, et qui est parvenue à s'emparer de ce cœur flétri, de cette tête sans ressort, sans point d'appui, pour dévorer sa légitime, sous le faux prétexte de lui faire tenter les chances de la fortune. »

Comme l'austère tuteur achevait ces mots, entrent tout-à-coup Jules et Charles de Montcars, dans les bras de qui va se jeter leur malheureuse mère : elle ne peut parler; mais sa pâleur et

ses sanglots leur disent assez tout ce qu'elle souffre. Ils la pressent dans leurs bras, parviennent à calmer son extrême agitation; la font revenir à elle-même; et lorsqu'elle ouvre les yeux, elle les voit à ses pieds, pressant chacun une de ses mains, et lui répétant, avec une expression respectueuse et touchante : « Si vous perdez un fils, il vous en reste encore deux. — Mes enfans !... mes chers enfans !... leur répond madame de Montcars, fondant en larmes... je fus injuste, je fus coupable.... et voilà comme vous vous vengez !..» Elle les presse enfin sur ce sein qui ne les avait point allaités, mais qui par son tressaillement, leur faisait sentir que pour jamais ils y reprenaient place.

Dès le lendemain, on procéda, conjointement avec le fondé de pouvoir de l'absent, au compte rendu par ma-

dame de Montcars ; il se montait à 480,000 fr. ; ce qui formait pour chacun des trois enfans un dividende de 160,000 fr. : Charles et Jules n'ignoraient pas l'usage que leur mère avait fait des intérêts de ce capital : ils savaient qu'elle était dans l'impossibilité de les rendre, se trouvant réduite à un simple douaire de 3,000 fr. de rente : ils se chargèrent, en conséquence, d'acquitter la portion qui revenait à leur frère, ce qui fit monter sa légitime à près de 200,000 fr. qu'il reçut à Bordeaux. Charles et Jules ne tardèrent pas à faire un mariage avantageux qui, avec leur fortune particulière et le produit de leurs professions, les mirent à même d'offrir à madame de Montcars un sort digne d'elle ; mais elle ne voulut recevoir que le douaire qu'elle tenait de la générosité de son mari, n'ayant jamais eu le moindre patri-

moine : elle prétendait avoir fait un trop funeste usage de la fortune dont elle avait joui, pendant la minorité de ses enfans, pour ne pas expier sa faute. D'ailleurs, habitant presque toujours chez l'un ou l'autre de ses deux fils, et comblée par eux de ces offrandes que la piété filiale confie à la délicatesse, elle n'éprouvait aucun besoin.

Déjà son âme commençait à se remettre de la vive secousse qu'elle avait reçue : l'ingratitude d'Edouard y laissait sans doute une trace ineffaçable ; mais cette trace pénible était chaque jour adoucie par Jules et Charles qui ne laissaient échapper aucune occasion de lui prouver leur tendre dévoûment, lorsqu'elle reçut une lettre timbrée de Bordeaux, dont l'écriture la fit tressaillir. Cette lettre était en effet de ce benjamin, devenu l'enfant prodigue, de cet Edouard, trompé par la syrène

qui l'avait attiré dans un piége funeste. Ruiné, sans ressource, dénué de tout, en butte aux besoins les plus pressans, il venait aux pieds de sa mère baisser un front humilié, et réclamer, non le pardon de ses fautes, il s'avouait trop coupable ; mais cette pitié qu'on ne peut refuser au malheur ; mais le morceau de pain qu'on accorde à l'indigence... Cette lettre r'ouvrit la blessure à peine cicatrisée de madame de Montcars : elle en fit d'abord un mystère à ses deux fils ; et s'empressa d'envoyer à l'infortuné qu'elle avait tant chéri, les premiers secours contre la nécessité. Mais son assistance fut proportionnée à ses faibles moyens : elle eut regardé comme une profanation la demande d'un secours à ses fils aînés pour soulager celui qui les avait privés d'une partie de leur légitime ; et cet écrin qu'elle tenait de leur délicatesse, n'é-

tait plus en sa possession ; elle avait cru n'en pouvoir faire un meilleur usage, que d'en partager les diamans entre les deux jeunes femmes qu'ils avaient épousées et qui se montraient si dignes de leur choix. Elle eut donc recours à quelques bijoux qui lui restaient encore, pour aider Edouard à se procurer dans Bordeaux un emploi qui pût lui produire une honnête existence ; mais à peine savait-il écrire correctement : il n'avait nulle idée du commerce, des lois, et pas la moindre instruction. La peinture qu'il avait abandonnée, et la musique qu'il exécutait à peine, ne pouvaient lui offrir des ressources suffisantes. Oh! combien il eut à souffrir, et que de maux cruels il fit endurer à sa mère! le plus affreux de tous fut la nécessité d'implorer la commisération de Jules et de Charles. Ils assurèrent à ce frère coupable une pension alimentaire

et suffisante pour l'empêcher de déshonorer le nom qu'il portait; mais sous la condition expresse que jamais il ne reparaîtrait devant eux, et qu'il ne souillerait point, par sa présence, l'humble et paisible foyer de leur mère. Quelques dures que fussent ces conditions, elles n'étaient que le juste effet de la discorde que madame de Montcars avait fait naître entre ses enfans. Il lui fallut donc y souscrire. Edouard, réduit au strict nécessaire, humilié de le tenir de la pitié de ses frères, vécut long-temps exilé de sa famille, et dans une gêne qui, lui rappelant sans cesse les prodigalités de sa jeunesse, lui devenait chaque jour plus pénible. Il obtint enfin, tant la bonté d'une mère est inépuisable, la permission de revenir à Paris. Jules de Montcars, par de puissantes protections, lui obtint un modique emploi de 1,500 francs, où il vé-

géta toute sa vie. Il ne pouvait, sans une souffrance extrême, comparer son triste sort à celui de ses deux frères, heureux, opulens et jouissant d'une haute considération. Il vécut célibataire, n'eut aucun entourage, aucune affinité : il fut dans le monde ce qu'aux beaux jours du printemps, est dans la forêt un arbre sans rameaux et dépouillé de verdure ; il troubla le repos de sa mère, désenchanta sa vie, attrista sa vieillesse ; et chaque fois que madame de Montcars arrêtait sur lui ce regard maternel, autrefois si joyeux et si tendre, elle semblait lui dire : « Voilà pourtant où nous ont conduit » tous les deux mon aveugle tendresse » et ma coupable prédilection ! »

---



AUTORITÉ PERDUE.



„ la Bonne, n'est-ce pas là madame
„ de Saluce ?„

Chasselat del.

## AUTORITÉ PERDUE.

---

S'IL est un bien qui soit facile à perdre, c'est l'empire qu'une mère a le droit d'exercer sur ses enfans. Souvent l'excès de sa tendresse la conduit à des complaisances qui compromettent sa dignité, à des soins trop officieux qui la dégradent. Rien de plus exigeant que l'enfant dont on se plaît à satisfaire tous les caprices, à prévenir tous les désirs : c'est un tyran dont la puissance est d'autant plus grande, qu'il l'exerce sous les dehors de la faiblesse. Au moment même où il fait céder à l'une de ses volontés, il en médite une autre. Toute mère qui n'a pas la force de lui résister, devient presque toujours son esclave.

Madame de Saluce, veuve d'un co-

lonel d'artillerie, tué d'un éclat d'obus à la bataille de Montereau, n'avait pour unique consolation de la perte irréparable qu'elle avait faite, qu'une fille, encore au berceau, nommée Bathilde : et pour toute fortune, que la modique pension accordée par l'Etat aux veuves des officiers français morts au champ d'honneur.

Nourrice de son enfant devenu l'objet de toutes ses affections, réduite à une existence qui exigeait la plus grande économie, madame de Saluce n'avait auprès d'elle qu'une vieille femme-de-chambre qui, chargée des travaux les plus pénibles du ménage, lui laissait le doux loisir d'élever sa chère Bathilde, et de lui prodiguer sa tendresse. Mais dès que cette charmante enfant, qui semblait être l'image vivante de son père, eut atteint l'âge de deux ans, madame de Saluce, en-

traînée par le désir d'économiser sur la pension qu'elle recevait, la dépense que nécessiterait bientôt l'éducation de sa fille, se priva des services de l'excellente femme qu'elle avait auprès d'elle, et s'astreignit à vaquer elle-même à tous les soins domestiques. Bathilde fut donc élevée dans la douce et funeste habitude de voir sa mère s'abaisser à toutes les fonctions d'une gouvernante active, empressée à la servir. Bathilde éprouvait à peine un désir, qu'il était aussitôt satisfait : un seul mot, un seul coup-d'œil de la petite despote, faisait agir son esclave attentive, qui s'imaginait, en s'humiliant à ce point, remplir les devoirs indispensables d'une mère.

Tant que Bathilde fut dans ce premier âge, où l'égoïsme semble être du caractère, l'exigence de la gentillesse, madame de Saluce, égarée

par son amour maternel, ne s'aperçut aucunement de l'empire que chaque jour sa fille exerçait sur elle ; et cette mère si tendre trouvait un grand plaisir à vaquer elle-même aux soins les plus pénibles du ménage. On la voyait dès le matin, médiocrement vêtue, un fichu noué sur la tête, aller elle-même chercher le lait, le pain de la journée et tout ce qui concerne la vie habituelle, tandis que Bathilde reposait paisiblement jusqu'à neuf heures et ne se levait que pour déjeûner. Venait ensuite l'instant de la toilette : Bathilde alors trouvait toujours sous sa main une robe pliée avec soin, une colerette montée à neuf, des bas bien blancs et des souliers bien cirés, tandis que celle qui lui préparait ces divers objets, n'était vêtue que d'une jupe de bure, d'un grand fichu de laine tricotée, et n'avait aux pieds que des

souliers portant la trace des courses du matin. Bathilde alors n'avait que six ans; et ne pouvait encore soulager sa mère dans ses pénibles occupations. A neuf, elle ne fut ni moins exigeante, ni moins gâtée ; à douze, elle avait pris une telle habitude d'être servie, qu'elle ne songea même pas à s'occuper des moindres soins domestiques; enfin à quinze ans, non-seulement elle recevait de sa mère tous les services, toutes les prévenances d'une femme salariée; mais elle lui commandait quelquefois comme à son esclave. Tant elle est insensible, cette pente qui conduit à l'amour de soi-même ! tant ce funeste égoïsme dessèche le cœur , et lui fait violer les plus saintes lois de la nature !

Bathilde prit insensiblement sur sa mère un si grand empire , que la seule crainte de déplaire à cette fille

exigeante, capricieuse, fit condescendre madame de Saluce aux travaux les plus humilians; ce qui souvent était remarqué par les gens du peuple admis auprès de ces dames; et donnait lieu à de fréquentes méprises qui auraient dû leur ouvrir les yeux; mais l'une, aveuglée par l'excès de sa tendresse, ne faisait qu'en rire; et l'autre, constamment occupée de sa toilette, ou livrée à l'étude, ne remarquait seulement pas l'effet que produisait sur chaque étranger le ton de supériorité qu'elle osait prendre avec sa mère.

Un événement qui vint apporter dans leur existence une aisance imprévue, mais nécessaire, ne fit qu'augmenter encore les prétentions et l'insolence de Bathilde. Un frère de sa mère, nommé Prosper d'Arfort, capitaine de vaisseau, et qu'elle croyait mort depuis long-temps, était venu s'établir à New-

Yorck, après avoir parcouru toutes les mers pendant vingt ans. Instruit sans doute par des voyageurs français, de la mort de son beau-frère le colonel de Saluce, et de la triste position de sa veuve, il lui fit donner avis, par un de ses correspondans en France, qu'elle recevrait régulièrement chaque année, une pension de 3,000 francs, jusqu'à ce qu'il pût venir lui-même partager avec sa sœur et sa nièce, la grande fortune dont il jouissait. Bathilde devenait l'unique héritière de cet oncle opulent et célibataire. Cet espoir enivrant ne sortait plus de sa pensée : elle se voyait déjà recherchée par les partis les plus honorables, les plus avantageux; et voulant se montrer digne du sort brillant qui l'attendait, elle devint plus prétentieuse que jamais. A quelques talens qu'elle cultivait avec succès, elle voulut joindre une érudi-

tion profonde et variée : un des plus célèbres maîtres d'instruction de la capitale, fut appelé pour donner ses soins à la belle et fière Bathilde, qui bientôt eut toute la morgue et tout le ridicule d'une femme savante. Ce fut alors qu'on la vit mesurer d'une manière étrange la distance qu'elle croyait exister entre elle et madame de Saluce. Elle prit un ton, employa un langage qui éblouirent cette trop faible mère, au point de lui faire regarder sa fille comme un prodige : elle ne pensait, n'agissait plus que par sa chère Bathilde. Leur revenu, presque triplé par la pension que leur faisait le capitaine d'Arfort, les mettait en état de prendre une servante : madame de Saluce ne fut donc plus aussi souvent exposée aux fatigues, aux humiliations qu'elle avait supportées; mais elle ne laissait pas, soit par habitude, soit par le désir

que rien ne manquât à sa fille, de se charger souvent d'un grand nombre de petits soins domestiques; d'ailleurs l'économie était encore indispensable : Bathilde à elle seule employait au-delà de ce qu'envoyait le capitaine, au paiement de ses maîtres, à l'achat de ses instrumens, et sur-tout à celui d'une bibliothèque choisie, auprès de laquelle on la voyait passer tout le temps qu'elle pouvait dérober à ses autres occupations. Continuellement en lecture ou en méditation sur ses hautes destinées, elle ne répondait que par monosyllabes à toutes les questions qu'on lui faisait : on n'osait pénétrer dans le cabinet d'étude où se tenait Bathilde. Il était meublé à la moderne, élégamment drapé, tandis que la chambre à coucher de sa mère, n'était composée que d'un lit sans rideaux, d'un petit secrétaire de bois de noyer, d'une

vieille bergère garnie en velours d'Utrecht et de deux chaises empaillées. Se priver de tout pour sa fille, était la plus grande jouissance de madame de Saluce. Elle seule nettoyait le bureau de travail de la jeune philosophe, rangeait ses cartons, houssait ses livres, ses gravures qui ne représentaient que des femmes connues dans la république des lettres. Madame de Saluce, dans son extase maternelle, regardait sa fille comme devant être un jour la digne rivale de ces femmes célèbres, et se croyait trop honorée quand celle-ci daignait jeter sur elle un regard, ou lui adresser quelques mots.

C'était encore madame de Saluce qui, seule dans sa petite chambre, s'occupait du blanchissage et du repassage du linge; car depuis que son frère lui faisait une pension de 3,000 francs,

elle était montée en grade, et de cuisinière était devenue femme-de-chambre de sa fille : jamais la plus indolente duchesse, ou la plus dédaigneuse financière n'avait été servie avec autant de prévoyance et de zèle. Bathilde n'avait qu'un mot à dire, qu'un geste à faire, pour obtenir tout ce qu'elle désirait. Que, sans rougir, elle vît sa mère lui poser des fleurs sur la tête, arranger ses beaux cheveux, lui passer sa robe et nouer sa ceinture, jusque-là sans doute rien d'avilissant ; mais la voir de sang-froid descendre jusqu'aux détails les plus minutieux de la toilette de sa fille, brosser elle-même ses vêtemens et nettoyer ses chaussures, s'agenouiller devant elle pour lacer ses brodequins!... voilà ce que n'aurait pas dû faire une mère sensée et conservant sa dignité ; voilà sur-tout ce que n'eût pas dû souffrir le respect filial.

Un jour, que ces deux dames venaient de déjeûner ensemble, ce qui n'arrivait que bien rarement, vu les graves occupations de la jeune érudite, un étranger entre dans le salon où Bathilde, élégamment vêtue, était mollement étendue sur son canapé, un roman de Scott sous les yeux, tandis que madame de Saluce, encore sous la jupe de bure, son grand fichu de laine tricottée, et son vieux madras sur la tête, était occupée, le houssoir à la main, à nettoyer un meuble. L'étranger, trompé par ces apparences, et n'apercevant que par derrière la figure de la jeune personne qu'il prend pour la maîtresse de la maison, dit en la désignant et s'adressant à sa mère : « La bonne, n'est-ce pas là madame de Saluce? — C'est moi », lui répond cette dernière, en souriant de cette nouvelle méprise. « Je viens, ajoute l'étranger,

vous remettre cette valise du capitaine d'Arfort, le seul objet que j'aie pu sauver du naufrage. » A ces mots, Bathilde éprouve un saisissement inexprimable, et, jetant son livre, elle s'avance précipitamment vers l'étranger, qui lui dit se nommer Muller, danois d'origine : il avait suivi le capitaine d'Arfort dans une grande partie de ses voyages, en qualité de pilote; et revenait avec lui pour goûter en France un repos nécessaire après de longs travaux, lorsqu'en approchant des côtes de Brest, ils furent atteints d'une horrible tempête, qui brisa leur vaisseau contre des rochers. Le capitaine, qui rapportait avec lui le fruit de ses courses lointaines, avait voulu dans cet affreux désastre, sauver une caisse contenant toute sa fortune, qu'il avait réalisée dans les divers comptoirs de l'Europe, et qu'il espérait augmenter encore par

la vente du navire qui le portait ; mais entraîné par son intrépidité ordinaire et le désir de conserver son trésor, il avait pour jamais disparu sous les flots... » A ce récit, fait avec la brusquerie d'un marin, qui ne connaît ni les égards, ni les convenances, madame de Saluce pousse un cri déchirant, et tombe presqu'inanimée dans les bras de sa fille. Celle-ci, malgré le trouble dont elle-même est saisie, ne peut s'empêcher de reprocher au pilote Muller son indiscrétion, et mêle ses larmes à celles de sa mère... « Oh ! je n'ai pas le temps de m'amuser à voir pleurer des femmes, répond le pilote plus brusquement encore : je m'étais fait un devoir d'apporter moi-même cette valise du capitaine à sa sœur, dont il me parlait sans cesse : la voici telle que je l'ai sauvée du naufrage. Le ciel vous tienne en joie et santé ! Je re-

tourne à Brest me remettre en mer... Adieu, ma belle enfant! tâchez de vous consoler; et sur-tout ne souffrez plus que votre mère soit vêtue de la sorte auprès de vous si hupée et si fringante : cela fait mal à voir. » A ces mots , il lance sur la jeune personne un regard sévère, et sort en laissant la valise aux pieds de madame de Saluce qui reprend ses sens par degrés, et se livre à tout son désespoir. Non-seulement elle pleurait dans le capitaine un frère chéri , le tendre ami de son enfance ; mais elle regrettait encore son unique soutien; car avec lui s'éteignait la rente de 3,000 francs sans laquelle son existence se trouvait restreinte à la modique pension qu'elle recevait de l'Etat. Mais sans doute cette valise que le pilote Muller vient d'apporter, renferme quelques débris de la fortune du capitaine. On fait donc ouvrir ou plu-

tôt briser le cadenas à secret qui ferme la valise mystérieuse, et l'on y trouve d'abord un paquet de lettres timbrées de France, parmi lesquelles madame de Saluce en reconnaît un grand nombre de sa main. Ensuite est un registre fort épais, ou livre-journal de toutes les prises faites par le capitaine, ainsi que la note exacte des sommes par lui réalisées en or, qu'il apportait en France, et qui se montaient à plus de 600,000 francs..... Bathilde, à ce renseignement, ne peut s'empêcher d'exhaler un soupir douloureux, tandis que sa mère n'est occupée qu'à chercher quelque chose qui lui rappelle ce frère bien-aimé dont la mémoire lui sera toujours chère. Elle découvre parmi des cartes géographiques et des plans levés dans les îles désertes qu'avait parcourues le capitaine, une donation faite par lui de tous ses biens à

la veuve du colonel de Saluce; mais tous ces biens consistaient dans le trésor enfoui au fond des mers; et ce testament n'était plus pour la légataire qu'un nouveau motif de regrets. Elle couvre de baisers et de larmes la signature de cet écrit, auquel se trouvaient joints des certificats authentiques qui retraçaient les nombreux services du capitaine, et les découvertes importantes qu'il avait faites.

Voilà tout ce que renfermait cette valise que le fidèle et brave pilote s'imaginait être si précieuse, et qu'il avait cru devoir remettre lui-même à la sœur de son ami. Bientôt madame de Saluce renvoya la bonne qui la servait, et reprit son emploi de cuisinière. Bathilde, dont les hautes prétentions s'étaient évanouies, se livra plus que jamais à ses travaux littéraires, qu'elle croyait suffisans pour lui rendre l'aisance

qu'elle avait perdue. Elle se mit à composer un roman moral en quatre volumes, dont le sujet était une jeune demoiselle luttant avec courage contre l'adversité, et trouvant dans ses talens une ressource honorable : elle travaillait sans relâche, et s'imaginait que cet ouvrage terminé, tous les libraires de Paris s'empresseraient de l'acheter et de lui en donner un prix qui, proportionné au mérite qu'il recélait, lui offrirait de quoi frayer à ses besoins, pendant une année entière; l'amour propre est si facile à s'abuser! mais le roman terminé, ne trouva point d'acquéreur. Paris et la France en étaient inondés : Scott et Auguste Lafontaine, par leur prodigieuse fécondité, faisaient négliger nos romanciers les plus célèbres. Bathilde, malgré tous ses efforts et la haute idée qu'elle avait de son roman dans lequel

elle s'était peinte avec enthousiasme, se vit contrainte d'en partager les profits avec un petit libraire de carrefour, qui fut si long-temps à se remplir des frais d'édition, qu'il ne revint presque rien à l'auteur de l'ouvrage. Madame de Saluce, dont le bon sens égalait l'inépuisable tendresse, cherchait constamment à détourner sa fille de ses goûts littéraires qui, tout en épuisant sa santé par les veilles et l'excès du travail, ne pourraient jamais lui produire l'aisance qu'elle ambitionnait. Une de ses parentes, comme elle réduite par des malheurs, à un état de gêne, avait levé une boutique de merceries qui lui procurait non-seulement les douceurs de la vie, mais la mettait à même de faire quelques économies pour sa vieillesse. « Cette parente est veuve et sans enfans, disait madame de Saluce; elle eut toujours beaucoup d'attachement pour

nous; allons, ma fille, allons lui proposer de nous associer à son commerce : tu lui succéderas bientôt, et tu ne seras plus condamnée à passer les nuits à travailler; et tu ne t'abaisseras plus à solliciter la bienveillance d'un libraire qui croit t'honorer beaucoup en te dépouillant du fruit de tes veilles. »

Ces propositions, dictées par la prudence et la raison, n'eurent aucun pouvoir sur l'esprit de Bathilde, habituée à n'écouter que son caprice, à ne suivre que sa volonté. Il répugnait à sa vanité d'aller s'établir dans un comptoir, d'auner pour trois sols de comette, de vendre un écheveau de fil ou un demi-cent d'épingles. Vainement madame de Saluce lui faisait observer que le commerce est un grand fleuve qu'alimentent les plus petits ruisseaux; et qu'il n'est pas plus déshonorant de vendre un écheveau de fil, qu'une balle de

soie : la jeune présomptueuse, ne faisant aucun cas des sages représentations de sa mère, se mit à composer un nouvel ouvrage sur l'éducation des jeunes filles. Mais cette matière était si rebattue ; elle exigeait d'ailleurs une étude si profonde des mœurs du jour, et sur-tout une si grande connaissance du cœur humain, que le nouveau traité de mademoiselle de Saluce eut le même sort que son roman.

Cependant les ressources diminuaient, et les besoins se faisaient sentir. La plus stricte économie et les privations mêmes ne pouvaient préserver la mère et la fille d'une gêne qui chaque jour devenait plus pénible. Madame de Saluce, bien née et d'une délicatesse scrupuleuse, ne pouvait se déterminer à prendre à crédit ce qui est nécessaire aux besoins de la vie, quelque souffrance qu'elle éprouvât à voir

sa fille réduite aux plus dures privations. Elle s'occupa donc sans relâche à trouver pour Bathilde quelqu'occupation qui fût analogue à ses goûts, à son caractère : elle met dans sa confidence et dans ses intérêts, plusieurs personnes distinguées qu'autrefois elle avait connues; enfin après mille recherches et de nombreuses démarches, elle apprend qu'un riche banquier de Paris, père d'une fille unique, âgée de sept ans, cherche une institutrice à qui il puisse confier cet enfant, objet de ses plus tendres affections, seule héritière d'une grande fortune, et par conséquent destinée à faire un jour le plus brillant mariage. Madame de Saluce propose Bathilde, que sa naissance, son instruction et ses mœurs, rendent digne d'un dépôt aussi sacré; la proposition est acceptée; on convient d'une entrevue qui tourne à l'avantage de Ba-

thilde, à qui sa tenue modeste et son maintien noble ont gagné tous les suffrages, même celui de la femme du banquier, impérieuse et très-exigeante. On fixe les honoraires de l'institutrice à la somme de 1,200 francs, non compris les cadeaux d'usage : elle aura dans l'hôtel son appartement séparé, où elle habitera seule avec son élève.... « Mais j'exige, mademoiselle, ajoute la mère de la jeune personne, que vous fassiez vous-même votre chambre, et que vous aidiez ma fille à faire la sienne ; je désire sur toutes choses que vous lui donniez l'habitude du ménage, et lui appreniez que le vrai moyen de bien commander un jour à ses gens, c'est de commencer par se servir soi-même... » Balthilde ne répondit rien à ce désir impératif : un mouvement d'altération qui se peignit sur sa figure, annonça clairement qu'elle était loin d'y sous-

crire. « Moi ! dit-elle à sa mère, dès qu'elles furent de retour dans leur humble demeure ; moi, je consentirais à faire le vil métier d'une servante ! — Mais, ma fille, il n'y a plus de servitude, quand votre élève partage avec vous les mêmes soins. — Non, non, je ne me laisserai point avilir pour un peu d'or ; je ne serai point la femme-de-chambre de l'enfant qui doit me respecter et m'obéir. — Est-ce donc vous avilir que d'habituer votre élève à pouvoir se suffire à elle-même ? Plût à Dieu, ma fille, que j'eusse pu ressembler à la femme estimable que vous blâmez ! Vous parlez de femme-de-chambre : eh ! ne suis-je donc pas la vôtre ?... » Balthilde, à ces mots, rougit et baisse les yeux ; mais reprenant bientôt l'empire qu'elle a sur sa mère, elle déclare que malgré tous les avantages que lui présente l'éducation qu'on

lui propose, elle ne se confondra pas avec les domestiques, elle ne se reléguera point dans un appartement, comme indigne de se montrer au salon ; elle ne fera point le lit, et ne balayera point la chambre de la jeune personne qui lui serait confiée. « Je préfère, ajoute-t-elle, me destinant à l'instruction, entrer comme sous-maîtresse, dans une de ces maisons d'éducation où sans cesse existe un échange mutuel d'égards et de services; où l'on n'a pas à souffrir de l'orgueil du rang et de l'opulence; où tout est soumis au niveau de l'égalité. On s'y fait un sort moins avantageux sans doute; mais qu'importe le superflu, quand on peut conserver ce qui vaut mieux encore, la dignité de soi-même?... » Bathilde ne tarda pas à se procurer l'emploi qu'elle désirait. Elle entra, en qualité de sous-maîtresse, dans une des pensions les

plus renommées de Paris ; et comme sa mère pouvait subvenir à ses besoins personnels, elle se contenta des modiques honoraires qu'elle recevait ; et se trouva pendant quelque temps parfaitement heureuse. Il lui fallut toutefois se conformer aux volontés de la femme de mérite qui tenait la maison d'éducation ; se soumettre aux divers systèmes des maîtres, étudier le caractère des élèves, et se dévouer à un esclavage presque continuel ; mais ce fardeau, quelque pesant qu'il fût, étant le même pour les autres sous-maîtresses, ne parut point insupportable à Bathilde : elle parvint, non sans quelques efforts, à dompter son humeur capricieuse, à subordonner ses goûts, ses habitudes à la règle austère de la maison : on la vit enfin se courber sous l'autorité d'un grand nombre de personnes ; elle qui jamais n'avait

respecté celle de sa mère. Aveuglement bizarre, contradiction indéfinissable qui portent souvent à faire pour des étrangers, ce qu'on refuse aux auteurs de ses jours!

Cependant la nature ne perd jamais ses droits; et Bathilde, sous les dehors d'un âme satisfaite, cachait les regrets qu'elle éprouvait de s'être séparée de sa mère. Les tendres soins dont son enfance avait été constamment entourée, se retraçaient à sa pensée; et plus d'une fois alors un soupir filial s'échappait de son sein. Heureusement pour Bathilde, ses occupations se succédaient avec tant de rapidité, et ses devoirs, qu'elle remplissait avec exactitude, lui laissaient si peu d'instans de loisir, qu'à peine avait-elle le temps de réfléchir sur sa nouvelle destinée. Elle ne tarda pas toutefois à trouver une distraction à ses regrets. Elle vit luire

à ses yeux un avenir plus heureux ; et conçut l'espoir d'une indépendance à laquelle ses laborieuses occupations ne lui permettaient pas d'aspirer. Parmi les maîtres qui contribuaient par leurs talens et leurs leçons, à l'instruction des jeunes pensionnaires, celui qui leur enseignait la langue italienne, avait remarqué le ton noble et décent, la figure expressive et les manières gracieuses de mademoiselle de Saluce : il saisit l'occasion de l'instruire des sentimens qu'elle lui inspirait ; et lui proposa d'unir leurs destinées et de former un pensionnat qu'ils dirigeraient à leur gré, et dont ils pourraient amasser les produits. Cette idée sourit à l'ardente imagination de Bathilde : le parti qui se présentait, appartenait à une famille honorable de l'Italie ; et comme Bathilde, il avait été réduit par des malheurs, à suivre

la carrière pénible de l'instruction. Il était le traducteur estimé d'Alfiéri, de Casti et de plusieurs autres poètes italiens; il était jeune, ardent, animé d'une noble ambition. Il réunissait tous les avantages : en un mot, il aimait avec idolâtrie.

Bathilde s'empressa de faire part de ce grand projet à sa mère qui fut loin de l'approuver. Elle redoutait dans son futur gendre ce caractère italien, presque toujours enclin à la plus sombre jalousie : il ne possédait rien au monde que ses talens ; il fallait des avances considérables pour former une maison d'éducation; sa fille savait par expérience de quel faible produit sont les écrits littéraires pour ceux qui n'ont pas une réputation faite, ou du moins un grand patronage. Madame de Saluce enfin ne put dissimuler à sa fille qu'il lui répugnait de la voir épou-

ser un étranger qui n'offrait aucune garantie, n'avait aucune affinité ; dont les mœurs n'étaient point assez connues; et qui sans songer lui-même aux suites d'une union aussi hasardée, n'était emporté que par une passion qui pouvait s'éteindre aussi promptement qu'elle s'était allumée. Bathilde, dont le cœur parlait pour la première fois, Bathilde, habituée à ne faire aucun cas des sages avis de la meilleure des mères, se voyait déjà dans son illusion à la tête d'un pensionnat nombreux qui devait lui assurer une honnête aisance, et faire succéder l'avantage d'ordonner à la nécessité d'obéir : elle ne fut donc arrêtée par aucune crainte, par aucune considération : elle promït la foi de mariage au jeune italien épris de ses charmes; et ce ne fut qu'après en avoir fait part à la dame respectable chez laquelle elle demeurait, et qu'a-

près avoir tout préparé pour cet hymen, et même en avoir fixé le jour, qu'elle instruisit sa mère de sa résolution irrévocable, et lui demanda son autorisation. C'était la première fois qu'elle la reconnaissait cette autorité maternelle qu'elle avait tant bravée, tant dédaignée.... Oh! si madame de Saluce eut eu le courage de s'armer de celle que lui donnait la loi, pour s'opposer à un mariage aussi hasardeux, aussi peu réfléchi, que de maux elle eut évités! que de larmes amères sa fermeté prudente eut empêché de couler! Mais ce pouvoir sacré d'une mère, une fois perdu, ne se retrouve plus : il est dans une famille comme le principal ressort d'une grande mécanique : dès qu'il est détendu, relâché, les rouages s'arrêtent; il n'y a plus d'ordre, de mouvement : tout est anéanti. Bathilde, usant du funeste empire qu'elle avait sur sa

mère, la fit consentir, malgré sa répugnance, à l'union qu'elle croyait honorable, avantageuse; et les nouveaux époux, trop dénués de ressources pécuniaires, pour former une maison d'éducation dans Paris, exécutèrent leur projet dans un des villages les plus populeux des environs. D'abord tout parut répondre à leurs vœux, et contribuer à la prospérité de leur entreprise; mais bientôt la jeune femme devint mère, et ses soins pour ses élèves furent interrompus : son époux, malgré son zèle et ses talens, ne pouvait la remplacer dans tous les détails minutieux qui n'appartiennent qu'aux femmes. Insensiblement les élèves en souffrirent et se plaignirent à leurs parens. Bathilde devint mère une seconde fois; nouvelles négligences, nouveaux murmures. On se reprocha de confier ses filles à une institutrice mariée : peu à

peu les élèves disparurent ; les frais considérables qu'on avait faits pour un pareil établissement, n'étaient pas acquittés; les créanciers se lassèrent d'attendre : ils poursuivirent en justice le paiement de ce qui leur était dû; la paix du ménage fut troublée, la confiance détruite ; des plaintes mutuelles éclatèrent, et l'amour fit place aux regrets, à la discorde. Enfin un soir que Bathilde allaitait son derner né, tout en berçant son premier enfant, elle reçoit un billet de son mari ; l'ouvre en frémissant, et lit ces mots : « Menacé
» de perdre ma liberté, je fuis, en dé-
» testant les nœuds qui m'unissent à
» vous; et je maudis jusqu'au titre de
» père... Je vais néanmoins tout tenter
» pour remplir les devoirs qu'il m'im-
» pose. Ne cherchez point à découvrir
» le lieu de ma retraite : je quitte la
» France, et ne sais encore où le dé-

» sespoir conduira mes pas. » A cette lecture, la malheureuse Bathilde reste comme frappée de la foudre. Elle ne retrouve un peu de force, que pour mieux sentir toute l'horreur de sa situation. Ce qui la rend encore plus déchirante, c'est que la vive et subite commotion qu'elle vient d'éprouver, a tari tout-à-coup dans son sein la source où son enfant puisait la vie. Madame de Saluce, instruite de ce cruel événement, s'empresse d'accourir auprès de sa fille, et lui offre de partager le denier de la veuve. Elle redoublera de travail; l'âge heureusement ne lui a point encore ôté ses forces; elle peut à la fois conduire l'aîné de ses petits-fils à la lisière, et porter le plus jeune dans ses bras, tandis que Bathilde donnera des leçons de lecture et de première instruction aux enfans les plus aisés du village : elle intéressera les habitans ;

gagnera leur estime, leur confiance; et avec de la résignation, du courage, elle surmontera la fatalité qui semble s'attacher à l'accabler de ses rigueurs...

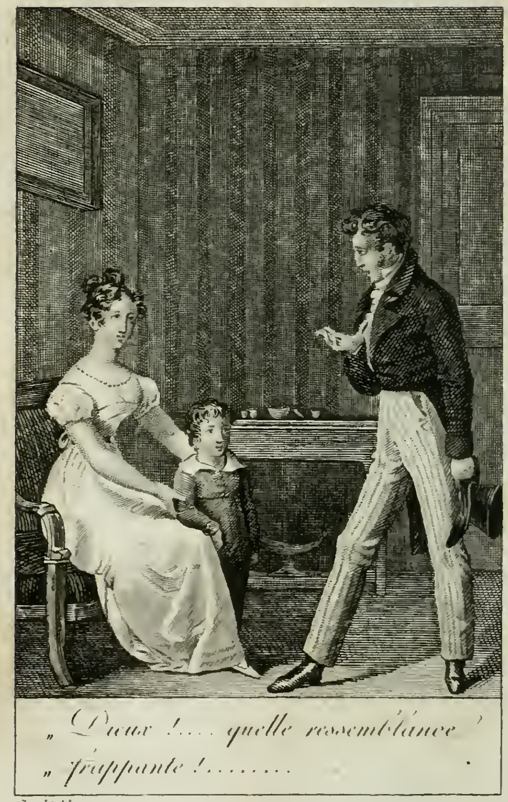
« O ma trop bonne mère! s'écrie alors Bathilde avec toute l'expression du remords, cette fatalité qui me poursuit, n'est que la juste punition d'avoir abusé de votre tendresse, d'avoir méconnu votre autorité. Si j'eusse écouté vos avis, si je n'eusse pas dédaigné votre expérience, placée en ce moment auprès du riche banquier qui me désirait pour l'institutrice de sa fille, j'y jouirais d'un sort honorable; ou bien, secondant notre digne parente dans son commerce, je serais environnée de l'estime publique et de la confiance d'honnêtes négocians... Ah! c'est mon sot orgueil qui m'a perdue : c'est l'oubli de mes devoirs, c'est ma résistance à vos volontés qui causent ma détresse,

le cruel abandon où je me trouve et l'insupportable idée d'attrister vos vieux jours. — Confondons, cher enfant, nos regrets et nos pleurs! lui répond madame de Saluce en la pressant dans ses bras. Va, je suis encore plus coupable que toi; tes malheurs sont mon ouvrage. L'excès de l'amour maternel m'a conduite à une étrange faiblesse que je n'ai jamais pu vaincre : j'étais fière de tous les avantages que tu réunissais; j'étais heureuse de l'empire que je te laissais prendre. Je n'ai cessé de t'aduler, de gâter ton esprit, d'égarer ta raison... Ah! j'en fais en ce moment l'expérience, la véritable mère est celle qui conserve sa dignité, montre du caractère. C'est faire à la fois son malheur et celui de ses enfans, que se relâcher de ses droits et perdre son autorité. »

---



PREMIÈRE INCLINATION.



„ *Dieux !... quelle ressemblance*
„ *frappante !........*

Chasselat del

## PREMIÈRE INCLINATION.

« Rien n'a plus d'empire sur nous, que » nos premiers penchans... » dit Virgile dans ses Géorgiques. Il n'est pas un seul jour, un seul instant où cet adage ne soit senti, ne soit répété : comment ne pas conserver dans son cœur la trace du premier amour? Le moyen d'effacer de sa mémoire ce délire si ravissant, ce mutuel abandon, cette mise en commun de craintes et d'espérances, de plaisirs et de peines ?... On peut s'habituer à l'absence de l'objet aimé; on peut même, cédant à d'impérieuses circonstances, y renoncer pour toujours; mais lorsqu'après l'avoir perdu sans espoir, il revient plus aimant encore et toujours fidèle, rallumer d'un seul regard, le feu dévorant que l'on

croyait éteint; mais lorsqu'il reparaît avec une célébrité méritée, d'honorables services, une grande opulence, il faut une force plus qu'humaine pour résister à tant de séductions réunies, à cet assaut donné sans relâche à toutes les facultés de l'âme. Il n'existe dans la nature qu'une mère qui soit capable d'un pareil sacrifice ; et comme le dit un poète célèbre qui connaissait bien les femmes :

« Ce n'est que l'amour maternel
» Qui peut combattre l'amour même. »

Caroline Melval, fille d'un commissaire des guerres, fut élevée à Rennes, dans l'intimité de la famille de Valmont, dont le chef était payeur général de la division militaire. Arthur, fils aîné de M. de Valmont, aima Caroline dès l'âge le plus tendre, et fut payé d'un juste retour. Cette mutuelle incli-

nation faisait le charme et le bonheur de leurs parens qu'unissaient depuis long-temps des services réciproques, une égale considération dans le monde et une conformité de fortune. Ils prenaient plaisir à voir ces deux jolis enfans se rechercher sans cesse, et se faire en leur présence, de ces déclarations, de ces promesses d'union, de constance, qui semblent d'abord n'être qu'un simple badinage; mais qui souvent germent dans de jeunes cœurs, et s'y enracinent pour jamais. Arthur aima Caroline dans son enfance : il en fut ébloui, charmé, lorsque l'adolescence vint développer les attraits qu'elle avait reçus de la nature : il l'adora quand elle eut atteint cette époque où le caractère entièrement formé, double le charme des graces et l'éclat de la beauté. Ce fut Caroline qui l'inspira dans ses études, qui l'ani-

ma dans la carrière de la marine, où M. de Valmont le fit entrer à seize ans : ce fut encore elle qui fit germer dans son âme le désir de s'illustrer et de rendre à sa famille son antique splendeur que lui avaient fait perdre les troubles politiques et les revers de la fortune. Ce fut Caroline enfin qui, sans cesse présente à la pensée d'Arthur, excita sa noble émulation, et l'appelant à une haute renommée, lui inspira de si beaux faits d'armes, qu'il fut à vingt-cinq ans, élevé par ses chefs au grade de lieutenant de vaisseau. C'était le rang qu'avaient exigé M. de Valmont et Caroline elle-même, avant de couronner un amour si tendre et si constant. Arthur ne tarda pas à se rendre à Rennes, où l'attendaient avec impatience son père et sur-tout son amie heureuse et fière de l'ascendant qui l'avait porté si promptement à mériter

sa main. Il arrive portant sur sa figure expressive ces traits mâles et caractéristiques d'un marin distingué ; et dans toute sa personne cette attitude imposante d'un brave déjà cher à son pays ; mais sous ce dehors martial, on remarquait une grace chevaleresque et ce charme d'expression qui provoque l'amour, attire la confiance. Ses regards, au milieu de tous les êtres chéris qui l'entouraient, cherchaient Caroline et s'arrêtant sur elle, semblaient lui dire : « C'est à vous que je dois ma gloire ; » je viens en échange vous offrir le » bonheur. » Tout fut bientôt d'accord pour cette union tant désirée : déjà même le jour solennel était fixé, lorsque M. de Valmont qui, depuis quelque temps, portait sur sa figure l'empreinte d'une souffrance intérieure, d'une peine secrète, mourut frappé d'apoplexie, en adressant à son fils ces der-

nières paroles : « Je te laisse un crime à réparer.... plains-moi, cher Arthur... et ne maudis pas ma mémoire ! »

A cette douleur profonde que produit la mort d'un père chéri, la famille de Valmont joignait l'épouvante qu'avaient répandue les derniers mots du mourant. « Un crime à réparer!... » se disait Arthur, en cherchant à dévoiler cet affreux mystère : « Comment se peut-il que mon père, dont les mœurs étaient si douces, dont la conduite parut en tout temps irréprochable, me lègue un crime à réparer, emporte au tombeau la crainte qu'on ne maudisse sa mémoire?... » Ce mystère si redoutable fut bientôt révélé. M. de Valmont, dépositaire de sommes considérables qu'il était chargé de distribuer aux militaires de tout grade, composant une des plus importantes divisions de la France, avait détourné de sa

caisse 200,000 francs, pour sauver l'honneur et la vie d'un proche parent qui devait les lui remettre au bout de trois mois : cette restitution n'ayant pas eu lieu, des emprunts partiels, à très-gros intérêts, avaient en apparence comblé la moitié de ce déficit ; mais quelques précautions que prît M. de Valmont, cette violation du dépôt le plus sacré, fut connue du ministre de la guerre. Celui-ci, malgré toute l'estime qu'il portait depuis long-temps à ce payeur général, fut forcé de remplir un devoir rigoureux, et de prononcer sa destitution, qu'il tint néanmoins secrète pendant un mois, afin de lui donner le temps de remettre en caisse les fonds qu'il en avait distraits, et d'éviter des poursuites criminelles qui pourraient compromettre son honneur et même sa liberté. Le terme fatal allait expirer ; et le prêteur imprudent,

ne trouvant aucun ami qui voulût faire pour lui ce qu'il avait fait pour l'ingrat auteur de tous ses maux, conçut un chagrin profond qui le conduisit au tombeau. Leçon terrible! exemple malheureusement trop fréquent pour les dépositaires de fonds publics, qui ne devraient jamais oublier que la clef de leur caisse renferme à la fois leur repos, leur honneur, leur existence et celle de leur famille!

Dans l'inventaire qui fut fait après la mort de M. de Valmont, on trouva le bon de 200,000 francs qu'il avait prêtés à son parent : ce qui du moins n'annonçait qu'un abus de confiance; mais ce parent cruel, déçu lui-même dans ses projets d'ambition, avait quitté la Bretagne, sans en prévenir son bienfaiteur et sans laisser aucun gage qui pût réparer la perte énorme qu'il lui faisait éprouver. La malheureuse fa-

mille de Valmont ne put donc se soustraire aux poursuites dirigées par le gouvernement : elle se vit dépouillée de tout ce qu'elle possédait, et son nom fut confondu parmi ceux des agens infidèles et des débiteurs insolvables. Cette catastrophe imprévue fit éprouver au jeune Arthur le plus violent désespoir. Il fut le premier à rompre les nœuds du brillant hyménée qu'il était au moment de former. La conduite irréprochable du père de Caroline et sa scrupuleuse austérité dans ses fonctions de commissaire des guerres, ne permettaient pas un mariage qu'il eût regardé comme déshonorant. Arthur eut donc le courage de rendre à mademoiselle Melval sa parole, de lui faire d'éternels adieux; et après avoir porté dans sa famille les secours et les consolations qui se trouvaient en son pouvoir, il rejoignit son bord où l'atten-

daient de nouveaux chagrins. Le bruit de la faillite de M. de Valmont s'était répandu dans toute la Bretagne : la calomnie peignit l'imprudence de ce receveur général, comme une prévarication méditée dans l'espoir de s'enrichir. On lui attribua des associations secrètes avec des agioteurs : on fut même jusqu'à détourner la commisération publique de sa pauvre famille, sous prétexte qu'elle avait trouvé d'abondantes ressources dans les dilapidations de ce coupable agent. Ces bruits parvinrent jusqu'à Brest. Le corps de la marine française, composé d'officiers sans reproche et de noms illustres, vit avec peine dans ses rangs, le fils d'un homme mort insolvable et d'un dépositaire infidèle. On aimait Arthur de Valmont, on estimait ses qualités chevaleresques : on citait même ses nobles exploits; mais on n'o-

sait plus avoir avec lui ce serrement de main de camarade, et ces épanchemens de familiarité qui lient les braves entre eux et n'en font qu'une même famille. Arthur s'en aperçut : trop fier dans son malheur, pour supporter l'idée de ne plus être considéré de ceux qui longtemps avaient recherché son amitié, qu'il avait plus d'une fois guidés sur le chemin de l'honneur, il donna sa démission de lieutenant de vaisseau; passa dans la marine marchande, et ne tarda pas à s'embarquer pour les Grandes-Indes, où l'emportait le désir de réparer la faute de son père, et de réhabiliter sa mémoire, en acquittant un jour ce que l'aveugle confiance de ce dernier, lui avait fait dérober à l'Etat.

Plusieurs années s'écoulèrent : Caroline Melval partageait tous les chagrins de la famille de Valmont; elle ne

cessait de lui donner des preuves de son attachement, de la défendre en public contre les atteintes cruelles que l'on portait à son honneur.... Elle suivait Arthur par la pensée, priait le ciel de seconder son courage ; et ne désespérait pas de le voir bientôt revenir avec tous les moyens de réparer des malheurs qui lui coûtaient à elle-même le bonheur de sa vie. C'était en vain qu'Arthur avait eu la générosité de lui remettre sa foi, de la rendre libre du don de sa main, elle se regardait comme fiancée avec son premier ami : elle fuyait le monde et ses plaisirs ; elle se dévouait entièrement aux soins qu'exigeait son père dont la vue s'affaiblissait par excès de travail. Veuf et sans autre enfant que sa chère Caroline, il n'avait qu'elle pour l'appui, pour la consolation de sa vieillesse. Jamais il ne lui parlait d'Arthur ; et

lorsqu'elle-même, entraînée par ce besoin irrésistible d'épancher son âme, elle retraçait le charme des premiers penchans, elle désignait l'autel de l'hymen que déjà l'amour avait orné de fleurs, M. Melval, saisissant vivement une main de sa fille, s'écriait avec une joie qui la désespérait : « Heureusement il t'a rendu ta foi!.. » Ces mots et l'accent avec lequel ils étaient prononcés, faisaient frémir Caroline et lui indiquaient clairement que son père avait d'autres projets de mariage.

Parmi les personnes qui travaillaient dans les bureaux de M. Melval, était un sous-commissaire des guerres, nommé Norvins : il avait été l'ami de collège d'Arthur, et le plaignit sincèrement dans son malheur : il n'en parlait jamais qu'avec cet intérêt que l'on porte à celui qu'on estime. Norvins avait trente-cinq ans; l'étude et le travail

avaient été de tout temps son unique passion. Son regard était loin d'avoir le charme pénétrant de celui d'Arthur; mais on y trouvait le miroir d'une âme pure et paisible : jamais aucune plaisanterie ne sortait de sa bouche discrète; et si parfois un sourire de gaîté brillait un instant sur sa figure, il en était presqu'aussitôt effacé par le sérieux de la réflexion. Rien de gracieux dans sa personne, mais aussi rien de gauche ni de mauvais ton : c'était en un mot un sage moderne, un ami vrai, solide, sans démonstration, sans emphase; mais prêt à donner son sang et sa vie pour ceux qu'il chérissait. On n'osait dire en le voyant, qu'il était aimable; mais on s'empressait d'avouer que c'était un honnête homme.

Un tel caractère était en parfaite harmonie avec celui de M. Melval, qui chaque jour s'attachait davantage à son

collaborateur. Il lui confiait presque toutes les rênes de son administration ; il trouvait en lui ce zèle ardent, cette promptitude d'exécution et surtout cette austère probité si nécessaire dans la juste répartition des soins que le monarque veut qu'on donne à ses soldats. Cependant la vue de M. Melval s'affaiblissait plus que jamais ; et sans Norvins, il eut été forcé de se démettre de son emploi de commissaire des guerres, dont les émolumens composaient presque toute sa fortune. La reconnaissance vint insensiblement resserrer les nœuds de l'amitié : Caroline elle-même ne pouvait refuser son estime au fidèle ami de son père, qui, le remplaçant dans ses fonctions, lui conservait une existence honorable. Plus d'une fois M. Melval lui avait offert de partager ensemble les émolumens assez considérables de l'emploi

qu'il gérait en son nom ; mais Norvins quoique sans fortune, refusa constamment de pareilles offres qui blessaient sa délicatesse : le poste de sous-commissaire suffisait à son ambition.

Bientôt M. Melval fut atteint d'une cécité complète : malgré la haute considération dont il jouissait au ministère , il reçut l'ordre de choisir lui-même son successeur. Il désigna Norvins que son mérite et ses nombreux services rendaient digne d'une telle récompense. Norvins accepta , mais sous la condition que son ami, son bienfaiteur partagerait avec lui les honoraires de ce poste lucratif. M. Melval, qui n'avait pu faire accepter ce même partage à Norvins, crut devoir le refuser à son tour. Sa retraite et ses économies lui suffisaient, disait-il, pour exister avec sa fille. Celle-ci, dont les goûts simples répon-

daient à l'élévation de l'âme, soutenait son père dans ses nobles refus, avec d'autant plus d'empressement, qu'elle craignait de donner à Norvins trop de droits à sa reconnaissance; mais celui-ci persista de nouveau dans une association qu'il croyait juste et nécessaire à l'existence du vénérable aveugle : il déclara même que sans cette condition, il n'accepterait pas la place, et la laisserait à la disposition du ministre... « Eh bien ! lui dit M. Melval, en présence de Caroline, il est un moyen de tout concilier et de confondre vos intérêts avec les miens : épousez ma fille ; et, par cet heureux hymen, vous assurez le repos de ma vieillesse, vous comblez mon plus cher espoir ; et vous me succédez dans une place à laquelle vous avez les droits les plus sacrés. » A cette proposition, Norvins attache ses regards sur Caroline immobile et trem-

blante, et lui demande de dicter elle-même la réponse qu'il doit faire. Elle hésite, se tait un instant; et recueillant ses forces, elle ose rappeler à son père que toute la ville de Rennes la regarde comme fiancée avec le fils de l'infortuné Valmont. « Mais Arthur en partant, reprend vivement M. Melval, t'a remis la foi que tu lui avais promise et la liberté de disposer de ta main. — Est-ce donc parce qu'il fut généreux, dit Norvins, qu'il faut l'accabler, abuser de la fatalité qui le poursuit ? — Mais voilà trois ans entiers qu'Arthur s'est embarqué, et près de deux qu'on n'a reçu de ses nouvelles : promettez-moi, cher Norvins, que s'il s'écoule encore une autre année, vous ne me laisserez point descendre dans la tombe, sans avoir la consolation de donner à ma fille un appui sur la terre, un fidèle compagnon de ses destinées;

enfin promettez-moi d'être son époux dans un an. — Je promets, lui répondil, de n'appartenir jamais à mademoiselle Melval, que lorsqu'elle-même daignera m'autoriser à la demander à son père... » Il sortit à ces mots : Caroline émue, silencieuse, ne peut s'empêcher de le suivre des yeux ; et son regard semblait dire qu'après Arthur, c'était le seul homme qui fût digne de sa foi.

L'année convenue s'écoulait, et le vénérable Melval que la privation de la vue attristait beaucoup plus qu'il ne le faisait paraître, par égard pour sa fille, sentait qu'il touchait à la fin de sa carrière ; Arthur, non-seulement ne revenait point, mais ne donnait pas même preuve d'existence ; et sa famille désolée commençait à désespérer de jamais le revoir. Un matin, Caroline, entrant dans la chanbre de son

père, pour lui prodiguer les soins de la piété filiale, le trouve abattu, ne respirant qu'à peine ; ses yeux, quoique voilés à la clarté du jour, laissaient couler d'abondantes larmes : elle l'aborde, le presse dans ses bras, et lui demande la cause de cet abattement qui l'épouvante et la déchire. « Je vais te quitter... lui dit le vieillard : la mort n'a rien qui m'effraye... mais l'idée de te laisser seule sur la terre...— O mon père ! s'écrie Caroline, je vous comprends... et je vous obéis. Si l'amour a des droits sacrés, ceux de la nature sont irrésistibles.... » Comme elle parlait ainsi, paraît Norvins, attiré par les cris qu'il avait entendus. « Venez, venez ! lui dit Caroline, avec l'accent d'une âme résignée : il faut que tout cède aux désirs, aux volontés d'un père : venez, M. Norvins, je vous offre ma main.— L'année s'est écoulée, s'é-

cria le vieillard, en reprenant un reste de forces; Norvins, songez à vos sermens ! » Celui-ci tombe alors aux pieds de Caroline, et pour la première fois, saisit sa main qu'il couvre de baisers respectueux. M. Melval voit enfin s'accomplir le plus cher de ses vœux. Le mariage fut célébré sans éclat et sans pompe : ce fut auprès du lit du vieillard infirme que le ministre saint vint prononcer les paroles sacramentales ; et Caroline, malgré le trouble de son âme, parut faire le serment sans contrainte..... L'amour peut-être en murmura ; mais la force des événemens, les ordres, les vœux d'un père expirant, un avenir douteux, l'assurance d'un bonheur vrai, durable : tout concourut à rendre cette union raisonnable, assortie. Si l'hymen inquiet, effrayé, ne vit pas d'abord son autel orné de fleurs brillantes, il y trouva

du moins un encens pur ; et le feu de son flambeau s'allumant par degrés, ranima les forces épuisées d'un père chéri, d'un vieillard vénérable : M. Melval eut le bonheur de se voir revivre dans un petit-fils qui fut nommé Charles, et de lui donner en mourant sa bénédiction. La considération dont il jouissait dans la division militaire confiée à ses soins, devint l'héritage de son digne successeur. Norvins pendant plusieurs années, fut cité comme l'agent le plus fidèle et le plus probe des hommes. Caroline s'étonnait elle-même de l'attachement qu'elle lui portait ; et sa chaîne lui parut d'autant moins pesante, que, depuis son mariage, Arthur n'avait pas donné à sa famille le moindre signe d'existence : ce funeste silence, de près de huit années, faisait présumer que cet infortuné, deçu dans ses projets, trompé dans la

noble ambition d'acquitter les dettes de son père, avait succombé soit aux dangers qu'il avait bravés sur des mers lointaines, soit à la fatigue des travaux qu'il avait entrepris. Madame Norvins, entourée de toutes les jouissances d'épouse et de mère, sans effacer de son cœur celui qui l'avait occupé le premier, souffrait moins de son absence, et ne pouvait concevoir tout l'ascendant que prenait sur elle son mari. Norvins, après l'avoir forcée à l'estimer, l'avait amenée par gradation à le trouver aimable. Ce n'était pas cet esprit, cette grace et ce charme indéfinissable d'Arthur de Valmont ; mais c'était une égalité de caractère sans monotonie, une raison ferme et sans despotisme, une érudition profonde, un goût formé par l'étude, et sur-tout une confiance sans bornes, une bonté de tous les instans. Ce bonheur domes-

tique, dont jouissait Caroline, était augmenté par le jeune Charles qui chaque jour devenait l'image vivante de son père. Il en avait les traits, le regard, la démarche et le langage. Déjà guidé par lui dans le premier sentier de la vie, il annonçait qu'il réunirait un jour toutes ses qualités. Il était studieux, prévenant, réservé : son éducation commençait sous les plus heureux auspices; et Norvins se disposait à diriger lui-même ses études, lorsqu'une imprudence qu'il commit par excès de zèle, vint interrompre le cours d'une aussi douce félicité. Appelé par son devoir, autant que par son inclination naturelle, à visiter, pendant un hiver rigoureux, les diverses garnisons confiées à son inspection, il tomba de cheval; et cet accident qui, d'abord, ne lui paraissait avoir aucune suite fâcheuse, l'enleva bientôt à sa famille,

à ses nombreux amis. Tant il est vrai qu'un destin jaloux ne permet pas que le parfait bonheur existe long-temps sur la terre.

Madame Norvins perdait non-seulement dans son mari, le père de son enfant et le meilleur des hommes, mais avec lui une existence honorable qui se trouvait réduite à la modique succession de M. de Melval. Il lui fallut donc quitter l'hôtel qu'elle habitait, renvoyer presque tous ses gens et se restreindre à un petit appartement de veuve, et à la vie la plus frugale, afin de pourvoir aux dépenses que nécessitait l'éducation de son fils, qu'elle avait mis au lycée. Ce charmant enfant devenait chaque jour plus cher à sa mère : elle ne pouvait se lasser d'attacher ses regards sur ce jeune orphelin, et de lui dire, en le couvrant des plus tendres caresses : « Pauvre enfant! quelle

perte nous avons faite tous les deux ! mais la tienne est la plus grande, et je ne dois songer qu'à la réparer. O mon fils ! regarde-moi sans cesse ; adresse-moi souvent tes douces paroles, dont l'expression arrive si facilement au cœur ; et je croirai que ton père existe encore. »

Caroline, entièrement occupée de l'éducation de Charles, vit s'écouler rapidement la première année de son veuvage; et déjà la plaie de son cœur commençait à se cicatriser, lorsque la famille d'Arthur reçut enfin de ses nouvelles. Il avait parcouru tous les ports de l'Europe, et de là s'était rendu aux grandes Indes, où il avait formé un établissement utile au commerce de France. Il annonçait enfin que ses premières économies, qu'il faisait passer à Paris, pourraient acquitter une grande partie de la somme due à l'Etat, par la

succession de son père. Toute la ville de Rennes prit part à cet heureux événement ; et, parmi les personnes qui s'empressèrent d'aller féliciter la famille de Valmont, madame Norvins ne fut pas la dernière. Il lui semblait qu'elle retrouvait un frère..... Bientôt en effet, arrivèrent les fonds qu'Arthur avait annoncés ; et qui, suivis d'autres plus considérables, non-seulement réparèrent le déficit qui s'était trouvé dans la caisse de M. de Valmont, mais procurèrent à sa pauvre famille une existence honorable, et l'oubli de tous les maux qu'elle avait soufferts. Quelque temps après les papiers publics annoncèrent qu'Arthur de Valmont, d'après les services qu'il avait rendus à la marine française, dans le cours de ses longs voyages, et la noble conduite qu'il avait tenue, était rentré dans ce corps royal, en qualité de capitaine de vais-

seau. On ajoutait qu'il avait reçu à Paris les félicitations de ses chefs, et la décoration de la Légion-d'Honneur. « Il est donc de retour! se dit Caroline, avec un trouble dont elle ne put se défendre : il ne tardera pas sans doute à revenir dans ses foyers, au sein de sa famille..... Peut-être évitera-t-il ma présence : il ne me pardonnera jamais mon mariage avec Norvins........ Après tout il m'avait rendue libre ; et s'il a tout fait pour la mémoire de son père, n'ai-je pas dû sacrifier, aux volontés du mien, ce que j'avais de plus cher? »

Elle était un matin dans son modeste réduit, toute occupée du souvenir d'Arthur, réfléchissant sur la conduite qu'elle tiendrait dans une circonstance aussi délicate; espérant et craignant de rencontrer cet ami de son enfance, lorsqu'il paraît tout-à-coup

devant elle. Trop ému, lui-même, pour proférer une parole, il tombe aux pieds de madame Norvins, saisit une de ses mains qu'il presse vivement sur son cœur palpitant, et qu'il mouille de larmes brûlantes. « Quoi ! c'est vous, Arthur!... mon cher Arthur!... Oh ! laissez cette main que les ordres d'un père expirant m'ont forcée de donner à un autre.—Elle m'appartient, puisqu'elle est devenue libre : s'écrie Arthur avec l'ivresse de l'amour. N'accusons tous les deux que la fatalité qui nous a séparés, mais qui ne peut plus nous empêcher d'être enfin l'un à l'autre. » Il instruit aussitôt Caroline, qu'après le désir d'acquitter les dettes de son père, ce qui le guidait dans ses courses lointaines, le soutenait dans ses dangers, c'était l'espoir enivrant de revenir déposer, aux pieds de sa première amie, un amour qui, loin de s'affaiblir par

l'absence, n'était devenu que plus tendre et plus constant.

Il lui apprend que fait prisonnier par des insulaires, ce qui l'avait empèché long-temps de correspondre avec sa famille, il avait su briser ses fers, avec une intrépidité qui n'appartient qu'à l'amant séparé de celle qu'il aime. Il lui annonce enfin que favorisé par le sort, après en avoir épuisé les rigueurs, il avait acquis des richesses tout en servant son pays : que désigné pour occuper un des premiers rangs dans la marine française, il ne manquait plus à son bonheur, que la main de sa chère Caroline, qui ne pouvait lui refuser l'inexprimable jouissance de l'enrichir, de lui restituer le rang et l'existence qu'elle devait avoir dans le monde dont elle serait encore un des plus beaux ornemens.... « Mais, cher Arthur, lui répond madame Nor-

vins, avec un trouble qu'elle ne peut dissimuler, je suis mère.... ; j'ai un fils de sept ans, qui m'est bien cher. — Je le sais, reprend Arthur avec une altération qu'il réprime aussitôt : cet enfant annonce, dit-on, des dispositions, une tête calme, réfléchie, et le goût de l'étude ; nous seconderons vous et moi ces heureux penchans ; et si la carrière de la marine lui convient, ainsi qu'à vous, je me charge de son avancement..... Où donc est-il ? — Au lycée, où malgré son jeune âge, le proviseur, proche parent de feu son père, a voulu le prendre et guider ses premières études.... C'est justement demain jeudi jour de congé ; permettez-moi de vous le présenter. Il est indispensable qu'il connaisse celui qui doit être son second père, et que vous-même vous jugiez si ce jeune orphelin est digne de votre attachement, et peut

répondre à vos bontés. — A demain donc! dit Arthur; j'amènerai mon notaire; il vous fera signer le contrat qui nous lie : je vous demande la permission d'y stipuler, selon mes volontés, les avantages que je vous fais, et de vous prouver que je n'ai vu, dans cet or amassé loin de vous, que le moyen d'assurer votre existence. Je suis en marché pour un hôtel tout meublé, où je brûle de vous installer : il me tarde de vous arracher de cet humble réduit, de vous soustraire à cet état de gêne pour lequel vous n'êtes point née. » Il sort à ces mots, en déposant sur la main de Caroline un baiser brûlant, et la laisse dans un saisissement qui lui fait douter encore si toute la joie qu'elle éprouve, et si le bonheur enivrant qui brille autour d'elle, ne sont point une illusion.

Le lendemain eut lieu l'entrevue dé-

sirée. Le jeune Norvins avait été conduit dès le matin chez sa mère, et celle-ci ne voulut le prévenir de rien, désirant juger elle-même de l'effet que produirait sur Arthur, la vue de cet aimable enfant : elle lui fit faire néanmoins un peu de toilette, en lui disant que ce jour serait un des plus heureux de sa vie. Charles, qui ne voyait dans ce mystère, qu'une nouvelle preuve de la tendresse maternelle, à laquelle il était accoutumé, ne fit aucune autre question, et s'empressa de passer dans une chambre séparée, où la bonne qui l'avait élevé, le revêtit de ses habits de fête. Bientôt arrive M. de Valmont, en uniforme de marin et accompagné du notaire qui donne, à madame Norvins, lecture du projet d'acte de mariage. Son nouvel époux lui assigne un douaire de deux cent mille francs, et lui lègue, en cas de mort, la moitié de

sa fortune qu'il déclare monter à plus d'un million. Après divers combats de délicatesse et de générosité, le notaire arrête toutes les clauses de l'acte, et se retire pour aller en achever la rédaction que devaient signer, le jour même, les parties contractantes, attendu que la célébration du mariage était fixée pour le lundi suivant. Arthur venait de terminer l'acquisition de l'hôtel, l'un des plus beaux de la ville de Rennes : déjà tout était préparé pour y recevoir sa chère Caroline, qu'il se faisait une fête d'entourer des délices de l'opulence. Elle-même ne pouvait s'empêcher d'exprimer, à son premier ami, toute l'ivresse qu'elle éprouvait, lorsque le jeune Norvins entre précipitamment, et venant se jeter dans les bras de sa mère, lui dit avec l'expression d'une innocente joie : « Me voici tout prêt pour cet heureux jour qui m'at-

tend. — Dieux ! s'écrie Arthur, en le regardant; quelle ressemblance frappante ! je crois voir celui...... » Il s'arrête à ces mots ; tout son corps frissonne, et ses yeux où se peignent à la fois la souffrance et le ressentiment, s'arrêtent sur l'enfant qui, à cette figure martiale, à ce regard terrible, se réfugie dans le sein de sa mère, en s'écriant à son tour : « Quel est cet homme?... il me fait peur. — Rassure-toi, mon ami, lui répond Caroline d'une voix très-émue ; il n'a l'intention de te faire aucun mal. — En es-tu bien sûre, chère maman ? toi-même tu n'es pas trop rassurée : oh ! comme tu pâlis? — Oui cet effet subit qu'a produit ta présence..... porte dans mon âme une si vive impression..... —Remettez-vous, chère Caroline ! Je n'ai pas été maître d'un premier mouvement....... Cette fatale ressemblance

m'a fait un mal !..—Mais dis-moi donc, maman, pourquoi ce monsieur éprouve un si grand mal à me voir ? — Je n'en éprouverai plus, mon petit ami.., j'y ferai du moins tous mes efforts.... Venez embrasser votre second père. — Vous, monsieur !...... Maman, que veut-il dire ? — La vérité, mon fils, il va devenir mon époux ; il vient nous rendre tous les deux au bonheur, en partageant avec nous l'opulence qu'il possède. — Je ne veux point de son opulence, s'il éprouve du mal à me voir. — Excusez, cher Arthur, lui dit Caroline respirant à peine ; cette scène m'a troublée à un point... Tant de pensées diverses m'assiègent à la fois !...... J'ai besoin de me recueillir......... Souffrez donc, mon ami, que nous remettions à demain la signature du contrat qui nous lie...; j'ose attendre de vous cette nouvelle preuve d'amour et de condes-

cendance. Valmont, presqu'aussi troublé que Caroline, s'empressa de souscrire à ses volontés. Il se retira, jetant sur elle des regards inquiets, et courut chez son notaire faire ajouter au contrat de mariage, une clause qui devait donner, à cette tendre mère, une preuve de tout l'intérêt qu'il portait à son fils.

Il revient donc le lendemain, accompagné du fidèle interprète de ses volontés. Caroline voulut paraître seule : elle craignait les réflexions ingénues de Charles; elle désirait éviter les combats qu'il lui faisait éprouver. Ses traits semblaient altérés, ses yeux n'osaient rencontrer ceux d'Arthur. Elle écoute néanmoins la lecture de l'acte rédigé, et sa belle âme reçoit une vive impression, lorsque le notaire lit une clause nouvelle du contrat, qui, pour resserrer encore les liens des fu-

turs époux, alloue au jeune Charles Norvins, une somme de cent mille francs, laquelle restera placée jusqu'à sa majorité, et dont les intérêts serviront aux frais de son éducation. « J'ai à réparer, dit Arthur, un mouvement involontaire, et je veux vous rassurer, chère Caroline, sur les préventions fâcheuses que ma brusque franchise aurait pu faire naître. — Oh! combien je suis touchée, lui répond Caroline, de cette nouvelle preuve de votre amour, de votre générosité! Quel baume elle répand sur ma blessure! quel calme elle jette dans mon imagination!... Je vous l'avoue, mon ami, la crainte que l'aspect de mon enfant et sa ressemblance frappante avec son père, ne vous fissent trop souffrir, m'avait jetée dans une incertitude bien naturelle pour le cœur d'une mère, et je tremblais de m'abandonner au pen-

chant qui m'entraîne..... Mais celui qui dote ainsi mon pauvre orphelin, ne veut que son bonheur, et devient son second père...... Viens, Charles! viens, cher enfant! ajoute-t-elle avec ivresse, en s'avançant vers la porte d'une seconde chambre ; tu n'auras plus peur de celui qui te comble de ses bienfaits; ton cœur naïf et pur n'éprouvera pour lui que de la tendresse et de la reconnaissance... » A ces mots, elle présente de nouveau son fils à son futur époux, qui ne peut réprimer encore, en le voyant, un mouvement convulsif, indice d'une souffrance secrète. Ce n'est qu'avec un pénible effort, qu'il prend dans ses bras ce charmant enfant ; et le premier baiser qu'il en reçoit, imprime sur son front une trace douloureuse, qui n'échappe point aux regards attentifs de Caroline. Elle dissimule encore la peine profonde qu'elle éprou-

ve, et supplie Arthur de lui accorder un nouveau délai, pour se disposer aux nœuds qu'elle doit contracter. « L'acte de mariage que vous me proposez de signer, lui dit-elle avec dignité, m'assure des avantages qui toujours seront chers à mon souvenir...; mais ils m'imposent une reconnaissance dont la délicatesse a le droit de s'effrayer..... Souffrez donc que je me consulte encore; permettez que pour votre bonheur, ainsi que pour le mien, je diffère de quelque temps la signature du contrat qui doit nous engager pour jamais!..» Arthur, qui devinait aisément qu'on voulait le mettre à de nouvelles épreuves, crut devoir respecter la prévoyance maternelle, et se retira plus épris que jamais de Caroline, en se promettant bien de se vaincre au point de ne plus éprouver le moindre mouvement, en présence du petit Charles.

Caroline, de son côté, fut dans l'incertitude la plus cruelle que puisse éprouver une mère, une amante. Son mariage avec Arthur était le vœu de son cœur, la réalité du rêve de son bonheur et de ses plus chères illusions. Elle trouvait en lui le rang, l'opulence, la constance éprouvée et l'attrait impérissable d'un premier amour; mais tous ces avantages s'évanouissaient devant la crainte qu'elle éprouvait, de faire le malheur de son enfant, en confiant son existence à celui que son seul aspect faisait souffrir. Tant qu'elle se trouvera placée entre ces deux êtres qui lui sont également chers, elle est bien sûre que le plus faible ne souffrira point du plus fort; mais si la mort venait à l'enlever au jeune orphelin, quelle serait alors sa destinée? Dans quelle affreuse dépendance l'aurait-elle engagé! Arthur lui-même, cet Arthur,

si franc, si généreux, ne se détacherait-il pas, malgré lui, de ce jeune Norvins qui chaque jour lui offrirait plus de ressemblance avec son père?.. Telles étaient les réflexions de Caroline qui ne cessait d'étudier son ami, chaque fois qu'il se présentait chez elle. Tant que l'enfant ne se montrait pas à ses yeux, c'était ce brillant, cet aimable Arthur dont elle était heureuse et fière de fixer le choix et d'occuper la pensée ; mais sitôt que Charles paraissait, le désenchantement le plus étrange s'opérait comme par magie ; la franche gaîté de M. de Valmont, faisait place à la gêne, à la contrainte ; un rire amer semblait lui fermer la bouche ; ses yeux vacillans cherchaient à fuir l'objet qui le fatiguait; son approche le faisait changer de couleur, et son moindre attouchement lui causait un tressaillement irrésistible. Caroline, à qui

rien n'échappait, désespéra plus que jamais de dompter cette aversion funeste d'Arthur pour son enfant, et ne put s'empêcher de lui en témoigner toute sa peine. « Je suis trop franc, lui dit-il, pour vous dissimuler que la ressemblance de votre fils avec son père, a fait sur tous mes sens une impression dont la trace est ineffaçable : mon amour pour vous est tel, que tout ce qui peut me rappeler que vous avez appartenu à un autre, cause mon supplice. Je ne vous en fais aucun reproche, Caroline, et comme vous, je n'en accuse que la fatalité ; mais enfin vous n'exigerez pas que votre ami, que votre époux soit exposé sans cesse à se voir troublé dans son bonheur, à lire sur les traits d'un enfant, dont l'honneur lui confie la destinée, le souvenir le plus cruel. Son sort est assuré ; élevé sous les auspices du parent respectable

qui le dirige dans ses premières études, et comblé de vos soins, de vos caresses, que vous serez libre d'aller lui prodiguer au lycée, il peut aisément se dispenser de paraître à notre hôtel.... — Ainsi donc, répond vivement madame Norvins, le fils de l'homme de bien qui, pendant six ans, ne fut occupé que de mon bonheur, n'aura plus de toît paternel! Ainsi ces bras qui soignèrent son enfance, et dans lesquels le déposa son père expirant, ne pourraient plus l'enlacer sans contrainte!... Non, non, monsieur de Valmont, j'aurais trop à souffrir... et puisque les traits de mon enfant, qui me sont si chers, vous offrent un souvenir pénible; puisque, par un sort fatal, ce qui fait mon bonheur, est pour vous un supplice, il faut renoncer aux nœuds que nous allions former.—Que dites-vous, Caroline?.. et vous avez le courage de prononcer

un pareil arrêt !—Ah ! mon plus grand courage c'est de résister à l'honneur de vous nommer mon époux, c'est de vous priver de cette félicité dont je me promettais d'embellir votre vie , de payer tant d'amour, de constance, de tourmens.... Arthur, c'est la dernière fois que je vous donne ce doux nom ; cher Arthur, aimable compagnon de mon enfance! à quel horrible néant vous venez de me condamner! — Moi renoncer à vous!.... Caroline m'appartient par tout ce que l'amour a de plus fort, par tout ce que l'honneur a de plus sacré ! — Ah! mon pauvre enfant m'appartient plus encore! — Eh bien! je me résigne à supporter sa présence : j'en souffrirai sans me plaindre ; il ne nous quittera pas. — Non, non, vous n'avez plus le droit d'être le second père de cet orphelin ; vous avez prononcé contre lui l'anathême. — Caro-

line, songez à vos premiers sermens!
— Mes derniers furent d'être mère.
— Et vous pourriez priver votre enfant de tout le bien que je veux lui faire?
—Aux dépens de votre repos, ce serait un bienfait trop pénible. — Votre tendresse pour lui vous égare. — Dites plutôt qu'elle m'éclaire. — Si Charles vous est cher, Arthur n'a-t-il donc plus de droits sur votre cœur? — Ah! s'il en était ainsi, éprouverais-je un si cruel combat? — Quoi vous m'aimez toujours, et vous auriez la cruauté de me ravir le seul bien qui m'attache à la vie?..... Ne désespérez pas celui qui pour vous seule s'expatria, surmonta tant d'obstacles, brava tant de dangers; ne me privez pas de cette main que je presse malgré vous, qui m'appartient, que je mérite peut-être... Caroline, vous ne pouvez retenir vos larmes... Vous ne pouvez résister à la voix

suppliante de votre premier ami...» En ce moment, le jeune Norvins paraît et va se jeter dans les bras de sa mère, qui s'écrie aussitôt : « Viens, cher enfant, ah! viens m'aider à défendre tes droits!... » Le pressant alors sur son sein, et reprenant sa force et sa dignité, elle ajoute d'un ton calme et résigné : « Maintenant, monsieur de Valmont, dirigez tous vos coups sur ce cœur maternel, il a retrouvé son égide... Ne cherchez plus à combattre ma résolution : elle est irrévocable. »

Quelles que furent en effet les prières d'Arthur, les instances de ses parens, de ses amis, madame Norvins refusa constamment de former une union qui, malgré tout le charme qu'elle lui promettait, devait la séparer de son fils. Elle se condamna pour toujours au veuvage, et préféra sans regret, la gêne à l'opulence, l'obscurité

à l'éclat. Elle fit plus encore : l'amour dont elle brûlait toujours pour Arthur, la passion insurmontable qu'elle lui avait inspirée, ne lui permirent plus de lui donner accès dans son humble retraite; elle exigea, elle obtint de sa générosité ce dernier sacrifice à son honneur, le seul patrimoine qu'elle pût laisser à son fils. Celui-ci, qui jamais n'oublia ce que sa mère avait sacrifié pour lui, ne fut occupé qu'à l'en indemniser par ses progrès rapides : ils lui firent par la suite obtenir un emploi, qui d'abord allégea madame Norvins, du poids de l'indigence à laquelle elle s'était condamnée. Charles se signala dans la carrière où son aïeul et son père s'étaient acquis une haute considération ; il fut nommé commissaire des guerres, fit un excellent mariage, combla sa tendre mère de tout ce que la reconnaissance peut inspirer à l'a-

mour filial; et l'offrant pour modèle aux jeunes veuves, qui se disposaient à contracter de nouveaux nœuds, il ne cessait de leur dire : « Si vous n'avez » pas la force et le courage de l'imi- » ter, souvenez-vous, au moins, qu'en » vous donnant un nouveau maître, » vous devez à vos enfans un second » père ! »

---

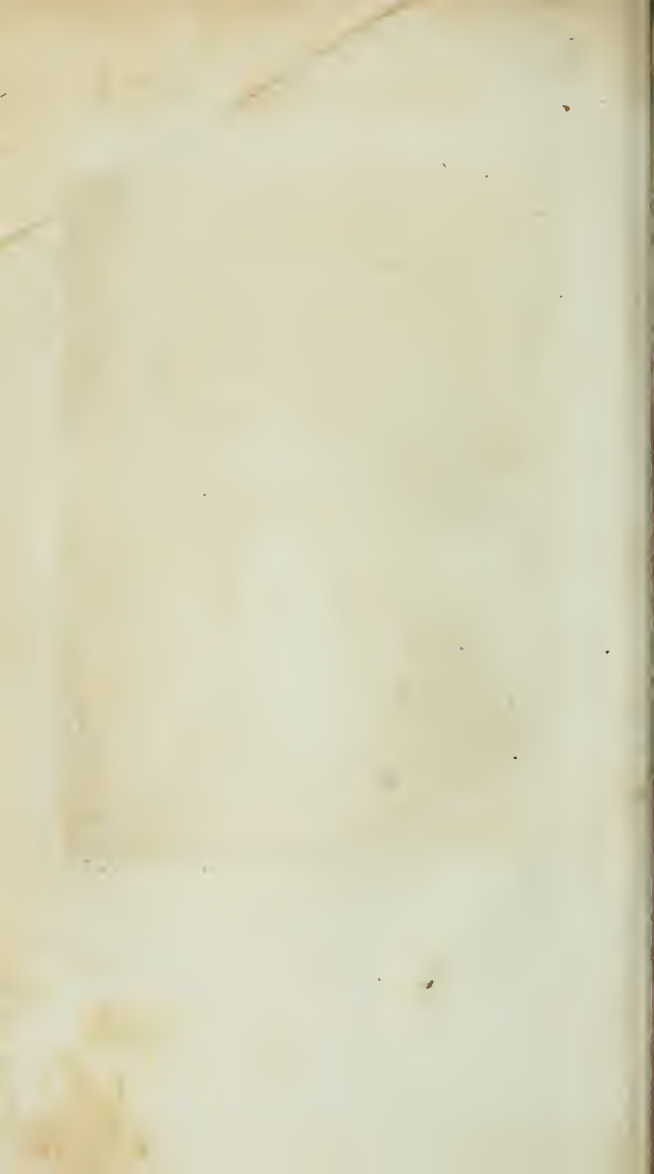
# SACRIFICE ÉTERNEL.

De tous les maux que produit la jalousie, le plus cruel et le plus inconcevable, c'est l'affreux tourment qu'éprouve une mère envieuse des charmes de sa fille. Cette violation des droits de la nature, cette profanation du sentiment le plus pur, le plus tendre, ne sauraient être dénoncées à l'opinion publique avec trop de force, de vérité; et quel que soit le voile épais dont on les couvre, il faut le déchirer sans pitié. Il faut poursuivre, atteindre et signaler ces femmes indignes du nom sacré de mère, qui s'imaginent perdre leurs attraits à mesure que se développent ceux qu'elles ont fait naître; ces coquettes dénaturées à qui l'insatiable désir de plaire, fait voir des rivales

SACRIFICE ÉTERNEL.



*elle se fait avec les doigts une asper-sion sur la figure.*



dans les êtres formés de leur sang, nourris de leur lait ; ces marâtres en un mot pour qui la présence de leurs filles est une gêne, leurs quinze ans un supplice, leur amour filial un fardeau.

Cette anecdote est historique : je l'ai prise, non chez cette nombreuse portion du peuple, qui presque toujours suit l'instinct de la nature, et fait son bonheur de celui de ses enfans ; mais dans cette classe élevée qui se targue de hauts sentimens, des avantages que donnent la naissance, l'éducation ; et chez laquelle, par un caprice inoui, bizarre, on trouve le plus souvent cette jalousie maternelle, redoutable fléau des familles.

C'est dans le beau pays où je reçus le jour, sur les bords délicieux de la Loire, où la douceur du climat produit ordinairement celle des mœurs, qu'eut lieu l'événement à la fois touchant et

terrible que je vais raconter. Il causa dans toute la ville de Tours une profonde émotion. Quoique bien jeune alors, j'en ai conservé le souvenir, au point de ne pas omettre un seul trait, une seule circonstance de ce malheur irréparable, de cet éternel sacrifice. Puisse le récit fidèle que je vais en faire, effrayer les mères de famille pour qui j'écris, et les préserver du désespoir affreux, et des cuisans regrets de la coupable mère que le devoir d'écrivain moraliste, m'ordonne d'offrir pour exemple à toutes celles qui pourraient l'imiter.

La comtesse de***, que mon respect pour sa famille ne me permet pas de nommer, joignait les faveurs de la naissance et de la fortune à tous les avantages personnels. D'honorables ancêtres, une haute considération, un grand cercle d'amis, un heureux hy-

men, des talens, de l'opulence, tout semblait concourir au bonheur de cette femme, l'une des plus belles de la contrée. Ce bonheur fut comblé par la naissance d'une fille, que sa ressemblance parfaite avec sa mère, fit surnommer Céleste. Jamais enfant ne fut entouré de plus de soins et de tendresse ; jamais aussi la nature ne se plut à former un être aussi digne de l'amour de ses parens. Céleste semblait chaque jour mériter mieux son nom. Le charme inexprimable de son regard et la touchante pudeur de son sourire, étaient en si parfaite harmonie avec sa grace naturelle et le son délicieux de sa voix, qu'on ne savait plus ce qu'il fallait préférer, ou des nombreux attraits dont elle était ornée, ou du caractère angélique dont sa figure était le fidèle interprète.

Tant qu'elle fut dans l'âge où l'on

ne peut inspirer que ce tendre intérêt qu'on porte à l'enfance, elle ne cessa d'éprouver l'amour de sa mère, alors âgée de vingt ans, et dont le plaisir le plus délectable était de trouver dans cet être charmant sa vivante image. Elle la présentait avec orgueil dans les cercles, aux spectacles, aux promenades : par-tout on la citait comme un prodige : on ne pouvait regarder Céleste, sans s'écrier : « Ah ! qu'elle est bien nommée ! »

Mais toutes ces adulations qui souvent arrivaient jusqu'à son oreille, n'avaient porté aucune atteinte à la douceur, à la simplicité de son caractère : les éloges qu'elle recevait sans cesse, ne lui plaisaient que parce qu'ils excitaient un sourire de sa mère. Celle-ci ne pouvait alors s'empêcher de s'applaudir de son ouvrage et de laisser tomber sur sa fille un regard qui pé-

nétrait jusqu'au fond de ce cœur ingénu : tous les sentimens qu'éprouvait Céleste, se confondaient dans un seul; son amour pour sa mère. Ses yeux, continuellement attachés sur elle, étudiaient tous les moyens de lui plaire. Elle prit une telle habitude et se fit un si grand besoin de sa présence, qu'elle ne pouvait la quitter un seul instant, sans éprouver une tristesse qui ne se dissipait que par des larmes.

Cependant la comtesse, malgré son attachement pour sa fille qui terminait sa dixième année, ne la menait plus aussi souvent dans le monde. « La voilà, disait-elle à son mari, parvenue à ce passage insensible du premier âge à l'adolescence : époque importante dans la vie des femmes, où elles prennent pour jamais les impressions qu'on leur donne, les habitudes qu'on leur fait contracter. Céleste sans doute est un

ange que n'atteindront jamais les imperfections terrestres; mais il est temps de l'habituer à cette retraite nécessaire au développement des qualités morales, des études sérieuses et aux premiers devoirs de la religion. » La jeune fille se résignait, sans le moindre murmure, à toutes les volontés de sa mère; pourvu qu'elle pût la voir, lui donner, en recevoir une caresse, elle était heureuse; et se livrait avec un zèle remarquable à tous les travaux qu'exigeait son éducation.

Ce qu'elle ambitionnait uniquement, c'était d'accompagner la comtesse dans les cercles nombreux qu'elle fréquentait ; et ce désir lui fit faire en tout genre des progrès si rapides, si prodigieux, qu'à peine arrivée à sa quatorzième année, elle réunissait tous les talens, toutes les connaissances d'une femme de vingt ans ; elle en avait la

raison, le maintien, le langage. La nature, qui semblait vouloir seconder d'aussi rares dispositions et tant de qualités aimables, comblait cette charmante créature de tout ce qui peut flatter l'amour-propre d'une mère ; et Céleste s'imagina que la sienne s'empresserait de la conduire avec elle, et de lui faire faire, sous ses auspices, l'étude si précieuse des usages du monde.

Mais combien elle fut trompée dans ses chères espérances! plus elle faisait d'efforts pour arriver au but qu'elle s'était proposé, plus la comtesse semblait la dérober à tous les regards. Céleste remarquait même que ses caresses faisaient éprouver à cette mère tant chérie, une souffrance que celle-ci cherchait vainement à dissimuler, et qui se peignait dans son regard, dans ses mouvemens et jusque dans ses ex-

pressions chaque jour plus brusques, plus impérieuses. Souffrir et se taire, pleurer en secret et chercher tous les moyens de vaincre cette antipathie cruelle, injuste, mais qui ne serait probablement que passagère, telle fut la résolution de la pauvre Céleste. Elle y persista pendant plusieurs mois, espérant toujours qu'elle parviendrait à recouvrer la première tendresse de sa mère. Si du moins son père eût été près d'elle, elle se serait épanchée dans son sein; mais le comte, parti depuis quelque temps pour Saint-Domingue, où il possédait de riches habitations, devait y séjourner plusieurs années. Se confier à une parente, à une amie : ç'eût été, en quelque sorte, accuser celle qui lui avait donné le jour, et dont peut-être l'indifférence remarquable, n'était qu'un prétexte adroit pour conduire sa fille à un plus haut

degré de perfection. Voilà donc Céleste se livrant à l'exercice de ses talens, s'étudiant à redoubler d'égards et de prévenances, pour toutes les personnes qui se présentaient chez la comtesse. Elle y parvint au point qu'hommes, femmes, vieillards, jeunes gens, tous la proclamaient un ange de douceur et de beauté; tous la signalaient comme une jeune personne accomplie, et le premier ornement des cercles de la ville. Hélas! ces succès mérités, ces éloges unanimes ne firent qu'attirer à cette infortunée plus de tourmens et de privations. Reléguée dans sa chambre jusqu'à l'heure du dîner, à peine paraissait-elle au salon quelques instans; et dès que le cercle du soir commençait à se former, un regard impérieux de sa mère lui donnait l'ordre de remonter à son appartement. La jeune recluse ne pouvait soupçonner encore la cause

des cruelles privations qui lui étaient imposées : elle les attribuait tantôt à un excès de précaution pour sa santé, tantôt à cette prudence maternelle qui sans cesse veille sur ses enfans. Céleste, bonne et confiante, fit donc un nouvel effort sur elle-même, et se résigna, non sans souffrance, au pénible esclavage qu'on lui faisait endurer.

Elle venait d'atteindre sa quinzième année : jamais rien de plus beau, d'aussi parfait, n'était sorti des mains du Créateur. Elle ne pouvait se montrer nulle part, sans exciter une admiration qu'on portait jusqu'à l'enthousiasme : paraissait-elle à l'office divin, quoique reléguée au fond d'une chapelle grillée, ou dans l'embrâsure d'un pilier, à moitié cachée par sa mère, elle attirait sur son passage un grand nombre de personnes qui tout haut, exprimaient l'ivresse que leur inspirait sa présence.... Bientôt il

fut arrêté qu'elle n'irait plus qu'à l'office du matin, où il ne se réunit que peu de monde. Paraissait-elle le soir à la promenade, quoique voilée et conduite dans les lieux les moins fréquentés, elle attirait une foule d'admirateurs qui, tout haut, exprimaient leurs regrets que tant d'attraits fussent dérobés à leurs regards. Bientôt Céleste ne put aller respirer le frais que hors la ville, où sa mère la conduisait dans une voiture, dont les stores étaient impitoyablement fermés. Mais quelques précautions que prît la comtesse pour soustraire la jeune esclave aux hommages mérités du public, il est de ces hasards que la Providence se plait à faire naître, pour venger l'innocence et la beauté des persécutions qu'elles éprouvent. Tantôt c'était un des ouvriers de l'hôtel qui, stupéfait d'admiration, en apercevant Céleste, s'écriait

involontairement : « Oh ! la belle personne !.... » Il était congédié sur-le-champ par la marâtre, qui donnait ordre que jamais cet audacieux ne reparût devant elle.... Tantôt c'était un vieux et fidèle domestique jasant avec la femme-de-chambre dans une pièce voisine, où se trouvaient, à leur insçu, la comtesse et Céleste : « On a bien raison, disait l'un, de proclamer notre jeune maîtresse la plus belle personne de la ville.— Ce qui charme le plus en elle, disait l'autre, c'est qu'elle paraît l'ignorer.— Sa mère y met bon ordre, reprend le vieux laquais avec un malin sourire ; mais elle a beau faire, dame nature est plus forte qu'elle.— La comtesse, répond la femme-de-chambre, est encore fort bien, sans doute ; mais jamais elle n'eut cette grace touchante, ce regard angélique et cette noble régularité des traits qu'on admire dans

sa fille.... » Céleste était auprès de sa mère qui, comme elle, entendait cet entretien : elle la voit pâlir et son premier soin est de la presser dans ses bras : « Laissez-moi...» lui dit la comtesse en la repoussant avec un mouvement convulsif et lui lançant un coup-d'œil étincelant de colère.... Trois jours après le vieux laquais et la femme-de-chambre furent renvoyés, sans qu'on pût savoir dans l'hôtel quel était le motif de leur disgrace.

Céleste le devina sans peine : elle ne put s'empêcher de réfléchir sur cet étrange événement ; et récapitulant alors sa conduite et celle de sa mère, il lui fallut déchirer le voile dont celle-ci cherchait à se couvrir. « Il ne m'est donc plus possible d'en douter ; se disait Céleste en frémissant; ma mère est jalouse de sa fille !... Ces traits qui ne sont que l'image des siens, lui dé-

plaisent en moi ; cette fraîcheur de jeunesse, dont à peine elle a perdu l'éclat, excite ses regrets ; et mon regard, dès qu'il s'arrête sur elle, augmente sa souffrance.... Eh quoi ! le statuaire est enivré du marbre qu'il anime, le peintre de la toile qui respire sous ses pinceaux : chacun est fier de son ouvrage ; et il se peut qu'une mère soit jalouse de sa fille ! »

Céleste ne tarda pas à se convaincre de cette fatale vérité, par les privations et les chagrins dévorans qu'il lui fallut supporter. En vain le rang qu'elle tenait dans le monde, l'éclat de ses charmes, ses talens et son instruction la faisaient désirer dans tous les cercles : la comtesse savait se soustraire avec adresse aux nombreuses invitations qu'elle recevait des principaux habitans de la ville ; et n'y répondait, que lorsqu'elle pouvait se dispenser d'être ac-

compagnée de sa fille. Enfin fatiguée de tous les prétextes qu'il lui fallait inventer, de tous les détours qu'elle était obligée de prendre, pour éviter à côté de Céleste une comparaison qui faisait son supplice, elle profita d'une apparente altération sur les traits de sa victime, ( altération uniquement causée par le chagrin qu'elle endurait. ) pour l'attribuer à un mal de poitrine qui, disait-elle, exigeait les plus grandes précautions. Elle annonça donc qu'elle allait emmener sa fille dans une terre agréable qu'elle possédait à trois lieues de Tours, pour lui faire prendre le lait et la reposer des veilles et des fatigues de l'hiver.... Son unique but était d'isoler Céleste et de la soustraire à tous les regards.

Elle n'eut pas de peine à suivre son plan : sa fille sut l'y seconder au-delà de ses espérances. Le tendre amour

qu'elle portait à sa mère, lui faisait tout sacrifier au bonheur d'attirer sur elle un seul regard de celle qui lui était si chère, à l'espoir d'en obtenir une seule caresse. Cette jalousie même qu'elle avait découverte, à son grand étonnement, et qui l'avait tant fait souffrir, n'était plus, en quelque sorte, à ses yeux, qu'un excès de tendresse, qu'une sage précaution d'écarter d'un jeune cœur tout ce qui pourrait en troubler la paix, en altérer la candeur. « Oui, » disait cet ange de bonté dans son illusion filiale, « il faut que j'épargne à ma mère jusqu'à la moindre occasion de souffrir de ma présence. Je saurai me soustraire au monde ; et si par hasard j'étais forcée de m'y montrer, je me négligerais dans mon maintien ; je me donnerais un air gauche et repoussant. Il est si facile d'altérer les graces que nous avons reçues de la

nature ! Mes yeux, dit-on, sont d'une expression pénétrante ; eh bien, je veux tellement les fatiguer par les veilles, l'étude et la lecture, qu'ils n'offrent plus qu'un regard sombre et presqu'éteint. Ma voix, je m'en suis aperçue, arrive aisément au cœur ; eh bien, je garderai le silence le plus absolu ; je ne répondrai que par monosyllabes à toutes les questions qu'on pourra me faire ; je prétends enfin me réduire moi-même au néant, me confondre parmi ces êtres nuls, qu'on ne remarque jamais.... trop heureuse si, par cette abnégation de moi-même, si, par ce sacrifice du charme de ma vie, je puis embellir celle de ma mère et la forcer à me rendre sa tendresse ! »

Mais ce fut en vain qu'elle essaya de retrouver dans le cœur de la comtesse la place qu'autrefois elle avait occupée : celle-ci ne borna pas sa

cruelle jalousie à défendre à sa fille de paraître au salon ; le seul aspect de cette tête charmante dont les traits étaient parvenus à tout leur éclat, de cette taille divine dont les formes se trouvaient entièrement développées, dont les mouvemens et la dignité répondaient si parfaitement à la plus belle, à la plus noble figure, tout faisait tressaillir cette mère barbare, au point que sa malheureuse fille n'osa bientôt plus lever les yeux sur elle, dans la crainte de lui en laisser voir toute l'expression; ni même ouvrir la bouche en sa présence, de peur que le charme irrésistible de sa voix n'excitât ces brusqueries qui la désespéraient, ou ces rires forcés et ces fausses caresses qui lui faisaient plus de mal encore.

« Fut-il jamais situation plus cruelle que la mienne ? » s'écriait Céleste, retirée dans son appartement. « Ce n'est

donc pas assez d'avoir fui tous les plaisirs de mon âge, de m'être soustraite aux hommages les plus flatteurs ; il faut encore que je redoute de me trouver seule avec ma mère ; il faut pour son repos, que je me prive tout-à-fait de sa présence. Ah ! cet effort surpasse mon courage.... Que faire et qu'inventer pour vaincre cette antipathie que j'inspire , cette fatale jalousie que je fais naître ?.... Si je pouvais changer mes traits, en altérer la fraîcheur?..... j'avais espéré que le travail et une austère solitude, me feraient perdre une grande partie de ces charmes si funestes ; mais il semble que la nature, se reprochant de me les avoir accordés, veuille me les faire payer du bonheur de ma vie. Je n'ose plus me regarder dans une glace, sans frémir ; chaque fois je crains de m'y trouver plus belle.... oh ! si je pouvais par quelque moyen !... »

Elle prenait alors sa harpe et se livrait d'inspiration aux chants douloureux qui peignaient le tourment de son âme. Son imagination, riche de souvenirs, ornée par d'excellentes lectures, lui faisait improviser des paroles que d'abord elle jetait au hasard, et que bientôt elle coordonnait d'après le rhythme et les règles de la poésie. Le malheur rend inventif : la solitude inspire le besoin de s'épancher. Céleste était donc parvenue à composer quelques stances qui n'avaient d'autre mérite que de peindre fidèlement ce qu'elle souffrait. Elle en fit elle-même la musique ; et cette composition d'une expression vraie, pénétrante, arrivait sur ses lèvres, aussitôt que ses mains parcouraient les cordes de sa harpe harmonieuse. L'air et les paroles étaient d'un accord parfait, et la jeune solitaire les chantait avec une voix ravissante.

Un soir du mois d'octobre, à la fin d'une de ces journées d'automne où la nature commence à s'attrister de perdre sa parure, Céleste, qui se tenait presque toujours dans son appartement, se met à préluder par des sons tendres et mélancoliques. Elle entend quelqu'un parcourir le corridor et s'arrêter à la porte de sa chambre. C'était sa mère dont elle croit reconnaître la marche. Elle se trouble, elle hésite ; puis s'armant de tout son courage, et se livrant au consolant espoir de la toucher, elle chante la romance suivante :

Pour embellir son existence,
Chacun court après le bonheur.
On croit qu'il est dans l'opulence ;
On croit qu'il est dans la grandeur.
De tous les biens que sur la terre
Dispense la bonté des cieux,
Le plus vrai, le plus précieux,
C'est le tendre amour d'une mère.

Elle se tait un instant après ce premier couplet, et prête une oreille inquiète, attentive, en portant ses regards vers la porte du corridor; mais rien ne s'y faisant entendre, elle continue ainsi :

Petits oiseaux, dont le plumage
Ne peut encor vous revêtir,
Vous recevez sous le feuillage
Le millet qui doit vous nourrir.
Si de loin gronde le tonnerre,
Si les rameaux sont agités,
Soudain vous êtes abrités
Sous les ailes de votre mère.

Pour moi, colombe abandonnée,
Seule il me faut pleurer, gémir :
Par le sort je suis condamnée
A ne vivre que pour souffrir.
Pourtant de cet arrêt sévère
Quel crime excita la rigueur ?
Mon crime....... il est cher à mon cœur :
C'est de ressembler à ma mère.

Elle se tait de nouveau : elle entend

un léger mouvement à la serrure ; et s'imagine que celle qui l'écoute, cédant à l'émotion qu'elle éprouve, se décide à venir se jeter dans ses bras ; mais un pénible silence succède à ce premier mouvement de la nature : Céleste chante alors d'une voix altérée ce dernier couplet de sa romance :

Beauté fatale, don funeste,
C'est toi qui causes mon malheur.
Graces, charmes, que je déteste
Votre éclat et votre fraîcheur !....
Grands dieux, exaucez ma prière !
Vos rigueurs seront des bienfaits....
Changez, défigurez mes traits ;
Et que je retrouve ma mère !

A peine a-t-elle achevé ces mots, que tout-à-coup la porte s'ouvre. La comtesse, pâle et tremblante, s'avance avec précipitation ; et serrant sa fille sur son sein, lui dit avec une expression mêlée de confusion et de ten-

dresse : « Eh ! pourquoi donc craignez-vous de perdre votre mère ?.... n'est-elle pas près de vous ?.... ne vous presse-t-elle pas sur son cœur ?.... » Céleste veut répondre ; mais le saisissement, l'inexprimable bonheur de sentir battre ce cœur maternel d'où elle était bannie depuis si long-temps ; la piété, les remords empreints sur les traits de sa mère, quelques larmes enfin qu'elle voit s'échapper de ses beaux yeux, tout l'attendrit et l'égare au point que, ne pouvant proférer une parole, elle tombe presque sans connaissance, appuyée sur ce sein qui l'allaita, sur ce sein qu'elle n'échangerait pas contre le premier trône de l'univers. Mais bientôt reprenant ses esprits et voulant éviter à sa mère une explication qui pourrait l'humilier, blesser sa dignité, Céleste assure que cette romance à qui elle doit le plus doux moment de sa vie, fait

partie d'un recueil qu'elle parcourait au hasard; puis elle ajoute avec ivresse, que ces paroles qui jamais ne s'effaceront de sa mémoire, ne souilleront plus ses lèvres, maintenant qu'elle a le droit de les presser sur les belles mains qui soignèrent son enfance. Elle couvre aussitôt de mille baisers la comtesse qui, touchée de ce noble élan, de ce respect filial, confond ses caresses avec celles de sa fille à laquelle dans sa vive émotion elle répète: « Oui, oui, Céleste a retrouvé sa mère. »

Cette promesse parut en effet se réaliser. La comtesse, surmontant la cruelle jalousie dont sa fille avait tant souffert, et la crainte d'être éclipsée par elle, lui permit de reparaître au salon, lui laissa même le soin d'en faire les honneurs. Bientôt elle la conduisit à l'église du village, lui permit d'y quêter le jour de la fête patronale:

elle parut enfin ne plus souffrir, chaque fois que sa fille excitait l'admiration générale et recevait des éloges mérités. Combien néanmoins ils faisaient trembler Céleste! à chaque mot flatteur qu'on lui adressait, au moindre hommage qu'il lui fallait recevoir, elle portait sur sa mère des regards inquiets, et cherchait à lire sur sa figure l'effet qu'ils produisaient dans son âme. N'y trouvant plus cette souffrance ordinaire et ce dépit jaloux, elle se livrait alors à tout son bonheur, à toute sa sécurité ; et ce bonheur qui succédait à de longues souffrances et ramenait dans tout son être un calme bienfaisant, donnait encore plus d'éclat à sa beauté : on eût dit qu'elle réunissait à elle seule toutes les fleurs de dix-sept printemps.

Elle jouit donc auprès de sa mère des nombreux avantages dont elle était

pourvue, tant que celle-ci crut devoir fixer son séjour à la campagne. La comtesse n'attachait pas grande importance aux éloges francs et naïfs des bons agriculteurs dont sa fille était environnée. Mais cette douce sécurité, ce délicieux abandon qui contribuaient tant à son bonheur, seront-ils les mêmes, lorsque l'approche de l'hiver et le besoin de briller dans le monde, ramèneront à la ville cette mère jalouse? Pourra-t-elle résister aux nouvelles atteintes de l'envie? pardonnera-t-elle à sa fille, plus belle que jamais, d'attirer des regards parmi lesquels il en est peut-être qu'elle-même voudrait fixer encore? la nature enfin sera-t-elle plus forte que la coquetterie? Bonne et trop confiante Céleste, ne te livre qu'en tremblant au désir d'accompagner ta mère dans les cercles, dans les fêtes publiques; fuis ces redoutables

comparaisons qui, te proclamant la plus belle, te fermeraient de nouveau son cœur et te replongeraient pour jamais dans l'esclavage où tu as tant gémi, dans l'affreux abandon d'où t'a sauvée cette romance si touchante. On ne peut user plusieurs fois d'une semblable ressource; et tes talens qui séduisent, non moins que ta charmante figure, pourraient, ainsi que tes attraits, troubler le repos et le bonheur du reste de ta vie.

Céleste ne tarda pas à s'apercevoir que sa mère avait fait une promesse au-dessus de ses forces. La comtesse avait un frère, major du régiment d'Anjou, infanterie. Ce corps qui tenait un rang distingué dans l'armée, vint en garnison à Tours. Les officiers de ce beau régiment donnèrent un grand bal aux dames de la ville, chez lesquelles ils avaient l'honneur d'être re-

çus ; et d'une voix unanime, Céleste fut choisie pour être la reine de ce bal magnifique qu'elle devait ouvrir avec son oncle. Il fut impossible à la mère jalouse de priver sa fille d'un pareil honneur ; et, cachant à son frère le chagrin que lui faisait éprouver cette déférence, elle ne put s'opposer à ce que Céleste disposât tout pour s'en montrer digne. Celle-ci parut donc à cette fête brillante, avec tout l'éclat de ses charmes, qu'embellissait une élégante parure. Au milieu de ces jeunes chevaliers français, et conduite par leur digne chef, elle ne répondait aux hommages dont elle était comblée, que par une modestie qui la rendait plus charmante encore. Objet de tous les regards qu'elle semblait redouter, elle devint celui de l'admiration générale et de l'enthousiasme, dès qu'elle eut fait briller à la danse les graces

ravissantes qui la distinguaient. Parmi les nombreux danseurs qui briguaient une préférence, se présente le vicomte D***, l'un des plus beaux officiers du régiment, et reçu très-souvent chez la comtesse. Il invite Céleste, au nom de tous les assistans, à danser avec lui le menuet de la cour. D'abord elle refuse, puis elle hésite et n'accepte qu'à la sollicitation de son oncle, le major; et sur-tout qu'après en avoir obtenu l'aveu de sa mère qui ne la perdait pas de vue un seul instant. Flattée d'avoir pour cavalier le vicomte D***, qui joignait à l'avantage d'un grand nom cette fleur et cet esprit de chevalerie qui donnent tant de droits sur les cœurs, Céleste crut pouvoir se livrer sans contrainte, au désir de plaire à la foule empressée qui l'environnait; elle enleva tous les suffrages. « C'est, disait l'un, Terpsicore, sous les traits

de Vénus. — Atalante n'était pas plus svelte, plus légère : s'écriait un autre. — On croirait, ajoute un troisième, homme instruit, que c'est elle qu'a voulu peindre Virgile, en disant : *Elle marcherait sur un champ couvert de riches moissons, sans faire plier les épis sous ses pas....* » Tous ces éloges, quelque flatteurs qu'ils fussent, ne donnaient encore aucun ombrage à la comtesse : elle était, en quelque sorte, heureuse du triomphe de sa fille ; et jusque là le moindre nuage ne vint pas altérer sa figure ; mais à peine Céleste est-elle revenue prendre sa place, que divers entretiens particuliers s'élèvent sur elles deux ; et quoique ce fût à demi-voix, la comtesse, inquiète, attentive, n'en perdait pas un mot. Celui-ci trouve qu'on doit être heureuse d'être mère d'une pareille fille. Celui-là soutient qu'il faut pour cela renoncer à toute

prétention, à tout désir de plaire. « La comtesse est une des belles femmes de la ville, dit un critique austère ; mais elle a grand tort de se placer aussi près de sa fille. Je sais bien que le printemps et l'été se touchent, mais le feuillage de l'un verdit encore, quand celui de l'autre commence à pâlir. — Il est certain, ajoute le vicomte tout enivré de plaisir, qu'il n'est plus de comparaison entre la mère et la fille : c'est une belle de nuit auprès d'une rose nouvelle.... » Oh ! quel trouble affreux ces cruelles expressions ont jeté tout-à-coup dans l'âme de la comtesse ! et de quelle bouche sur-tout vient de sortir l'affreuse vérité !.... Céleste, qui de même a tout entendu, cherche à distraire sa mère par les plus tendres prévenances ; mais impossible d'arracher le trait ; il a porté trop avant dans son cœur : ses lèvres tremblantes, ses yeux égarés et

le désordre répandu sur sa figure, tout indique à la fois et sa souffrance et sa contrainte. Céleste ne cherche plus qu'à les faire cesser ; et, profitant de l'altération qu'elle éprouve, elle prétexte un étourdissement subit, et sort du bal, accompagnée de celle dont elle voudrait, au prix de son sang et de sa beauté, calmer le dépit et le violent désespoir. Elle ne put y réussir, et vit se fermer de nouveau ce cœur maternel, l'unique asile où elle pouvait épancher son âme aimante et trouver les conseils nécessaires à son âge, à son inexpérience. Ce fut en vain qu'elle répéta sa romance dont chaque mot semblait expirer sur sa bouche : elle ne produisit aucun effet. Dès les premiers jours du printemps, sa mère l'emmena dans une terre qu'elle possédait à vingt-sept lieues de Tours, au fond du Poitou ; mais ne voulant point

partager le pénible exil qu'elle infligeait à sa fille, elle la confie à la surveillance d'une femme de charge; et revient briller dans le monde où elle annonce que Céleste est retenue pour sa santé, auprès d'une parente respectable qui lui tient lieu de mère.

Voilà donc la jeune esclave reléguée au fond des bois, au milieu de plaines immenses et de marais fangeux, n'ayant pour toute société que l'argus femelle qui ne la quittait pas plus que son ombre, et le pasteur du lieu qui seul, avec un vieux médecin du village, avait le droit d'aborder au château. Céleste crut d'abord pouvoir se distraire par d'utiles lectures et sur-tout avec sa harpe chérie. Oh! combien de fois ses lugubres accords s'unirent aux paroles de la romance! il ne se passait pas un seul jour, sans que l'infortunée ne répétât en gémissant sur son sort:

« Mon crime..... il est cher à mon cœur :
» C'est de ressembler à ma mère ! »

« Quelque prix que j'attache à cette ressemblance, » ajoutait-elle, fondant en larmes, « je voudrais la détruire ; oui, je serais heureuse de perdre ces traits, cet éclat qui m'ont fait obtenir de si funestes succès. Si, pour y parvenir, je pouvais profiter du seul droit qui me reste, celui de secourir les indigens, les malheureux de ce village!..» Elle s'informe donc avec empressement, au vieux médecin, de tous les malades qui sont dans les environs. Apprend-elle qu'une petite-vérole confluente est dans telle chaumière ; sous le prétexte d'y porter les secours et les consolations que l'humanité réclame, elle s'y rend, au moment où la contagion est plus facile à se répandre; et là, tandis que son argus inévi-

table s'amuse à causer avec la mère de l'enfant qui souffre, elle s'approche du grabat de ce dernier, prend ses mains purulentes qu'elle presse dans les siennes et qu'elle porte à sa figure, dans l'espoir de détruire bientôt cette beauté fatale qui la sépare de sa mère... Mais inoculée dès l'âge le plus tendre, et avec un plein succès, Céleste, malgré tous ses efforts et sa pieuse abnégation, est condamnée à conserver tous les charmes qu'elle a reçus de la nature. Cependant une autre ressource lui reste : souvent parmi les gens du château et les habitans du village, il est des ouvriers qui se blessent, et dont les maux trop souvent négligés, deviennent contagieux : elle s'empresse de les panser elle-même ; ces bienfaisantes mains qui venaient de toucher des blessures envenimées, elle les porte à son cou, à son visage; et demande à

Dieu, pour unique prix de ses bonnes œuvres, de faire passer dans son sang, le venin qu'elle a recueilli sous le voile de la charité chrétienne; mais son sang est aussi pur que son âme : il ne peut recevoir aucune atteinte dangereuse. Fille vraiment céleste ! il faut donc te résigner à conserver les traits d'un ange, à rester la plus belle, comme la plus admirable par ta vertu, par ton sublime sacrifice.

Toutefois ce sacrifice affreux ne tarda pas à se réaliser. La comtesse, voulant réparer l'antique et vaste prison où sa fille était retenue, avait, en partant, ordonné de faire repeindre les croisées du château, et quelques boiseries dont la sombre couleur ajoutait encore à la tristesse de ce gothique séjour. Plusieurs peintres en bâtimens vinrent donc s'établir chez le concierge, et s'occupèrent à exécuter les

ordres qu'on leur avait donnés. L'un d'eux, dont la figure était fraîche et riante, mais qui, nouvellement initié dans son art, manquait d'usage et d'expérience, débouche imprudemment une bouteille d'eau forte dont une portion jaillit et lui couvre le visage. Il pousse des cris perçans et demande en grâce qu'on lui procure de l'huile, pour apaiser le mal qu'il endure. Céleste, toujours prête à secourir les êtres souffrans, attirée par les cris du blessé, vient panser elle-même la brûlure ; et s'étonne qu'une eau qui paraît si limpide, produise un effet aussi prompt, aussi dangereux. « C'est un corrosif qui ne respecte que l'or : lui répond un des peintres ; son action sur la chair est si terrible, que si l'on ne s'empressait pas d'y poser de l'huile, ou quelqu'autre adoucissant, il s'y formerait des cicatrices pareilles à celles de

la plus affreuse petite-vérole.... » Céleste, à ces mots, réprime une vive émotion. Cette découverte ne sort plus de sa pensée : elle remarque avec soin la forme et la couleur de la bouteille qui contient cette liqueur dévorante ; et, retirée dans son appartement, elle se promet de saisir cette occasion favorable pour se défigurer. Dès que les ouvriers ont terminé le travail de la journée, elle descend à l'endroit où sont déposés tous les vases dont ils se servent, remplit un flacon de cette eau fatale qui brûle et dévore, l'emporte et le serre avec soin. Elle laisse, pour écarter tout soupçon, s'écouler le temps que les peintres employeront à travailler au château ; et quelques jours après leur départ, elle affecte un mal-aise général, se plaint d'une vive douleur à la tête, afin de tromper ses gardiens : enfin se trouvant seule au

milieu de la nuit, elle profite du profond sommeil de l'argus qu'on a mis auprès d'elle, se lève, verse dans un vase cette eau que l'or seul peut braver; et, fermant avec soin ses beaux yeux, qu'elle veut sauver de cet affreux ravage, elle se fait avec les doigts une aspersion sur la figure, sur le cou et jusque sur la poitrine, endurant, sans proférer un mot, sans exhaler un soupir, la plus horrible souffrance. Elle cache ensuite avec soin les deux vases qui ont servi à cette affreuse profanation; et regagne son lit où elle passe le reste de la nuit comme dans une fournaise ardente; mais silencieuse, résignée, ne songeant qu'à l'espoir de retrouver le cœur de sa mère; et se promettant bien de garder un éternel silence sur la cause des maux qu'elle endure.

Le lendemain matin elle feint de

sommeiller doucement, et dérobe avec soin sa figure à tous les yeux, afin de donner plus de temps au poison corrosif de creuser dans sa chair et d'y former des plaies profondes. Forcée enfin de se montrer aux regards de la femme à qui elle est confiée, et que son aspect étonne, remplit d'épouvante, elle la rassure, en lui disant que ce n'est qu'une effervescence dans le sang, qu'une éruption bienfaisante qui ne peut avoir aucune suite fâcheuse. Cependant on fait venir en hâte le médecin du village: il déclare que c'est une petite-vérole de la plus maligne espèce; il ordonne qu'on administre à la malade des cordiaux, et qu'on la maintienne dans une température chaude, afin de faciliter la marche de la maladie. Cependant la gardienne de Céleste ne se fiant pas au vieil Esculape, et cédant à la crainte d'une responsabilité dangereuse, en-

voie , à franc étrier , un des gens du château, annoncer à la comtesse l'effrayante et subite maladie de sa fille. Cette mère , inquiète , alarmée , et se reprochant peut-être l'exil où elle retenait sa victime, part en poste avec un célèbre médecin de Tours, qui soignait Céleste depuis son enfance; et en moins de neuf heures de route , ils sont auprès d'elle. Il était nuit ; malgré la faible clarté qui régnait dans l'appartement, la mère coupable ne put s'empêcher de jeter un cri de frayeur, en apercevant sa fille, qui cherchait à la rassurer , et lui répétait ce qu'elle avait fait accroire à tous les gens du château. Le médecin l'examine et déclare , au premier coup-d'œil, que ce n'est point la petite-vérole : il ajoute que, malgré l'étude approfondie qu'il a faite des maladies de la peau, il lui est impossible de caractériser celle dont

Céleste est atteinte : il lui trouve une fièvre ardente causée par les souffrances qu'elle endurait depuis trois jours; il fait, au grand mécontentement du vieux médecin de village, suspendre tous les cordiaux, ordonne les calmans, les électuaires connus et sur-tout une température fraîche et graduée.

Le lendemain, dès l'aube du jour, il examine avec plus de soin la jeune malade; et, profitant de l'absence de sa mère qui reposait encore, il lui fait toutes les questions d'un homme de mérite et d'un ami sincère. Il ne peut avoir aucun autre renseignement que ceux qu'il avait déjà reçus; mais il remarque, non sans étonnement, que la prétendue éruption dont Céleste est atteinte, ne couvre que le devant de sa figure, de son cou, et le dessus de ses bras : il lui tâte le pouls, et s'aperçoit que les ongles de la main droite sont

jaunes et corrodés, que le pouce et l'index sont presque dépouillés, tandis que ceux de la main gauche n'offrent pas la moindre altération. A ces premiers indices, la garde ajoute l'assurance que la maladie ne s'est portée sur aucune autre partie du corps; et le médecin clairvoyant, qui, tant de fois, avait vu Céleste souffrir de la jalousie de sa mère, ne doute plus qu'elle n'eût attenté secrètement aux charmes dont elle offrait un si parfait assemblage. Il feint d'abord de ne pas découvrir cet horrible mystère qui lui rend la malade bien plus chère encore. Soudain, il apaise par ses soins le feu dont elle est dévorée, et la met, au bout de quelque temps, en état d'être transportée à Tours. Mais elle n'y rapporte que des traits défigurés : de longues et larges cicatrices ont flétri ces lys et ces roses, qui brillaient sur sa charmante figure :

ils sont brûlés, entièrement détruits ces beaux sourcils d'ébène, ces longs cils noirs qui couvraient deux grands yeux bleus, miroir d'une âme angélique; on ne reconnaît plus Céleste qu'à sa voix. Chacun est consterné; la comtesse elle-même est agitée de remords, et se reproche sa conduite envers sa fille. Celle-ci paraît calme et satisfaite : on eût dit que le ciel en lui ravissant la beauté la plus rare, avait comblé tous ses vœux : les larmes de sa mère, voilà ce qui la touche.... Oh! qu'elles seront amères ces larmes maternelles! et comment pourront-elles jamais tarir, quand la comtesse connaîtra l'affreuse vérité? ô nature! on dirait que tu prends plaisir à tourmenter ceux qui méconnaissent ta voix puissante, et ne craignent pas de violer tes droits les plus sacrés.

A peine Céleste est-elle remise de la crise douloureuse qu'elle avait suppor-

tée avec tant de courage et de résignation, que des lettres de son père annoncent qu'il débarquait en France. Il revenait chargé d'or : et le premier usage qu'il se proposait d'en faire, était d'établir sa fille unique, en ne consultant que le choix de son cœur ; de lui procurer la jouissance inexprimable d'enrichir le talent, de récompenser des services militaires. Cette noble idée ne l'avait pas quitté dans ses voyages : c'était le but de tous ses désirs, le plus doux prix de ses travaux. Qu'on juge de tout ce que la comtesse eût à souffrir, lorsqu'il lui fallut rendre à son époux sa chère Céleste défigurée au point que ce malheureux père eût de la peine à la reconnaître !... « Quoi ! c'est là ma fille ! » s'écriait-il avec l'accent du désespoir, et la pressant mille fois sur son cœur abattu, déchiré : « Quoi ! c'est là ma Céleste, dont partout on

vantait la beauté!..... » Le médecin se garda bien de l'instruire de la cause du changement effrayant dont gémissait son amour paternel : c'eut été mettre le comble à sa douleur ; c'eut été désunir à jamais deux époux devenus si nécessaires à la pauvre Céleste; mais la Providence voulant sans doute dévoiler la conduite de la mère jalouse , et l'offrir comme un exemple terrible à tout son sexe, fit révéler par sa fille elle-même l'affreuse vérité.

Céleste, quelque soin qu'elle eût pris de bien fermer les yeux, en se défigurant, les avait sans doute involontairement entr'ouverts, lorsqu'elle fit jaillir de l'eau forte sur ses bras et sur sa poitrine : soit qu'une faible portion de ce poison destructeur eût atteint les paupières, et de là s'était glissée dans l'orbite de l'œil; soit que l'humeur corrosive qu'on avait fait disparaître de sa figure,

eût formé quelque dépôt intérieur; elle perdit la vue au bout de quelques mois. Vainement tous les secours de l'art lui furent prodigués; le mal était sans remède. Ainsi la plus belle personne de la Touraine, l'objet de l'admiration d'une ville entière, le modèle et l'ornement de son sexe, n'était plus, à dix-sept ans, qu'une pauvre aveugle, que sa laideur repoussante et sa cruelle infirmité mettaient à la merci de tous ceux qui l'entouraient. Céleste n'inspirait plus qu'une pitié stérile à ceux mêmes que naguère elle éblouissait par l'éclat de sa beauté, et dont elle recevait les plus brillans hommages.

Le médecin, qui sentait s'accroître l'intérêt qu'il portait à cette infortunée, à mesure que tous les maux s'accumulaient sur elle, lui dit un jour qu'il en connaissait la cause. Céleste se trouble et veut la nier encore; mais celui-ci,

ne pouvant résister à l'admiration que lui inspire cette héroïne de l'amour filial, récapitule, en sa présence, tous les détails qu'il a recueillis, toutes les convictions qu'il a reçues, et la force à lui faire l'aveu de son éternel sacrifice. « Ah! je ne voulais, dit cette infortunée, que détruire les funestes attraits qui m'avaient privée de la tendresse de ma mère : j'étais loin de penser que j'en perdrais la vue. Je ne conçois pas encore, ajoute-t-elle, en laissant échapper un soupir, comment ce malheur a pu m'arriver ; car, en me défigurant, j'avais eu grand soin de fermer les yeux. —Serait-il vrai ? » s'écrie, en entrant, pâle, éperdu, le comte D***, qui venait de tout entendre. « Quoi, tu serais victime de ta beauté, de ton amour pour ta mère!..... Quoi, sa funeste jalousie t'aurait fait souffrir, t'aurait égarée au point d'attenter à toi-même, de dé-

truire ce que ton père avait de plus cher au monde!... » Il tombe à ces mots presque sans connaissance dans les bras de sa fille et dans ceux du médecin. Les cris douloureux qu'il fait entendre, attirent les domestiques empressés à le secourir. Ils vont, viennent, s'agitent : bientôt l'hôtel tout entier retentit du bruit qu'ils font. La comtesse arrive à son tour; aide à soutenir son mari qui reprend ses sens : elle l'interroge; il n'ose lui répondre : elle insiste, et découvre enfin l'épouvantable mystère... Anéantie et comme frappée de la foudre, elle reste muette, immobile : ses nerfs se crispent et ne lui permettent pas de verser une seule larme; sa respiration s'arrête et sa langue est glacée. Céleste, en tâtonnant, cherche à la ranimer par ses caresses : le comte craignant que ses justes reproches n'augmentent le supplice de

cette coupable mère, se laisse entraîner par ses gens; le médecin tremble un instant pour la vie de la comtesse, dont heureusement la pâleur et la souffrance ne peuvent plus être aperçues de sa malheureuse fille : enfin elle respire, reprend ses sens et se retrouve dans les bras de Céleste. A cette vue si déchirante, elle pousse un long gémissement : elle cache de ses mains tremblantes son visage où sont empreints les remords et la confusion; puis tout-à-coup, mettant un genou en terre, elle fait au ciel amende honorable, et prononce le serment de consacrer sa vie à soigner la jeune aveugle, à la conduire elle-même en public : elle veut que toute la ville, que le monde entier connaisse les effets de sa cruelle jalousie, et qu'à son aspect, toute mère frémisse d'indignation.

Depuis ce jour le comte D*** ne

reparut jamais devant sa femme ; il lui fit d'éternels adieux, en lui recommandant leur fille, dont la présence autrefois si chère, était devenue pour son cœur et pour ses yeux un supplice insupportable : il retourna dans les colonies où bientôt le chagrin profond qu'il éprouvait, termina sa carrière. Il voulut que la jeune aveugle pût jouir librement de l'immense fortune qu'il lui laissait, afin d'adoucir son triste sort par les charmes de la bienfaisance. Céleste refusa plusieurs partis qui se présentèrent, dans l'espoir de partager son opulence, et se voua pour jamais au célibat. Quant à la comtesse, elle ne fut plus occupée qu'à la soigner, à l'indemniser par sa tendresse, du sacrifice qu'elle avait fait. Elle s'étudiait sans cesse à la distraire, à charmer ses loisirs. Elle ne paraissait plus vêtue que d'une robe de serge brune, espèce

de cilice sous lequel on eût dit qu'elle voulait expier sa funeste jalousie. A peine âgée de trente-quatre ans et toujours belle , elle renonça pour jamais au commerce du monde. Elle se faisait un devoir de guider elle-même partout les pas de sa chère victime. Je crois voir encore cette jeune et respectable aveugle environnée des pauvres qui la bénissaient, des jeunes gens qui la regrettaient et des jeunes filles qui l'admiraient en déplorant son triste sort. Ses traits, quoique défigurés, faisaient moins de mal à voir que ceux de sa mère, qui s'altéraient chaque fois que ses yeux desséchés par les larmes, s'arrêtaient sur cette infortunée. Céleste alors redoublait de caresses, et disait à l'auteur de ses maux : « Va , ce que je » gagne est bien au-dessus de ce que » j'ai perdu : mes attraits n'eussent » été que passagers ; tes soins et tes

» caresses ne finiront qu'avec ta vie;
» et si quelquefois je regrette mes pau-
» vres yeux, ô ma mère! c'est que
» je suis privée du bonheur de te
» voir. »

---

## PRÉTENTIONS EXAGÉRÉES.

Rien n'est plus ridicule et plus nuisible, que les hautes prétentions de ces mères ambitieuses qui rêvent pour leurs filles un degré d'élévation trop au-dessus de leur sphère. L'éclat qu'elles se plaisent à leur donner, les fait souvent descendre au-dessous de la place qu'elles eussent occupée, si l'on n'eût point forcé leur marche, guindé leur esprit et gâté leur naturel. Tel arbrisseau qui croît et prospère dans un fertile et paisible vallon, périt sur une montagne escarpée. Tous les yeux ne sont pas faits pour supporter l'éclat du grand jour: éblouis, ils s'égarent; tandis que ceux qui ne s'arrêtent dans l'ombre, que sur des objets à leur portée,

découvrent plus facilement l'étroit sentier qui conduit au bonheur.

Madame Bernard, née de parens honnêtes, mais dans une classe obscure, s'était mariée à l'un de ces agens d'affaires, qui, tout en augmentant la fortune de leurs cliens, s'enrichissent eux-mêmes et parviennent à jouer dans le monde un rôle important. M. Bernard, de petit clerc d'huissier, était devenu l'un de ces hommes si connus dans Paris par les ressources qu'ils procurent, par les nombreux services qu'ils rendent. Probe, actif, obligeant, il avait tout crédit sur la place, la confiance d'un grand nombre de capitalistes, l'estime des notaires, des banquiers, et sur-tout un libre accès dans tous les ministères. L'opulence qu'il avait acquise légitimement et par ses spéculations commerciales, n'avait point changé son caractère.

Toujours simple et franc, aimant ses vieux amis, et ne se laissant point gâter par les nouveaux, confiant avec prudence, généreux sans prodigalité, riche sans ostentation, il mesurait, sans en être ébloui, la distance qui se trouvait entre le point d'où il était parti et la position qu'il occupait. Il n'avait pas de plus grand plaisir, que de récapituler tous les degrés de la fortune qu'il avait parcourus, tous les rouages qu'il avait fait mouvoir, pour devenir propriétaire de biens considérables qui devaient un jour composer la fortune de sa fille unique, nommée Florestine, tendre objet de ses affections, et dont le bonheur était le but de ses travaux et le premier vœu de son cœur.

Madame Bernard était loin d'avoir conservé la simplesse et la candeur de son jeune âge. Elle avait tout-à-fait

oublié qu'élevée au comptoir, chez sa mère, petite mercière de la rue Quincampoix, elle était trop heureuse alors de porter le corset de cotonnade, le tablier de bure et le fichu d'indienne sur la tête. Elle ne se souvenait plus qu'en balayant le devant de la boutique, elle avait plus d'une fois éclaboussé le petit clerc d'huissier, son voisin, qui, loin de s'en fâcher, lui lançait une œillade amoureuse, prélude inespéré d'une union qui devait leur procurer les plus riches destinées. Madame Bernard, en un mot, était une de ces fières parvenues, se rengorgeant sans cesse et portant la tête haute, qui sont convaincues que l'or tient lieu de tout, qu'il rivalise la naissance, place au premier rang, attire tous les hommages et soumet tous les cœurs.

Elle avait voulu diriger elle-même l'éducation de Florestine; et, la des-

tinant dès son enfance à briller dans le monde, elle la surchargeait de pompons et de chiffons sous lesquels on distinguait à peine sa figure qui, sans être belle, avait de la fraîcheur et des traits réguliers. Sa taille, qu'il était impossible de découvrir sous les amples fichus-guimpe et les fraises énormes qui l'empaquetaient, était bien prise; mais la roideur continuelle de son maintien et certains gestes communs qu'elle imitait d'après ceux de sa mère, altéraient ses graces naturelles, et lui donnaient à la fois une allure de commère et un air capable, qui contrastaient singulièrement avec la douceur de sa physionomie. Dès l'âge de douze ans, mademoiselle Bernard portait le chapeau de velours garni de plumes, la robe fourrée de chinchilla, le schal de cachemire à palmes, des diamans aux oreilles et des bracelets

de pierreries. Son col et sa poitrine étaient surchargés de plusieurs chaînes d'or et d'esclavages de prix, ainsi qu'en portent les odalisques. Cet amas de bijoux, de parures était si ridicule et semblait si prématuré, que chacun ne pouvait s'empêcher de remarquer cette *poupée vivante*, de rire à la fois de ses prétentions naissantes et de l'air de triomphe qui brillait sur la large face de son heureuse mère.

On se doute bien que l'éducation morale de Florestine, fut analogue au luxe insensé dont on lui faisait prendre la funeste habitude. Toute son érudition se bornait à savoir lire, écrire et à connaître les quatre règles de l'arithmétique; mais en revanche elle savait danser très-bien la gavotte, et commençait même à walser passablement. Elle exécutait sur le piano une sonate de Pleyel, et chantait, sans

détonner trop souvent, plusieurs romances nouvelles. Ce qui sur-tout ravissait sa mère, c'est qu'elle jouait à l'écarté et savait déjà conduire le cabriolet. C'était encore de Florestine que les domestiques recevaient les ordres : elle prenait avec eux cet aplomb, cette autorité, ce ton d'une femme d'importance et d'une dame de maison. C'était elle enfin qui payait le coiffeur, la couturière et la marchande de modes ; ce qui, loin de l'habituer à des principes d'économie nécessaires à toutes les femmes, la préparait, disait sa mère, à faire un jour un noble usage de l'opulence qui l'attendait.

Si Florestine fut élevée jusqu'à quinze ans, dans cette habitude de luxe et de dépense, on peut juger de ce qu'elle devint à l'époque où le désir de plaire et l'ambition d'être mariée, occupent la tête d'une jeune fille. Déjà plusieurs

partis très-sortables s'étaient présentés pour mademoiselle Bernard; mais tous avaient été refusés, comme ne pouvant remplir les intentions de sa mère. Celle-ci ne cessait de répéter avec cette jactance d'une parvenue et cet aveuglement d'une femme ambitieuse : « N'aura pas mademoiselle Bernard qui voudra : il nous faut au moins de la robe rouge ou de l'épaulette à graine d'épinards ; et quand on donne à sa fille une dot de 300,000 francs, ce n'est pas pour la mésallier. — La mésallier ! lui répondait Bernard en souriant : écoute donc, Jeannette ? elle épouserait un clerc d'huissier, qu'elle ne dérogerait pas. — Oh ! vous voilà bien, M. Bernard ; cherchant sans cesse à vous ravaler : vous n'avez pas plus d'élévation dans l'âme, pas plus de dignité ! — J'ai celle d'un honnête homme ; et c'est la seule qui m'appar-

tienne. — La seule, dites-vous; la seule !.... et à quoi donc vous servirait votre fortune ? — A faire le sort d'un gendre actif, laborieux, et qui conviendrait mieux à notre chère enfant, que tous ces brillans coureurs de dot qui, sous le prestige d'un beau nom, d'un rang élevé, ne cherchent qu'à payer leurs dettes, négligent leurs femmes et méprisent leurs parens, après les avoir dépouillés. — Propos bourgeois que tout cela.... je soutiens, moi, que le plus bel emploi qu'on puisse faire de l'opulence, c'est de réparer les malheurs d'une famille honorable.... Si nous n'avions qu'un fils, je vous laisserais entièrement libre de l'établir selon vos vues mesquines et vos goûts roturiers ; mais la providence ne nous a donné qu'une fille ; et c'est moi qu'elle a chargée de son éducation, de son établissement. Souffrez donc que

j'agisse à mon gré : ne m'entravez plus par ce terre-à-terre bourgeois auquel vous fûtes habitué ; ne m'humiliez pas sur-tout par ces plaisanteries de mauvais ton, sur ce que vous étiez, sur ce que j'étais moi-même : et quand j'aurai pris le vol qui nous convient, quand je serai parvenue à élever notre fille au rang que lui assignent sa dot et ses espérances, sa tenue dans le monde et son éducation, vous serez tout le premier à me féliciter de mon ouvrage. — A la bonne heure, lui répond Bernard, n'osant plus résister au ton tranchant qu'elle prenait : aussi bien mes affaires ne me permettent pas de m'occuper de tout cela. Agis donc à ta guise ; mais souviens-toi bien de ne pas me donner un gendre qui me dédaigne ; car alors tu me verrais, plus fier que toi-même, conserver cette véritable dignité d'homme, la seule que

je connaisse, et traiter monsieur ton protégé, quelqu'il fût, de manière à ce qu'il n'oubliât jamais que tout homme d'honneur en vaut un autre. »

Ces entretiens où la raison, la franchise et la bonhomie se trouvaient en lutte avec l'aveugle ambition et la sotte vanité, se renouvelaient souvent entre Bernard et sa femme ; mais celle-ci prenait chaque jour un si grand empire sur lui, par sa jactance, par cette espèce d'usage du monde qu'elle avait empruntée, que toujours elle sortait triomphante de ces débats domestiques. Florestine avait plus d'une fois entendu sa mère disputer sur le sort brillant qu'elle lui destinait : et formée par elle, partageant ses erreurs et ses prétentions exagérées, elle prit à son tour, une attitude étudiée, un ton de fierté dédaigneuse qui ravissaient madame Bernard et lui faisaient voir dans

sa fille le digne objet de ses affections et de ses espérances. Florestine avait alors seize ans : les nombreux atours dont elle était surchargée et cette roideur inévitable dans une jeune personne continuellement en grande tenue, lui avaient attiré le surnom de *poupée vivante*. Le vermillon de ses joues rebondies, ses grands yeux bleus souvent immobiles et les formes robustes qui composaient sa personne, tout contribuait avec son accoutrement ridicule, à la faire surnommer ainsi dans les promenades, aux spectacles et sur-tout dans les cercles nombreux où sa mère la conduisait. Madame Bernard prétendait qu'à l'instant même où sa fille y paraissait, tous les regards s'attachaient sur elle : son bonheur était de voir les femmes les plus recherchées dans leur toilette, éclipsées par Florestine, et tous les jeunes gens

empressés de faire cercle autour d'elle. Aveuglement étrange de l'amour maternel et de la vanité, qui faisait prendre à cette mère insensée pour des hommages flatteurs, les traits malins que chacun décochait sur *poupée vivante;* et pour admiration, le pacte que faisait une folle jeunesse de s'amuser à ses dépens.

Cependant Florestine arrivait à l'époque où l'amour frappe au cœur, où l'hymen commence à préparer sa chaîne. Madame Bernard s'empressa donc de lui donner les instructions qu'elle croyait nécessaires pour assurer l'exécution de ses projets. « Entourée comme vous l'êtes, lui disait-elle, de tous les jeunes gens qui fréquentent nos réunions habituelles, et trop jeune encore pour distinguer dans un aussi grand nombre d'adorateurs, celui qui pourrait être digne de vous, il est in-

dispensable, ma fille, que nous convenions de trois signes différens qui vous éclaireront dans votre choix et règleront votre conduite. Lorsque dans un bal, par exemple, vous êtes abordée par tel ou tel cavalier qui vous invite à danser, ayez soin de me regarder avant de lui répondre. Si je passe rapidement la main sur mes yeux, cela vous apprendra que ce n'est qu'un étourneau, clerc d'avoué ou commis marchand tout au plus; alors acceptez avec froideur et dignité, seulement une contredanse; et ne répondez pas un mot à tout ce qu'il pourra vous dire..... Si vous me voyez porter la main à l'oreille, cela vous indiquera que vous avez affaire à l'un de ces beaux parleurs qu'il ne faut pas écouter, ou de ces aventuriers qu'il faut éconduire. Avocat sans cause, militaire à demi-solde, petit négociant embar-

rassé, tout au moins; dans ce cas dispensez-vous d'accepter son invitation, prétextez un engagement, une indisposition subite; et revenez auprès de moi reprendre votre place...... Mais si vous me voyez porter la main sur mon cœur, d'un air gracieux et riant, soyez sûre que celui qui vous aborde, est un prétendu digne de vous : quelque jeune substitut de premier magistrat, quelque fils de général ou de receveur des finances; prenez aussitôt le ton le plus affable, étalez bien la garniture de votre robe; jouez de l'éventail avec grace, avancez le pied droit en avant, parlez de manière à ce qu'on voie bien vos belles dents; en un mot, accordez avec empressement toutes les contredanses que vous demandera ce jeune homme comme il faut; animez la conversation et ne walsez qu'avec lui.... » Florestine exécuta ponctuelle-

ment les ordres de sa mère : tout ce qui ne paraissait être que d'une classe moyenne, était reçu par elle avec un dédain qu'on remarquait, et qui bientôt éloigna tous les jeunes gens de l'honnête bourgeoisie. Le premier venu, au contraire, qui s'annonçait un merveilleux par son ton de suffisance et le verbe haut, par un vêtement du dernier goût et le solitaire sur un jabot à plis ronds, était accueilli, dès le premier abord, avec une gracieuseté qui le confondait, et des prévenances qui souvent l'embarrassaient; mais comme la majeure partie de ces hommes à la mode se trouvait trop au-dessus de mademoiselle Bernard, pour répondre à ses prédilections agaçantes, chacun d'eux ne faisait que s'en amuser. C'était à qui l'aborderait, lui lancerait un coup-d'œil langoureux accompagné d'un soupir senti-

mental. Aussitôt la mère de porter avec empressement la main à son cœur ; et la fille de prendre un air de conquête et de se mettre en espalier. Insensiblement ce triomphe passager de Florestine, s'affaiblit et fit place à des plaisanteries qui la rendirent la fable des réunions où elle était admise. On ne parlait que de la poupée vivante : elle devint le jouet de tout le monde. Placée devant sa mère, sur les premiers rangs qu'occupe dans un bal une jeunesse brillante, elle y étalait vainement tout ce que le luxe peut inventer, elle se donnait tous les mouvemens capables d'attirer quelques regards ; vainement laissait-elle tomber un gant, ou son beau mouchoir festonné, dans l'espoir qu'un cavalier les ramassant, lui donnerait enfin l'occasion de lui adresser la parole ; tous ces moyens de la prétention

déçue et de la coquetterie aux abois, n'avaient aucun résultat consolant. Poupée vivante restait plusieurs heures de suite assise sur une banquette, sans recevoir la moindre invitation ; et finissait par se retirer avec sa mère aussi surprise qu'elle, et toute aussi blessée du peu de succès qu'elle avait obtenu.

Florestine, après plusieurs tentatives, résolut de ne plus aller dans les bals, sous le prétexte que la danse l'ennuyait. Heureusement le printemps était arrivé, les réunions devenaient plus rares : madame Bernard s'empressa donc de conduire sa fille aux principaux théâtres, lorsqu'on y représentait les pièces les plus en vogue. C'était principalement aux Bouffes et à l'Académie royale de Musique, qu'elle allait occuper le devant des premières loges, avec sa fille sur-

chargée de bijoux et de modes éclatantes; mais aucun succès. Toutes les lorgnettes, dès qu'elles étaient braquées sur Florestine, s'en détournaient aussitôt; et plus d'une fois, au milieu des sons mélodieux qui ravissaient les spectateurs, elle eut la douleur d'entendre prononcer : « Poupée vivante !.... »

Madame Bernard eut alors recours à ces heureuses rencontres qu'offrent les promenades publiques : c'était surtout le jardin des Tuileries qu'elle avait adopté. Outre que c'est celui de tout Paris, qui réunit la société la meilleure et la plus nombreuse, elle ne désespérait pas que Florestine pût fixer les regards de quelques jeunes officiers de la maison du roi, qui profitent des intervalles de leur service, pour venir dans la grande allée admirer les beautés qui s'y rassemblent. Tous les

soirs, depuis sept heures jusqu'à neuf, et chaque dimanche, à l'issue des grandes présentations au château, madame Bernard et sa fille ne manquaient pas d'aller prendre place sur le premier rang des chaises, et d'y étaler la toilette la plus recherchée : alors s'exécutaient les signes convenus entre la mère et la fille. Chaque fois qu'en passant et repassant devant elles, des promeneurs arrêtaient leurs regards sur Florestine, madame Bernard les examinait avec attention ; et, s'imaginant les bien juger sur l'apparence, elle portait tour-à-tour les mains à ses yeux, à ses oreilles, à son cœur, et *Poupée vivante* faisait alors telle ou telle contenance, pour répondre aux signes de sa mère. Mais comme il arrive souvent que les personnes d'un haut rang affectent les dehors les plus simples, et qu'en même temps, de vils intrigans

empruntent quelquefois le ton et les manières de grands personnages, madame Bernard et sa fille furent exposées à d'étranges méprises.

Bernard ne tarda pas à s'apercevoir que Florestine commençait à se lasser du rôle que lui faisait jouer sa mère, et de tout le ridicule qu'elle lui donnait en public. Il résolut donc de mettre fin à ces prétentions exagérées, qui conduiraient la jeune fille à ne faire qu'un mariage d'argent, à conclure un de ces marchés où le sordide intérêt bannit toute chance de bonheur. Bernard ne continuait les affaires, qu'afin de procurer à Florestine le droit de choisir pour époux, un galant homme qui la rendît heureuse, et dans lequel il pût trouver lui-même un ami véritable, un appui sûr pour sa vieillesse. Il possédait une fortune suffisante pour faire le sort de son gendre ; et cet avan-

tage souriait d'autant plus à son imagination, qu'il avait dans sa famille et dans son pays, un certain neveu son filleul, greffier de la justice de paix à Nevers, qui joignait à la plus aimable figure un caractère franc, une imagination vive et sur-tout une intarissable gaîté. Christophe Bernard, fils du frère aîné de notre agent d'affaires, avait vingt-sept ans, et désirait ardemment connaître Paris. Il entretenait une correspondance active avec son oncle, et lui témoignait souvent le désir de lui succéder, dans le cas où la belle Florestine ferait le grand mariage qu'elle ambitionnait. Bernard se mit donc en tête de choisir Christophe pour son successeur, et de le marier avec sa fille. Mais pour y parvenir, il fallait agir de ruse : le moyen de faire jamais consentir la mère ambitieuse à donner sa belle Florestine à un simple greffier de

juge de paix, qui ne possédait rien au monde ! Bernard écrit donc à son neveu de se rendre à Paris dans l'hôtel garni qu'il lui désigne, et d'avoir le soin de s'y annoncer sous le nom de M. de Nivernais. Christophe s'empresse de se conformer aux volontés de son oncle : il se rend à l'endroit indiqué. Bernard l'attendait avec impatience à l'appartement qu'il lui avait fait préparer ; et là, il lui confie ses projets que d'abord rejette le jeune homme, par l'impossibilité de dompter l'ambitieuse fierté de sa tante, et par le peu d'espoir de plaire à la dédaigneuse Florestine. « Je t'ai vu plusieurs fois, lui dit son oncle, jouer à Nevers la comédie de société : tu remplissais les petits-maîtres avec assez de grace et d'impertinence. Eh bien ! mon cher, il faut imiter le ton, l'allure et le langage de nos élégans du jour,

et, sous le nom distingué que je t'ai fait prendre, poursuivre l'exécution de nos projets. Tu recevras 3,000 francs par mois, pour jouer l'homme à la mode et de qualité ; tu loueras un remise élégant, derrière lequel seront deux laquais galonnés ; tu suivras les spectacles, fréquenteras les promenades ; en un mot, tu t'arrangeras de manière à gagner les bonnes grâces de ma femme, ce qui ne sera pas très-difficile ; à t'emparer du cœur et de la tête de ma fille, qui ne demande pas mieux que de rabattre de ses hautes prétentions. Bientôt elles-mêmes te présenteront chez moi ; je saurai jouer alors le rôle nécessaire, et je serais bien trompé, si d'ici à quelque temps, tu ne sauvais pas ta cousine des extravagances de sa mère, et ne devenais pas le mari d'une excellente femme, fraîche, appetissante, d'une agréable

humeur, et pouvant t'apporter un jour quarante bonnes mille livres de rente, sans compter mon cabinet d'agence qui pourra t'en produire autant. Cela mérite la peine d'y songer; adieu! je te laisse en joie, et je cours à mes affaires. »

Christophe s'imaginait faire un songe, et ne pouvait concevoir tout le bonheur qui venait luire à ses yeux. Il s'occupe d'abord de se faire habiller par un tailleur en vogue; il fréquente aussitôt nos premiers théâtres, les cafés, les restaurans les plus renommés; il étudie les gestes, la tournure et les usages de nos merveilleux du jour et les imite au point qu'on l'aurait pris pour un des habitués du cercle de l'hôtel de Choiseul. Il ne tarda pas à rencontrer aux Tuileries sa tante et sa cousine qu'il lorgna d'abord, avec cette grace et cette assurance d'un homme à

la mode : ce qui le fit remarquer de la mère et de la fille ; mais ne put encore provoquer le moindre signe de madame Bernard. Bientôt il les rencontra dans une loge aux bouffes : et là, tranchant avec suffisance sur la belle musique du Mariage secret, il parut très-profond dans un art qu'il ne connaissait aucunement ; et se fit une réputation de dilettante dans l'esprit de ces deux dames ; mais aucun signal de la mère ne se faisait encore apercevoir. Elle s'était méprise tant de fois sur les apparences, qu'elle étudiait son monde avec beaucoup plus de circonspection. Enfin il les rencontre un soir au jardin de Tivoli, où tout-à-coup s'élève un orage violent qui produit une pluie abondante et de longue durée. On se presse, on se heurte, on se retire dans le grand café : mais on s'y trouve tellement confondu dans la foule, que

chacun n'aspire qu'à s'en dégager; toutes les voitures de place avaient disparu : et ce jour-là madame Bernard, dont la calèche avait été froissée la veille au bois de Boulogne, était venue en se promenant avec sa fille, suivie d'un domestique chargé de leur procurer un fiacre pour le retour : celui-ci leur annonça qu'il était impossible d'en trouver un seul ; Christophe, qui depuis quelques jours guettait l'occasion de les aborder, se trouvant auprès d'elles en cet instant, leur dit, avec ce ton respectueux et cette urbanité d'un homme comme il faut, qu'il était seul dans son landeau, et qu'il serait trop heureux de reconduire ces dames à leur hôtel. On hésite d'abord : mais la figure de l'étranger est si prévenante, ses manières sont si distinguées, qu'on finit par accepter. Pendant le trajet du jardin de Tivoli à

la rue Saint-Florentin, où Bernard possédait une très-belle maison, Florestine s'aperçut que sa mère portait souvent la main à son cœur, ce qui lui donnait l'avis d'étaler tous ses moyens de plaire. Christophe, qui de son côté voyait avec plaisir que son début avait du succès, redouble d'égards, affecte le ton le plus merveilleux : il parle de ses chevaux, de ses gens, des terres qu'il possède dans le Nivernais : il descend à la porte de leur hôtel madame Bernard et sa fille qui se confondent en remercîmens, et restent convaincues que leur aimable chevalier est un homme de la plus haute distinction. Florestine craignait déjà qu'il ne fût d'une trop grande naissance, tant était vif le penchant qu'elle éprouvait pour lui. Dès le lendemain elles reçurent une carte de visite, portant le nom de monsieur de Nivernais,

mais sans aucun titre ; au bas était son adresse : « Rue de Richelieu, hôtel des Princes. » « Hôtel des Princes ! s'écria madame Bernard : pas de doute que ce soit un homme de qualité. — Ah ! se disait tout bas Florestine, pourvu qu'il ne soit pas marié !.... » Elles racontèrent à Bernard l'aimable courtoisie de ce monsieur de Nivernais, et lui dirent qu'il ne pouvait se dispenser d'aller lui rendre sa visite. « Bah ! leur répond-il avec intention, c'est encore un de ces coureurs d'aventures comme tous ceux dont vous vous étiez si sottement entichées..... Au reste puisqu'il se dit de Nevers, je saurai bien vîte à quoi m'en tenir sur son compte : et après tout, on n'est jamais dupe d'une politesse. » Il alla donc féliciter son neveu sur ses premiers succès ; l'encouragea vivement à les poursuivre, et revint raconter à sa femme que

l'étranger appartenait en effet à l'une des plus grandes familles du Nivernais, qu'il avait l'espoir d'une fortune de plus de 40,000 francs de rente, et qu'il paraissait avoir fixé son choix sur leur fille. Aussitôt on prépare une brillante soirée où Florestine devait se montrer dans tout son éclat. On y invite, non pas de jolies femmes, qui eussent établi peut-être aux yeux de l'étranger, une rivalité dangereuse; mais celles qui sans éblouir par leurs charmes, pouvaient par leurs talens, contribuer à l'embellissement d'un concert que devait suivre un souper somptueux. Christophe, plus élégant que jamais, se rendit à cette belle réunion qu'il savait n'être formée que pour lui seul. Il y obtint tous les suffrages: on recueillait chaque mot qui sortait de sa bouche; on admirait la noblesse de son maintien, la dignité de ses ma-

nières. Madame Bernard était dans une ivresse dont rien ne pouvait la distraire ; et Florestine n'avait plus besoin des signes convenus, pour faire agir tous les ressorts de l'art de plaire. Jamais elle n'avait si bien touché le piano : jamais on ne l'avait vue faire les honneurs de chez elle, avec autant d'empressement et de grace. Entre le concert et le souper, on dansa plusieurs walses ; et M. de Nivernais fut le seul qui eut l'avantage de presser la jolie taille de Florestine, et de s'égarer avec elle dans le tourbillon des pirouettes. A table, où d'abord les dames seules furent placées, il se tint constamment derrière sa cousine, et ne cessa d'être son chevalier. Après le festin on proposa de petits jeux où le galant étranger eut l'occasion d'adresser à madame Bernard, ainsi qu'à sa fille, de ces riens charmans qui flat-

tent, séduisent ; de leur faire à l'oreille de ces confidences où, sous les dehors d'un simple badinage, l'amour lance tous ses traits. Christophe par ses joyeuses saillies, fit pâmer de rire la mère, et par des aveux exprimés avec délicatesse, jeta dans l'âme de la fille un si grand trouble, qu'elle se sentit embrâsée de ce premier feu qui pénètre tous les sens, et ne s'éteint qu'avec la vie. Elle en fit confidence à ses parens. Bernard déguisant sa joie, et ne cessant d'affecter la défiance que lui inspiraient tous les hommes à la mode, promit néanmoins de prendre des renseignemens sérieux sur celui-ci, pour lequel il avouait qu'il éprouvait lui-même un certain penchant et le désir de le nommer son gendre. « Sur-tout, disait-il, n'allez pas me faire faire de vaines démarches, et refuser ce prétendu-là, comme vous

avez fait de tant d'autres. — O mon père, quelle différence! parmi ceux qui jusqu'à ce jour ont brigué le don de ma main, aucun ne réunissait tout ce qu'on trouve dans cet homme charmant: et ne possédât-il rien sur la terre, je le préférerais aux plus brillans partis. — Souviens-toi bien de ce que tu dis là, ma fille.... Et vous, ma très-chère femme, n'allez pas me chicaner, si d'après les avances que je vais faire, ce monsieur de Nivernais n'était pas d'une naissance aussi illustre que vous le présumez..... — Allez, monsieur Bernard, allez votre train; et croyez que je ne vous dédirai jamais pour un pareil mariage. — A la bonne heure : je compte sur votre parole : et je vais agir avec toute la prudence, toutes les précautions.... — Sur-tout, mon père, ne multipliez pas trop vos recherches. — Votre fille a raison; il ne faut que

voir, entendre M. de Nivernais, pour être convaincu que c'est un de ces hommes dont l'alliance ne peut que nous honorer. Assurez-vous seulement de la fortune qu'il possède; et je me charge de tout le reste. »

Bernard, enchanté de cette nouvelle méprise, encouragea Christophe à redoubler de soins et de séductions, à saisir toutes les occasions de fasciner les yeux de sa tante, de sa cousine et de leur faire accroire qu'il réunissait les plus grands avantages. Ce rôle était agréable à jouer, et le jeune homme y prenait un goût qui prêtait tout-à-fait à l'illusion. Cependant il éprouvait pour Florestine un attachement qui semblait croître chaque jour. Ce n'était plus cette poupée vivante surchargée de chiffons, de bijoux, et dont chacun s'amusait. Guidée par les avis de l'homme charmant dont elle était

éprise ; ramenée pour lui plaire, à cette simplicité de ton, à ces manières aisées, à cette grace naturelle bien préférables à tout l'attirail de l'opulence avide de briller, Florestine était devenue plus belle et sur-tout plus aimable. Le faux de Nivernais avait même étendu l'empire qu'il exerçait sur elle, jusqu'à lui donner le goût d'une instruction véritable. Elle n'avait plus, comme sa mère, de ces expressions hasardées, qui dénotent une classe obscure, sous le clinquant même dont on la couvre : elle parlait moins; mais beaucoup mieux. Chacun en était surpris, charmé : on ne la remarquait plus en public ; et le surnom cruel de Poupée vivante ne venait plus importuner son oreille.

Tous ces progrès, tous ces changemens étaient l'ouvrage de l'amour. Le moyen de ne pas être éprise d'un beau

jeune homme de vingt-sept ans, qui n'était occupé qu'à perfectionner celle qu'il aimait, qu'à la rendre digne de lui? Florestine sentait chaque jour davantage tout ce qu'elle lui devait; et n'aspirait qu'au moment où elle pourrait le nommer son époux. Mais Bernard avait pris à tâche de guérir radicalement sa fille; et voulant l'amener par degrés, à savoir quel était ce prétendu si charmant, il opposait toujours aux désirs de Florestine des difficultés factices. Tantôt c'était un renseignement qu'il attendait de Nevers, sur le véritable nom de Nivernais, qu'on assurait n'être qu'un nom de terre. Tantôt c'était un doute sur sa fortune qui n'avait pour base que l'affection d'un parent fort riche; mais encore vert et pouvant changer de dispositions à son égard.... Toutes ces entraves qui préparaient avec adresse le dénouement

de l'intrigue, ne faisaient qu'augmenter l'amour de Florestine. Elle déclara donc que jamais elle n'épouserait que M. de Nivernais, dût-elle rester fille toute sa vie. Madame Bernard approuva sa résolution ; et s'irritant des lenteurs qu'apportait son mari à conclure un mariage aussi honorable qu'avantageux, elle se chargea de presser le prétendu de s'expliquer, et de donner lui-même tous les renseignemens nécessaires. Voilà donc le pauvre Christophe mis sur la sellette par sa tante ; et malgré tout son esprit, et les ressources de son inépuisable gaîté, fort embarrassé pour se tirer d'affaire. Il déclara toutefois en homme d'honneur, qu'il n'appartenait point à l'illustre famille des Nivernais dont le nom est inscrit parmi ceux des anciens preux, et si cher à la France littéraire. Prenant ensuite le ton le plus imposant, il affir-

ma que ses parens n'avaient cessé depuis plusieurs siècles, de servir, au nom du roi, dans tout le Nivernais, et d'avoir des relations avec les personnes du plus haut rang.... « Quant à ma fortune, ajoute Christophe, en regardant Bernard, elle est en ce moment de 36,000 fr. de rente, ou 3,000 fr. par mois, que je tiens d'un oncle très-opulent et le meilleur des hommes, et dont j'ai l'assurance d'être l'unique héritier ; j'en aurai, quand il le faudra, son engagement par un acte authentique. — En ce cas ma fille est à vous : s'écrie Bernard, en retenant le rire prêt à s'échapper de ses lèvres. Je vous réponds du cœur de Florestine, et ne crains pas que sa mère me désavoue.—Vous désavouer, M. Bernard ! reprend celle-ci toute rayonnante de joie : « On connaît trop bien les convenances..... et les égards qu'on doit à

un chef de famille tel que vous.... Quel jour fixerons-nous pour le mariage ?— Le plus proche, répond Christophe avec âme, est celui qui me convient le mieux.... On ne saurait trop accélérer le plus beau jour de sa vie, ajoute-t-il en regardant amoureusement Florestine. — Eh bien ! reprend madame Bernard, les bans seront publiés dimanche; et la noce aura lieu jeudi. — Un moment! reprend son mari : je suis expéditif en affaires; mais je veux mes sûretés. Il nous faut, avant de dresser le contrat de mariage, une procuration en bonne forme, de cet oncle de M. de Nivernais, pour lui assurer sa fortune. Dès demain j'aurai moi-même l'honneur de lui écrire, et si c'est un brave homme, comme le dit mon futur gendre, nous nous entendrons aisément tous les deux. Je propose en conséquence que le ma-

riage n'ait lieu que d'aujourd'hui en quinze. » Christophe accepte, en assurant qu'il déterminera cet oncle bienfaiteur à venir combler par sa présence le bonheur de son fils adoptif : Florestine se tait en laissant échapper un soupir ; et madame Bernard consent à ce délai nécessaire, avec d'autant plus d'empressement, qu'il lui donnera le temps de faire les apprêts qu'exige ce grand mariage, et d'y inviter tous ses parens, toutes ses connaissances qu'elle désire avoir pour témoins de sa joie et de son triomphe.

Il n'est point d'hommages et d'offrandes, il n'est point de preuves de goût, d'élégance et de générosité, que ne prodiguât pendant cette quinzaine, l'heureux Christophe à sa belle fiancée. La caisse où il puisait était celle d'un père enchanté de sauver sa fille du ridicule, du célibat peut-être ;

et de donner à sa femme la leçon qu'elle méritait... Mais le véritable amour n'a pas long-temps la force de feindre. Christophe s'était attaché trop sincèrement à Florestine, pour la laisser dans l'erreur; et au risque de rompre un hymen qui comblait tous ses vœux, il instruisit en secret sa cousine de ce qu'avait tramé son père, et de la nécessité où lui-même s'était trouvé de le seconder dans ses projets. Florestine, dont les hautes prétentions étaient évanouies, n'avait plus d'autre ambition, que d'unir sa destinée à celle de l'homme aimable qui avait éclairé sa raison, orné son esprit et fait parler son cœur. Elle ne put s'empêcher de rire de cet ingénieux stratagême, et d'avouer qu'on n'avait pas besoin d'être homme de qualité, pour réunir tout ce qui peut séduire et charmer. Une seule chose la tourmentait : c'était l'orgueil blessé de

sa mère qui refuserait de consentir à leur mariage; mais elle fut rassurée par son excellent père, qui, tout en approuvant la délicatesse de Christophe envers sa cousine, leur recommanda le plus grand secret, et se chargea de mettre sa femme dans la nécessité de consentir à tout. Il annonça donc quelques jours après, qu'il avait reçu l'assentiment de l'oncle de M. de Nivernais à son mariage avec mademoiselle Bernard; et que cet oncle avait observé les convenances jusqu'à lui adresser à lui-même sa procuration portant le don de toute sa fortune à ce neveu, qu'il regardait comme son fils, et dont il promettait de venir représenter le père à l'auguste cérémonie. A cette nouvelle, qui semblait augmenter l'ivresse de madame Bernard, elle fait préparer un appartement somptueux, dispose d'avance tout ce qui

pourrait éblouir cet oncle vénérable, et lui prouver que son neveu ne se mésalliait pas. Aussitôt celui-ci, muni de trente billets de banque, que venait de lui remettre Bernard, charge sa future belle-mère des achats de la corbeille : annonçant que c'était encore son excellent oncle qui lui faisait ce cadeau de noces. Voilà donc madame Bernard s'agitant et courant les plus belles boutiques de Paris, afin de former pour sa fille, une brillante corbeille, à laquelle, de concert avec son mari, elle ajoute d'avance un riche trousseau. Enfin arrive le jour de la signature du contrat : tous les appartemens sont jonchés de fleurs; tous les domestiques sont dans un mouvement qui annonce la générosité du futur. Déjà les proches parens et de nombreux amis se réunissent en grande tenue, adressant leurs félicitations,

mêlées d'une secrète jalousie, de voir Florestine épouser un homme opulent et de qualité. Un jockei, richement galonné, apporte la corbeille qu'ouvre la future, avec un tremblement qu'on prend pour de la pudeur; et ce n'était que la crainte du violent orage qui se préparait. Le premier objet que découvre Florestine, est un écrin renfermant un collier de diamans d'un assez grand prix : Christophe le prend des mains de sa fiancée, et va l'attacher, un genou en terre, au cou frais et potelé de sa future belle-mère, qui, les yeux mouillés de larmes délicieuses, et lui appliquant sur chaque joue, un vigoureux baiser, s'écrie, en se rengorgeant et toisant ses parens extasiés : « Il n'y a que les gens de qualité, pour de pareilles surprises.... » Florestine trouve un second écrin pour elle, non moins brillant et beaucoup plus com-

plet. Elle fait à ses jeunes parentes, à ses amies, les distributions d'usage, lorsque paraît le notaire, le contrat à la main. Bernard annonce alors qu'une lettre qu'il vient de recevoir de M. de Nivernais l'oncle, l'instruit que retenu par une affaire imprévue, il ne pourra pas arriver à Paris avant minuit ; qu'ainsi l'on va procéder à la lecture et à la signature du contrat. Le notaire déroule aussitôt l'acte qu'il porte ; et madame Bernard s'apercevant que sa fille pâlit, la rassure par un serrement de main, en lui disant bas à l'oreille : « Vous allez être femme de qualité, » songez à vous en montrer digne !... » Mais qu'on juge de sa surprise et de son désappointement, lorsqu'elle entend le notaire annoncer que le futur...... est Christophe Bernard, greffier de la justice de paix du canton de Nevers ! « Qu'est-ce à dire?... » s'écrie-t-elle,

interrompant la lecture et lançant un regard terrible sur son mari : « il se pourrait que ce fût là ce filleul dont vous m'avez parlé si souvent ? — Lui-même, ma bonne amie. — Eh quoi ! ce M. de Nivernais qui s'annonçait pour un homme de qualité..... — N'est que le fils unique de feu mon frère Jérôme. — Oser prendre un nom respectable !...—Il le fallait pour te plaire. — Affirmer que ses ancêtres ont servi pendant plusieurs siècles au nom du roi !... — Il a dit vrai ; les Bernard depuis deux cents ans ne sont-ils pas huissiers de père en fils, n'exploitent-ils pas au nom du roi ?— Et j'accorderais ma fille au petit greffier d'un juge de paix ! — Ce petit greffier est mon neveu, te dis-je..... et n'a rien fait que d'après mes ordres. — Quoi ! vous aussi, M. Bernard, vous étiez dans le complot pour m'outrager ! — Est-ce donc

un outrage, que de s'associer à son propre sang?... Si Christophe n'est pas un véritable de Nivernais; il en a les nobles sentimens, les belles manières; l'unir à ma fille fut toujours le vœu de mon cœur : ses talens, son activité, ses mœurs le rendent bien plus digne de Florestine, que tous ces dissipateurs titrés, tous ces brillans coureurs de dot, que te faisaient rechercher tes folles prétentions. A quoi nous ont-elles conduits jusqu'à présent? à rendre notre fille dupe de tout son étalage, à la ridiculiser dans le monde. Elle ne pouvait être guérie que par l'amour; elle aime, elle est aimée.... Il te fallait, à toi, une forte leçon; et je te la donne..... » Ce ton d'autorité que Bernard prenait pour la première fois avec sa femme, les instances de Florestine, l'attitude noble de Christophe et l'approbation des assistans, tout frappe à la fois le

cœur de cette mère ambitieuse qui, stupéfaite, immobile, et respirant à peine, ne sait que résoudre. « Allons, ma bonne Jeannette, reviens à nous! reprend Bernard, en la pressant dans ses bras : quel besoin d'aller chercher si haut le moyen d'être heureux, quand il est là sous nos yeux? je dois à mon frère aîné le zèle ardent au travail et les principes de probité qui m'ont fait gagner tout ce que je possède; laisse-moi m'acquitter sur sa tombe, en adoptant son fils. Il s'est fait aimer de Florestine : il a su te plaire et t'éblouir.... Il est vrai qu'il m'en coûte cinquante bons mille francs; mais ils sont bien placés, puisqu'ils assurent le bonheur de notre fille; et que te rendant à toi-même, ils avertissent les mères de famille qui m'écoutent, de se défendre de ces prétentions exagérées, source inévitable de ridicules, d'humiliations;

et leur prouvent que la chaîne d'hymen la plus durable, étant composée de fleurs assorties, ce n'est que parmi ses égaux, ou parmi les siens qu'on les trouve. »

---

## L'ATELIER FILIAL.

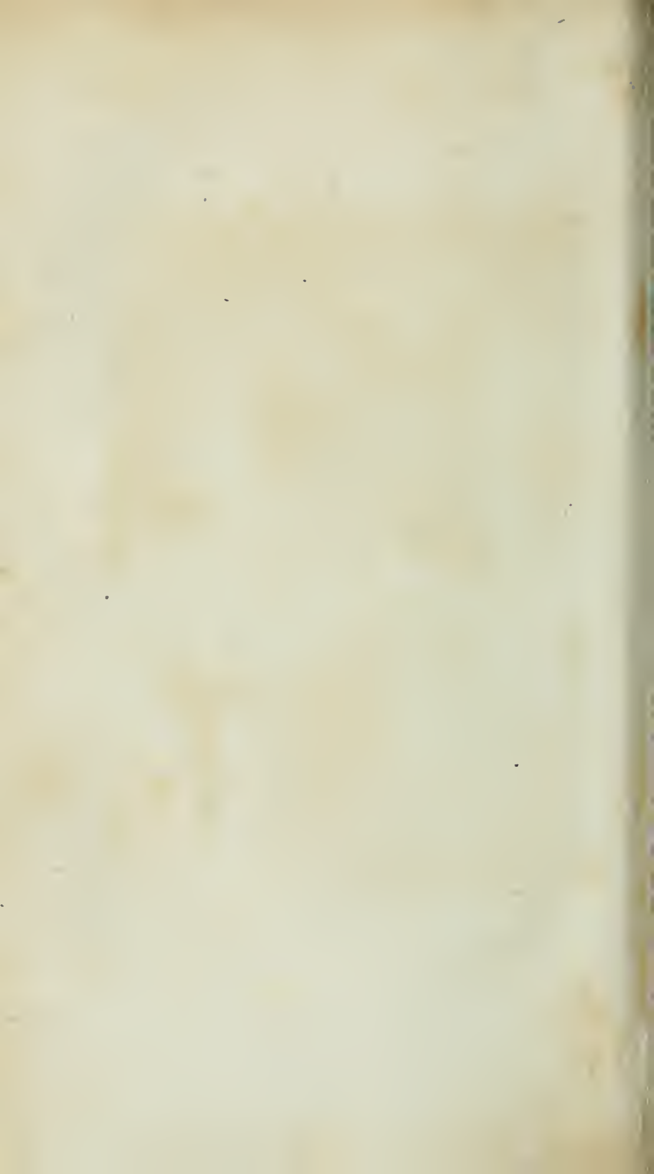
Le plus grand trésor qu'une mère puisse offrir à ses filles : ce qui, dans tous les temps, dans toutes les circonstances, doit contribuer à leur bonheur, c'est l'avantage si précieux et si rare de pouvoir se suffire à elles-mêmes ; c'est le droit imprescriptible de braver les chances de la fortune, de trouver dans le travail de leurs mains un moyen sûr et facile de conserver leurs mœurs, la dignité de leur sexe, et de résister à toutes les séductions qui l'environnent. Mais, pour obtenir ce grand avantage, qui devrait être une des premières bases de l'éducation des femmes, il ne suffit pas de recourir à des talens d'agrémens : il faut avoir l'énergique résolution de faire faire à

L'ATELIER FILIAL.



*Madame Albert heureuse et triomphante, au milieu de ces trois charmantes ouvrières...*

Chasselat del.



ses enfans le véritable apprentissage d'un état nécessaire aux besoins de la société : il ne faut pas rougir de conduire soi-même une jeune personne dans l'atelier de l'honnête artisan , de se confondre momentanément dans cette classe industrieuse, où souvent la vertu modeste brille dans tout son éclat, où le travail devient une douce habitude, où chacun forme un des anneaux de cette grande chaîne qui attache les humains les uns aux autres, par un échange continuel de productions utiles, de communications et de services dont se composent l'existence sociale et la prospérité commune.

Madame Albert , unie à l'un des manufacturiers de soieries les plus habiles de la capitale, était mère de trois filles nées à peu de distance l'une de l'autre, et à l'éducation desquelles on la voyait consacrer tous ses instans et

toutes ses facultés. Laure, Agathine et Nathalie n'avaient jamais quitté le toit paternel. Madame Albert ne pouvait concevoir comment une mère instruite, libre, opulente, confiait ses filles à des soins mercenaires, et cédait le droit de former des cœurs où la nature lui préparait le charme de sa vie et la consolation de sa vieillesse. Depuis leur plus tendre enfance, les trois sœurs n'avaient eu d'autre guide, d'autre institutrice que celle qui leur avait donné le jour. Elevée par une mère d'un mérite distingué, madame Albert s'était imposé le devoir de faire pour ses enfans ce qu'on avait fait pour elle-même; et tous les soins sans cesse renaissans, dont elle se plaisait à les combler, n'étaient qu'une dette sacrée qu'elle était heureuse d'acquitter. Son mari, dont tous les momens se trouvaient consacrés à la direction des

nombreux ouvriers qu'il occupait, lui avait remis tout pouvoir sur l'éduca-on de leurs trois filles, et la laissait exercer à son gré l'empire d'une mère tendre et prévoyante. Il tenait toutefois, soit par fierté, soit par système, à ces dehors qui font briller dans le monde; et, pour lui complaire, madame Albert avait été contrainte de donner à ses filles des talens de luxe, qu'elle ne regardait que comme les fleurs qui émaillent un terrain fertile. Elle avait voulu construire un édifice solide qui met à l'abri de l'intempérie des saisons; où le cœur comme l'esprit, trouve dans tous les temps, une retraite sûre, un asile tutélaire. Convaincue d'après Duclos, *qu'on s'occupe aujourd'hui beaucoup plus d'instruction, que d'éducation*, cette digne mère avait amené ses trois filles à vaquer aux soins du ménage, à remplacer tel

ou tel domestique qui manquait à son service. Rien n'était plus curieux et plus intéressant, que de voir Laure quitter sa harpe, pour raccommoder le linge de table; Agathine s'arrêter au milieu de la plus belle sonate de piano, pour faire le lit de sa mère; et Nathalie déposer ses pinceaux, quitter une esquisse d'après Gérard, pour aider la femme-de-chambre au savonage de la semaine. C'était en les faisant passer ainsi de l'agréable à l'utile, en les habituant à ne rien dédaigner dans leurs occupations, à contribuer constamment à la bonne tenue de la maison paternelle, que madame Albert avait fait de ses filles des modèles d'éducation qu'on citait partout, et qui déjà lui donnaient la récompense de ses soins et le prix de sa tendresse.

Tous ces détails intérieurs auxquels se plaisaient à descendre ces trois jeu-

nes demoiselles, étaient d'autant plus remarquables, que la manufacture de leur père augmentant chaque jour, elles avaient dans le public une réputation d'opulence qui contrastait aux yeux de certaines gens, avec les occupations serviles dont on les voyait se charger. Albert lui-même en souffrait quelquefois, et ne put s'empêcher de faire à sa femme des observations mêlées de reproches sérieux. Mais celle-ci le ramenait bientôt à son système d'éducation, par le charme de son inaltérable douceur et par la force de sa raison. « Comment veux-tu, lui disait-elle, que je n'imite pas mon excellente mère ? Quoique née dans l'opulence, je fus mise par elle en apprentissage, pendant un an, chez une habile ouvrière en dentelle ; et cette ressource précieuse qu'on avait ajoutée à mon éducation, m'a servi trop sou-

vent au sein de mon ménage, pour que je néglige aujourd'hui de faire suivre à mes filles le plan que je me suis proposé. Oui, je prétends que chacune d'elles choisisse un état qu'elle puisse exercer avec moi, dans le cas où la fortune nous deviendrait contraire. Crois-moi, loin de les avilir, je ne ferai que les rendre plus estimables et plus dignes d'assurer un jour le bonheur des époux que le ciel leur destine. — Eh quoi ! répliquait Albert, quand tout réussit au gré de nos vœux, quand je suis au nombre des premiers fabricans de Paris, et lorsque mon crédit est un des mieux établis sur la place, on verrait mes filles dans une boutique, occupées au comptoir, exposées à supporter les caprices, les dédains et les mauvais propos des acheteurs ! Non, non, je n'y consentirai jamais. — Tu ne me comprends pas, mon ami : je

n'entends point faire de nos enfans des filles de comptoir ; mais des ouvrières qui sachent à fond le métier qu'il leur plaira de choisir. Repose-toi sur moi du soin de ne pas exposer leur jeunesse, leur pudeur, et crois bien que leur apprentissage, quelque pénible qu'il te paraisse, ne sera pour elles qu'un amusement, et qu'il ne se fera que sous une austère surveillance. »

Albert se rendit aux raisons, à la sage prévoyance de sa femme ; et quoique son amour-propre souffrît en secret, il consentit à l'exécution de ce plan d'éducation qu'il ne se sentait plus la force de blâmer. Voulant néanmoins juger par lui-même de l'effet que produirait sur ses filles ce projet de leur mère, et les diriger dans le choix d'un état qui n'offrît rien d'avilissant, il se fit un devoir d'assister à la scène intéressante qui devait se

passer dans l'appartement de madame Bertrand, digne mère de madame Albert. Atteinte depuis quelques années d'une paralysie presque complète, elle ne quittait plus sa chambre où ses trois petites-filles lui prodiguaient, à l'exemple de leur mère, les secours et les consolations de la piété filiale. Cette vénérable infirme était encore d'une gaîté ravissante : instruite et bien née, répandue autrefois dans le grand monde, elle avait meublé sa mémoire d'anecdotes remarquables, de piquantes aventures qu'elle racontait avec une grace toute particulière. Mère tendre et femme aimable, elle savait narrer de manière à former l'esprit de ses petites-filles. Tout en les amusant, elle cachait toujours une leçon utile, sous le charme d'un récit joyeux, attachant; et, de son grand fauteuil à crémaillière, où elle passait

la majeure partie de son existence, elle n'avait pas peu contribué à l'éducation de Laure, d'Agathine et de Nathalie dont elle était adorée. Albert avait pour sa belle-mère un respect, une déférence qui ne pouvaient être comparés qu'au tendre attachement qu'il lui portait. Il avait mis dans son commerce toute la fortune de cette dame qui n'employait ses revenus qu'à faire des heureux, qu'à soulager les ouvriers de la manufacture, que l'âge et les infirmités mettaient dans le besoin. Aussi le nom de madame Bertrand était-il parmi eux dans la plus grande vénération. Ce fut donc en sa présence, que madame Albert fit part à ses filles de la résolution qu'elle avait prise. Madame Bertrand fut la première à la féliciter du système par elle adopté, et qui s'était transmis dans sa famille. « Telle que vous me voyez,

disait-elle à son gendre, j'avais appris le métier de couturière : pendant long-temps je ne fus vêtue que du travail de mes mains; et sans ma maudite paralysie, j'aurais encore la jouissance de faire des robes à mes petites-filles. Je suis charmée que votre femme propage cet usage bien plus important qu'on ne le pense ; et j'invite vos chers enfans à le propager à leur tour, en mémoire de moi.— Nous vous le promettons! s'écrièrent à la fois les trois jeunes personnes; et nous voulons, à l'instant même, choisir l'état que nous croyons convenir le mieux à nos goûts, à nos dispositions. — Moi, dit Laure, je veux comme l'aînée, choisir celui qu'avait adopté maman; et je me fais ouvrière en dentelle. — Moi, dit à son tour Agathine, pour qui la musique eut toujours tant d'attrait, je me fais graveuse de partition, genre de

travail qui exige des soins et qui occupe la pensée. — Et moi, dit Nathalie, je veux être fleuriste artificielle : agréable occupation qui tient aux arts, et pour laquelle je me sens un penchant décidé.... »Ces trois professions n'ayant rien qui pût blesser la vanité d'Albert, il se vit forcé d'approuver les choix faits par ses filles; et dès le lendemain madame Albert conduisit Laure chez une célèbre ouvrière en dentelle, demeurant rue de la Vrillière ; elle y fut installée parmi les jeunes demoiselles réunies dans un grand atelier, où jamais elles n'étaient interrompues dans leur travail par la présence d'aucun étranger. Agathine entra dans l'atelier particulier d'un riche marchand de musique de la rue de Richelieu : atelier uniquement formé de jeunes personnes de son âge, parmi lesquelles il s'en trouvait d'une éduca-

tion distinguée. Quant à Nathalie, elle fut admise dans le beau magasin de fausses fleurs de M. M***, rue Vivienne, où elle fut également entourée des égards qu'on doit à la jeunesse, et du respect qu'inspirent la décence et les mœurs. Tous les jours, pendant près d'un an, madame Albert, à dix heures du matin, conduisit elle-même en voiture ses trois filles à leurs ateliers respectifs, d'où elles ne sortaient qu'à deux heures, pour revenir à la maison paternelle se livrer aux autres exercices dont se composait leur éducation. Au bout de ce temps, les deux cadettes se trouvèrent tellement instruites dans la profession qu'elles avaient choisie, qu'elles s'occupaient à travailler chez elles pour les divers magasins où elles avaient fait leur apprentissage. L'une gravait de la musique; l'autre nuançait les plus jolies

fausses fleurs; et le produit de leur travail qui se montait quelquefois à 5 francs par jour, était distribué par elles aux anciens ouvriers de la manufacture, qui se trouvaient dans la gêne.

Laure fut astreinte à rester plus long-temps chez l'ouvrière en dentelle: cette profession offre tant de difficultés! Mais rien ne pouvait lasser la patience, épuiser la bonté de madame Albert, qui ne cessa de diriger sa chère Laure, jusqu'à ce qu'elle sût à fond son métier. Celle-ci devint une des plus habiles ouvrières de Paris: il n'était aucune espèce de dentelle dont elle n'imitât le point, le dessin, la bordure; et revenue avec ses sœurs à la maison paternelle, elle eut comme elles le bonheur d'offrir par son travail des secours aux malheureux.

La fête de madame Bertrand approchait; et ses petites-filles projetèrent de

lui faire une offrande peu commune, et qui la ravirait. Le jour de Sainte-Marie, au moment où se réunissait dans l'appartement de l'aimable paralytique un grand nombre de parens et d'amis, Nathalie lui présenta trois roses de sa façon; et ces fleurs semblaient être l'emblême des trois vierges réunies pour la fêter. Laure posa sur les épaules de son aïeule un fichu de dentelle, fruit du travail de ses mains, et qu'on pouvait aisément confondre avec le plus beau point de Bruxelles; et Agathine lui offrit le trio de Zémire et Azor, gravé par elle: chef-d'œuvre où l'immortel Grétry a si délicieusement imité les doux accens de trois jeunes filles que rassemble l'amour du travail. Aussitôt Laure prend sa harpe, Agathine se met au piano, et Nathalie unissant à leurs doux accords sa voix ravissante, exécute

avec elles ce morceau plein de grace et d'expression : il offrit une si heureuse allusion, que chacun fut ému jusqu'aux larmes. Albert lui-même se vit forcé de féliciter ses enfans qu'il pressait dans ses bras, et d'applaudir au courage, à la persévérance de leur mère qui avouait tout haut que ce jour était le plus beau de sa vie.

Pendant plusieurs années, les trois jeunes demoiselles ne cessèrent d'exercer chaque jour leurs différentes professions; et le premier dimanche du mois, le produit en était distribué par elles aux indigens. Elles s'étaient même imposé le devoir d'aller tous les ans passer un mois dans leurs ateliers respectifs, pour conserver le talent qu'elles avaient acquis, et se mettre au courant de tout ce qui se fabriquait de plus gracieux et de plus nouveau. Ce dévouement aux volontés de

leur mère , ne faisait qu'augmenter la considération qu'on leur portait ; et quoique jeunes encore, elles étaient recherchées par des partis aussi honorables qu'avantageux , lorsqu'un événement funeste vint les frapper du coup le plus douloureux. Le feu prit à la manufacture d'Albert, pendant une nuit d'hiver où le froid était dans toute sa rigueur. Vainement les secours employés en pareil cas , furent-ils prodigués ; l'eau qu'on tirait en abondance de tous les puits du quartier, gelait presqu'aussitôt qu'elle coulait dans la rue : celle des pompes même , ne pouvait avoir tout le jet qu'on a coutume de lui donner : l'incendie fut affreux; les flammes qu'excitait encore un vent terrible du nord, firent en peu de temps un si terrible ravage , que tous les magasins furent consumés. L'émeute était si grande ,

et l'intérêt public avait réuni tant de monde, que malgré l'œil vigilant de la police, et le zèle admirable des pompiers, cette honorable famille fut entièrement ruinée. On eut beaucoup de peine à sauver la paralytique, ainsi que madame Albert et ses filles qui ne voulaient pas s'en séparer. On la transporta, presqu'inanimée, dans une maison voisine ; et ce ne fut que par des secours promptement administrés, et par les tendres soins de ses petites-filles, qu'elle se vit rappelée à la vie. On eut grand soin de lui taire tout le désastre qui venait d'avoir lieu ; mais on ne put lui cacher le plus grand des malheurs : Albert, entraîné par le désir de pénétrer dans son cabinet, pour dérober aux flammes son portefeuille, et des papiers importans qui seuls pouvaient lui conserver l'honneur, avait été frappé d'une poutre

enflammée, et tout-à-coup englouti sous les décombres produits par l'incendie. Cette perte était la plus cruelle pour sa femme et ses enfans : elles ne cessèrent, pendant plusieurs jours, de parcourir cet amas de ruines, et d'appeler avec des cris déchirans, leur époux et leur père, qui ne pouvait plus les entendre. Ainsi, dans trois heures de temps, madame Albert se trouva veuve, ruinée, chargée de trois orphelines dont les espérances d'établissement étaient évanouies, et l'unique appui d'une mère infirme, habituée à toutes les jouissances d'une vie somptueuse, et devant laquelle il fallait feindre de l'espoir, de la résignation, pour ne pas augmenter la douleur qu'elle ressentait de la mort de son gendre, et conserver des jours si chers et si précieux.

Ce fut alors que madame Albert

se félicita d'avoir procuré à ses filles les moyens de braver l'indigence qui les menaçait. Cette consolante idée lui rendit toute sa force et ranima son courage. Elle s'occupa d'abord de louer un appartement donnant sur des jardins, et dans lequel sa mère pût retrouver une partie du mobilier qu'elle avait perdu. Les vieilles gens tiennent plus qu'on ne pense, aux objets qui sont depuis long-temps à leur usage. Il semble, quand ils en sont privés, qu'il manque quelque chose à leur existence. L'habitude est pour eux une portion de l'air qu'ils respirent. Madame Albert fut donc occupée à se procurer avec le peu d'argent qui lui restait, des meubles semblables à ceux dont madame Bertrand se servait depuis long-temps. Elle parvint, après plusieurs recherches, à faire monter dans la grande chambre qui lui était

destinée, un lit en chaire à prêcher de damas jaune, un meuble en tapisserie, une commode antique et un grand chiffonnier de bois de rose : il n'y eut que la vieille pendule qui fut remplacée par une plus moderne ; ainsi que les deux vases de porcelaine du Japon, qu'il fallut renouveler par des urnes d'albâtre que Nathalie se plut à orner de fleurs artificielles. Heureusement on avait pu sauver l'antique nécessaire de la vieille paralytique, ainsi que la majeure partie de son linge et de ses vêtemens ; si bien que lorsqu'elle fut apportée dans son grand fauteuil au milieu de la chambre vaste et commode qui lui était destinée, et qui donnait sur un épais feuillage, elle s'imagina n'avoir fait que changer de pièce dans la maison ; et fut dans l'heureuse croyance que l'incendie n'avait pas causé tout le désastre qu'il semblait

annoncer. On se fit un devoir de la maintenir dans cette heureuse idée. Une ancienne femme-de-chambre que depuis long-temps elle avait à son service, et qui ne la quittait jamais, s'entendait avec sa famille pour lui faire accroire qu'elle était encore dans les bâtimens de la manufacture, que madame Albert était censée continuer sous son nom; et sur-tout pour écarter de cette tête vénérable le moindre soupçon sur la perte de sa fortune particulière. La seule pensée qu'elle n'avait pour ressource que la tendresse de ses enfans, et qu'elle pouvait leur être à charge, eût fait le supplice de cette femme de bien, et peut-être eût suffit pour lui donner la mort.

Cependant madame Albert, quoique réduite au plus strict nécessaire, parvint à remplir les engagemens considérables contractés par son mari: elle

vendit deux hôtels et tout ce qu'elle possédait, pour acquitter les dettes : elle voulait conserver du moins à ses filles un nom sans reproche, et leur éviter le supplice d'entendre dire que leur malheureux père était mort insolvable ; elle renonça donc à tous ses droits particuliers, et se trouva restreinte à une inscription de 1,200 fr. de rente sur l'Etat. Comment avec un si modique revenu, pouvait-elle exister, elle, sa mère, ses trois filles et la vieille femme-de-chambre de madame Bertrand, qu'il était indispensable de conserver auprès d'elle, pour la maintenir dans son heureuse erreur? Comment sur-tout remettre de temps en temps à cette dame si bienfaisante les sommes qu'elle employait ordinairement à secourir les malheureux ouvriers dont elle était l'ange consolateur, et auxquels elle faisait distribuer tous les di-

manches 60 fr. par sa fidèle Gertrude ?... Oh! combien devinrent chers et précieux aux trois sœurs les divers états que madame Albert leur avait fait apprendre! de quel poids affreux ils soulagèrent leurs âmes fières et généreuses ! Elles ne seront donc point à la merci de fournisseurs défians, de marchands inflexibles : elles ne fatigueront point la pitié de leurs amis, n'importuneront point des parens durs, égoïstes. Il ne leur reste que 1,200 liv. de rente ; mais avec leur travail, leur zèle et la considération dont elles jouissent dans le monde, par leurs malheurs et leur noble courage, elles pourront frayer à tout, et ne devoir qu'à leurs talens, à leur résignation, la plus douce existence.

Au-dessus de la grande chambre qu'occupait, au premier étage, madame Bertrand avec Gertrude, madame

Albert avait loué un modeste appartement où elle établit un véritable atelier filial. Dès six heures du matin, la mère et ses trois filles se mettaient à l'ouvrage. Laure travaillait à des dentelles du plus haut prix; Agathine gravait les partitions des nouveaux ouvrages de nos grands maîtres; Nathalie formait avec autant de goût que d'adresse toutes les fleurs les plus recherchées dans le riche magasin où elle avait fait son apprentissage; et madame Albert, heureuse et triomphante, au milieu de ces trois charmantes ouvrières, allait de l'une à l'autre, employant à les aider tout le temps qu'elle pouvait dérober aux soins particuliers du ménage. Sitôt que la bonne aïeule était visible et placée dans son grand fauteuil, ses petites-filles descendaient la saluer, et feignaient d'être levées depuis peu de temps,

quoiqu'elles eussent déjà travaillé pendant trois heures. Elles affectaient de parler devant elle, de la promenade de la veille, de la pièce nouvelle qu'elles se proposaient d'aller voir ; elles s'occupaient de toilette avec cette ardeur et ce désir de plaire, si naturel à leur âge ; et remontaient aussitôt à leur atelier où elles reprenaient le tablier de serge noire, et se remettaient au travail jusqu'au dîner, laissant leur grand'mère dans la certitude qu'elles n'étaient occupées que de leurs plaisirs. A cinq heures, l'une d'elles venait tour-à-tour assister au dîner de son aïeule; et tout en la servant, elle cherchait à l'égayer par le récit de l'anecdote du jour, par celui du concert de la veille, ou de telle et telle fête qui s'était donnée chez les personnes composant autrefois leur société, et que la bonne et confiante paralytique s'ima-

ginait qu'elles fréquentaient toujours. Bientôt madame Albert accompagnée de ses deux autres filles modestement vêtues, venait rejoindre celle qui avait rempli les devoirs de la piété filiale ; et faisant accroire à sa mère qu'elle conduisait ses trois demoiselles dans une réunion, elle les menait respirer l'air aux Champs-Élysées, au jardin des Tuileries, pour s'y délasser des travaux de la journée.

Désirant compléter l'illusion de madame Bertrand, et lui faire croire que sa famille, malgré tous ses malheurs, jouissait encore d'une grande aisance, madame Albert avait formé par la vente de plusieurs bijoux qui lui restaient, une somme de 5 à 6,000 francs ; ce qui lui procurait le bonheur inexprimable de remettre à sa mère, chaque premier du mois, un billet de 500 fr., formant les intérêts que celle-ci re-

cevait régulièrement d'un capital de 120,000 fr. qu'elle avait placé dans la manufacture de son gendre. Sur cette somme de 6,000 fr., la moitié était ordinairement retenue pour la pension de madame Bertrand et celle de sa femme-de-chambre; et les trois autres 1,000 fr. étaient par elle employés à des actes de bienfaisance; mais cette somme passait par les mains de Gertrude, qui la reportait aussitôt à la masse commune : de sorte que sans faire une dépense au-dessus des faibles ressources qui leur restaient, madame Albert et ses filles maintinrent la paralytique dans ses bienfaisantes habitudes et dans une heureuse sécurité.

Ces ressources consistaient en effet dans la modique rente de 1,200 francs et le travail de Laure, d'Agathine et de Nathalie : elles gagnaient ensemble

10 à 12 francs par jour, ce qui leur composait, avec la rente de leur mère, un revenu d'environ 5,000 fr. Bientôt elles furent en état de prendre une bonne, pour soulager madame Albert dans les travaux du ménage. Elles parvinrent même, tant l'ordre et la retraite sont profitables, à faire quelques économies qui leur procurèrent la satisfaction d'acquitter les gages de la bonne Gertrude; car depuis leur désastre, elle n'avait jamais voulu recevoir autre chose que sa nourriture; ayant, disait-elle, une petite rente de 200 fr. qui lui suffisait pour son entretien; et n'étant pas faite pour être à charge à des anges qui n'existaient que du travail de leurs mains. Insensiblement les trois sœurs gagnèrent de quoi renouveler leur mobilier. Laure put acheter une harpe, Agathine un piano; Nathalie sut se procurer à bon

compte, les nouvelles partitions dont elle chantait les plus beaux morceaux, accompagnée par ses sœurs : la toilette fut plus fraîche et plus soignée ; on reparut dans quelques modestes réunions où l'on exerça les divers talens qu'on possédait ; et l'atelier filial devint la source d'un bonheur vivement senti par les trois sœurs, et souvent envié par les personnes qui les connaissaient et s'empressaient de seconder leurs nobles efforts. C'était à qui ferait réparer son voile d'Angleterre, par la charmante Laure ; à qui porterait des fleurs de la spirituelle Nathalie ; à qui chanterait la musique gravée par la modeste Agathine. On ne pouvait suffire au débit dans le riche magasin pour lequel elle travaillait ; et son nom, inscrit au bas de la première planche, quoique mis par abréviation, semblait favoriser la vente ordinaire.

Mais de toutes les jouissances que se procuraient les trois associées et leur digne mère, il n'en était point de plus délicieuse que l'heureuse crédulité de madame Bertrand qui, n'éprouvant aucune privation, aucun changement dans son existence, était convaincue que la manufacture de sa fille était plus florissante que jamais, et que ses petites-filles ne tarderaient pas à faire des établissemens avantageux. Elle en parlait souvent à madame Albert ; et c'était l'épreuve la plus forte que, sans le savoir, elle pût faire subir à cette tendre mère. Ses trois filles étaient parvenues à l'âge d'aimer et d'être aimées : toutes les trois jouissaient à la vérité d'une grande considération ; mais le véritable mérite sans dot, n'attire pas les prétendus. L'hymen de nos jours ne forme plus sa chaîne qu'avec de l'or ; et les mots qu'il prononce,

quand une jeune personne rôde autour de son autel, ne sont plus : « Aimez-vous? » Il lui dit d'une voix repoussante, et lui lançant un regard avide : « Qu'apportez-vous? »

Madame Bertrand n'eut donc point le bonheur de voir ses petites-filles se marier. Elle s'en étonnait souvent : et celles-ci, pour éviter des questions pénibles et la distraire de la moindre idée qu'elle pourrait avoir de leur position, lui disaient que ne s'étant jamais séparées depuis qu'elles étaient au monde, elles avaient fait vœu de se marier toutes les trois le même jour. Elles étaient alors bien loin de se douter que cette défaite était la prédiction de ce qui devait leur arriver. Employées par un grand nombre d'honnêtes négocians, admises dans leur société, où les faisaient remarquer leurs talens et leurs charmes

qu'embellissait encore leur aimable candeur, elles fixèrent les regards de plusieurs jeunes gens, gagnèrent l'estime des chefs de famille ; et, comme dans cette classe industrieuse, on prend souvent pour dot les qualités personnelles et l'amour du travail, les trois intéressantes sœurs furent recherchées en mariage par des partis qu'elles regardaient comme bien au-dessus de leurs espérances. Laure fut demandée par un riche fabricant de dentelles pour lequel elle avait travaillé souvent; Agathine par l'associé du marchand de musique chez lequel elle avait fait son apprentissage, et Nathalie par le fils aîné de celui qui tenait le beau magasin de fausses fleurs de la rue Vivienne. Il n'avait pu la voir sans éprouver un sentiment d'amour et d'admiration, qui brave aisément toutes les distances. Les trois de-

mandes furent faites à madame Albert à peu près en même temps. Elle s'empressa de les communiquer à sa mère qui, d'après l'importance des partis proposés, fut de nouveau confirmée dans l'idée qu'elle avait de la prospérité de sa famille. Elle se faisait une fête de ce triple mariage : déjà même elle avait prié sa fille de lui avancer six mois de sa rente, pour acheter ses cadeaux de noces, lorsqu'elle fut enlevée presque subitement à sa famille dont elle était adorée ; et qui ne se consola de sa perte, qu'en songeant qu'elle s'était endormie sans connaître les malheurs de ses enfans, et convaincue qu'elle laissait en mourant 120,000 francs, dont elle ordonna par son testament un égal partage entre ses petites-filles. Ces dispositions maternelles ne firent qu'augmenter les regrets des trois sœurs, qui dans leur

détresse conservaient au moins la consolation d'avoir bercé d'heureuses illusions la vieillesse d'une femme de bien, d'une excellente mère de famille ; et chaque fois qu'elles allaient déposer des fleurs sur sa tombe, elles se disaient avec une pieuse émotion : « Sa
» tendresse embellit notre enfance :
» notre travail a charmé ses vieux
» jours. »

Aussitôt que le temps fixé pour le deuil, fut écoulé, les prétendus de Laure, d'Agathine et de Nathalie, renouvelèrent leurs instances; et les trois mariages furent célébrés le même jour, ainsi qu'elles l'avaient toujours désiré. Unies long-temps par le malheur et le tendre attachement qu'elles se portaient, elles voulurent l'être encore au plus beau jour de leur vie. Leurs liens furent heureux : madame Albert trouva dans leur inaltérable

tendresse, la récompense de son dévouement et de ses soins. Les trois sœurs, devenues mères de famille, se firent un devoir de donner à leurs filles un état qui pût leur offrir la ressource inappréciable qui les avait elles-mêmes préservées de la misère; et quelle que fût leur fortune, quelque nombreuses que devinssent leurs occupations et d'épouse et de mère, elles n'avaient pas de plus grand plaisir, que de se réunir souvent, de se livrer au genre de travail que chacune d'elles avait adopté, d'en distribuer le salaire aux indigens, et d'éprouver ensemble le charme et l'utilité de l'atelier filial.

---

## EXCÈS D'AUSTÉRITÉ.

Oh ! qu'elles sont redoutables et qu'elles nuisent au bonheur de leurs enfans, ces mères qui s'imaginent que l'autorité maternelle doit siéger en despote sur un trône, et maintenir à une grande distance tous les êtres soumis à son empire ! Comment former de jeunes cœurs que sans cesse on éloigne de soi ? Comment y pouvoir lire, quand on les comprime par la crainte ? Le moyen d'obtenir la confiance, lorsqu'on fait un crime de l'action la plus simple, du désir le plus naturel, de la pensée la plus naïve ?.... Il n'est rien qui blesse autant les yeux, attriste la pensée et porte dans l'âme d'un ami des femmes, un plus grand désenchantement, que de voir une mère

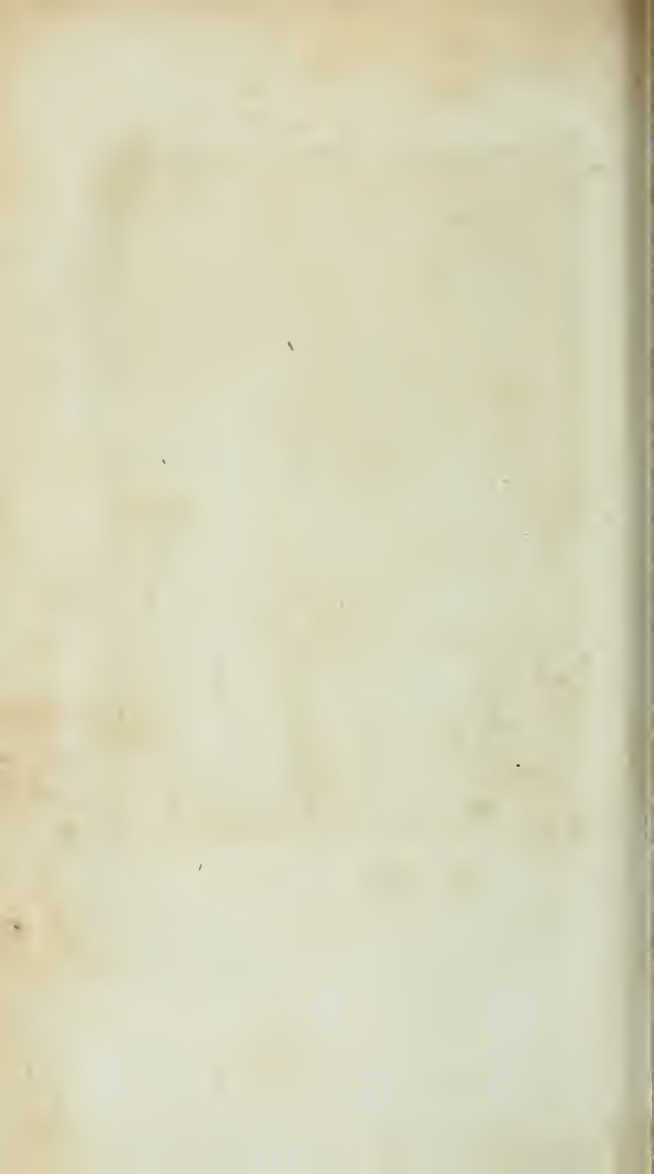
EXCÈS D'AUSTÉRITÉ.



„ pouvez-vous bien vous présenter devant
„ moi, dans cette immodeste parure ? „

Chasselat del.

p. 307



de famille chargée par le Ciel d'exercer sa bonté sur la terre, traiter sa fille en vile esclave, en faire une machine ambulante, dont l'unique instinct est d'obéir, de craindre et de dissimuler!... Ah! s'il est une dignité que toute mère sensée doit conserver, il est aussi de ces douces condescendances qui, loin d'affaiblir le respect filial, le rendent encore plus tendre et plus respectueux.

Madame de Montbrun, veuve d'un président de la Cour royale de Toulouse, était venue, à la mort de son mari, se fixer à Paris, auprès d'une riche parente dont elle était l'unique héritière. Madame Dervieux, d'un grand âge et souvent atteinte des infirmités de la vieillesse, éprouvait une heureuse distraction, un allégement à ses maux, depuis que sa nièce habitait auprès d'elle. Mais rien ne la charmait

autant que la présence d'Henriette de Montbrun, âgée de quatorze ans, dont la figure intéressante et le caractère angélique semblaient ramener autour d'elle la fraîcheur de la jeunesse, et faire luire à ses yeux presqu'éteints, l'aurore de la vie. C'était sur-tout lorsqu'elles se trouvaient seules ensemble, que la naïve Henriette se montrait digne de toute la tendresse de sa grand'tante : il régnait dans son langage une expression si vraie, une ingénuité si ravissante, et dans tous ses mouvemens une grace, une vivacité!... Mais dès que sa mère paraissait, le changement le plus étrange s'opérait dans tout son être. Son maintien devenait gauche et guindé ; son regard charmant, baissé vers la terre, semblait voilé par la stupeur ; sa démarche était embarrassée, elle ne savait plus où poser ses mains tremblantes ;

et sa voix altérée pouvait à peine proférer quelques mots qui venaient expirer sur ses lèvres. On eut dit que l'aspect de la mère produisait sur la fille l'effet de la tête de Méduse.

Jamais Henriette ne recevait la moindre caresse de madame de Montbrun. Un mouvement de tête, un seul coup-d'œil étaient sa boussole et son unique récompense. Sans cesse debout auprès de sa mère, elle était occupée à lui poser un coussin sous les pieds, à rouler devant elle un métier à tapisserie, à préparer l'aiguille et la soie qui devaient nuancer une fleur; à lui présenter son chocolat, quand elle se portait bien; l'éther et l'eau de fleur d'orange, quand elle avait sa migraine, ou son attaque de nerfs. Henriette, en un mot, remplissait auprès de madame de Montbrun le pénible emploi de seconde femme-de-chambre, et se trou-

vait, en quelque sorte, sous les ordres de mademoiselle Gertrude, fille de trente-huit ans, mielleuse, adroite, insinuante et cachant sous un vêtement demi-religieux, et les dehors d'une pudeur mystique, des goûts mondains et l'ambition de s'enrichir. Tous les matins, tandis que mademoiselle Gertrude prenait les ordres de sa maîtresse, pour les transmettre à ses gens, Henriette préparait tout pour la toilette de sa mère. Elle nattait elle-même ses beaux cheveux et les relevait avec grace et symétrie, sous un demi-bonnet à la présidente, garni de point d'Angleterre; elle lui passait ensuite une douillette de taffetas carmelite, couleur d'étiquette; couvrait ses belles épaules d'un grand fichu de blonde noire qui, bien qu'il fût attaché sous le menton, ne laissait pas de dessiner les formes d'une taille élégante et du

plus beau corsage. Madame de Montbrun était une de ces prudes prétentieuses, dont le costume très-soigné, attire presqu'autant de regards, qu'une parure élégante et moderne : c'était une de ces égoïstes dont le ton tranchant et le regard impérieux annoncent la sécheresse du cœur ; une de ces fausses dévotes qu'on voit à toute heure se montrer dans nos temples, tandis que leurs filles sont abandonnées à des soins mercenaires ; et porter l'indifférence jusqu'à ne pas sentir en s'agenouillant devant Marie qui tient dans ses bras le Sauveur du monde, ce qu'une mère doit à ses enfans, et ce que la religion lui commande.

Chaque soir, la pauvre Henriette rendait à sa mère un compte exact de tout ce qu'elle avait vu, entendu, senti, désiré, dit et fait dans la journée. Ce qui, presque toujours, provoquait telle

ou telle forte réprimande. Pendant cette inquisition, elle aidait à faire la toilette de nuit de sa mère, lui présentait son épaule pour monter au lit, était admise quelquefois à l'honneur de lui baiser la main, et gagnait ensuite son humble retraite. Il n'était point d'exigences, de dureté et d'obsessions que ne fît endurer jour et nuit cette égoïste altière à sa malheureuse fille.

Madame Dervieux, malgré son grand âge, s'était souvent aperçue de l'excessive austérité de sa nièce. Elle n'avait pu résister à lui faire des observations dictées par le tendre intérêt qu'elle portait à la jeune Henriette. « Vous asservissez votre enfant, lui disait-elle, à des devoirs bien rigoureux. Prenez-y garde! Il ne faut qu'un seul instant pour dessiller ses yeux : alors elle sentira tout le poids de sa

chaîne ; et malgré sa tendresse pour vous, elle cherchera tous les moyens de la rompre. — Elle, ma chère tante ! Je l'ai habituée non-seulement à n'agir, mais à ne penser que d'après ma volonté. Il est indispensable de maintenir les jeunes personnes dans la dépendance la plus absolue : elles ne prennent que trop vîte leur essor, dès qu'elles paraissent dans le monde. — C'est justement pour qu'elles n'abusent pas un jour de leur liberté, qu'il est prudent de les y préparer par degrés. L'aveugle auquel on rendrait tout-à-coup la vue, et qu'on livrerait à lui-même, ébloui par la lumière, irait se jeter dans quelque précipice. Il en est de même d'un jeune cœur que l'on comprime sans cesse ; à peine est-il dégagé de ses entraves, qu'il s'élance au hasard, et se livre à tout ce qui le flatte, à tout ce qui l'attache. — Oh !

ma fille, ne s'attachera qu'à me complaire, qu'à m'obéir en toutes choses. —Bon, jusqu'à quinze ans, tout au plus; mais quand l'âme a besoin de s'épancher, il n'est point d'austérité, de contrainte qui puisse l'en empêcher. La nature est si puissante ! la diriger est tout ce qu'on peut faire ; mais la braver est une folie, et l'irriter une imprudence. »

Ce langage d'une femme aimable et qui connaissait bien le cœur humain, ne trouvait aucune créance sur l'esprit fanatique et le cœur sec de madame de Montbrun. Dominer était son instinct, sa douce jouissance ; et son intolérance religieuse lui faisait voir une faute dans la plus simple démarche, une irrévérence dans l'accent de la nature, une indiscrétion dans la bienfaisance même. Cette mégère ne se borna pas à tourmenter sa fille dans

son intérieur ; elle voulut encore lui imposer toutes les privations des plaisirs de son âge. Elle fit plus, elle porta la rigueur jusqu'à lui faire rompre sans pitié les premiers liens d'une amitié pure et mutuelle , qui sont pour les femmes un préservatif puissant contre les passions orageuses. Parmi les personnes distinguées que recevait madame Dervieux , était la femme d'un conseiller d'état , mère d'une jeune personne de quinze ans, dont elle avait dirigé l'éducation ; et qui joignait à divers talens agréables une instruction profonde et cette noble aisance d'un esprit juste et d'une âme élevée. Eugénie Delmance, tel était son nom, ne put voir Henriette de Montbrun sans éprouver une prédilection bien naturelle : on s'intéresse toujours à tout être opprimé. Dès que les deux jeunes personnes se trouvaient ensemble ,

elles se prodiguaient les preuves d'un attachement réciproque. Avec quelle ivresse Henriette s'abandonnait à tout le charme de cette liaison! C'était la première fois qu'elle aimait, qu'elle était aimée : oh quel allègement pour son âme expansive, et si continuellement comprimée! Que de tendres aveux! que de chères confidences! avec quel courage et quel résignation, elle supportait les caprices, les pénibles rigueurs de sa mère! Rien ne pouvait plus l'attrister ni l'abattre : elle possédait une amie.... Mais ce bien qu'elle avait tant souhaité, ce trésor si précieux et si rare dont le Ciel avait récompensé tant de souffrances et de soumission, lui fut bientôt ravi par cette fausse piété qu'affectait madame de Montbrun. Elle prétendit que la jeune Delmance était trop répandue dans le monde, pour se livrer avec fer-

veur aux exercices de la religion ; et qu'elle pourrait détourner Henriette de la sainte voie qu'elle avait prise : elle crut voir dans les talens d'Eugénie des motifs de corruption, dans sa mise décente de la coquetterie, dans son langage épuré de l'irrévérence, de la profanation, et ne permit plus que les deux jeunes amies pussent conférer ensemble, ni même se rencontrer. Cette défense produisit sur Henriette une affliction si profonde, qu'il ne fallut pas moins que le respect qu'elle portait à sa mère, et la stupeur qu'elle éprouvait devant elle, pour l'empêcher d'exprimer sa peine et son indignation.

La bonne et vénérable madame Dervieux, qui avait une piété vraie, modeste, indulgente, profitait des fréquentes absences de sa nièce, pour consoler Henriette de tout ce qu'elle

avait à souffrir ; et les facultés de la jeune fille se développant alors, dégagées de toute frayeur, de toute contrainte, prouvaient que le ressort que l'on comprime, se détend avec plus de force. Henriette, dans ces entretiens particuliers avec sa grand'tante, montrait une vivacité d'imagination, une rectitude de jugement et même un certain charme d'élocution qui ravissaient la vieille dame et la confirmaient dans son système. Elle éprouvait un plaisir inexprimable à faire jaser sa petite-nièce, qui lui racontait naïvement toutes les ruses qu'elle employait pour se soustraire à l'idiotisme où la réduisait sa mère, tantôt en se procurant les cahiers d'instruction de sa chère Eugénie ; tantôt en choisissant dans la bibliothèque de son grand-oncle Dervieux, les bons livres indiqués dans ces mêmes cahiers; et qui, lus, copiés

et commentés par elle, pendant que sa mère était absente, lui avaient fait faire insensiblement un cours d'histoire, de mythologie et de langue française. « Il n'y a que les talens d'agrément, ajoutait Henriette en soupirant, qu'il m'est impossible d'acquérir. Ma mère a pour principe qu'il faut élever une jeune fille dans l'ignorance la plus complète : aussi je m'applique à n'avoir devant elle aucune idée, aucune volonté. Si je faisais le moindre raisonnement, si j'exprimais une seule pensée, j'éveillerais sa défiance, je serais sans cesse épiée, questionnée, tourmentée et peut-être éloignée de vous aussi, ma bonne tante, mon unique amie.... et j'en mourrais de chagrin...Car ce n'est que depuis notre séjour auprès de vous, que mes yeux se sont ouverts à la lumière ; que j'ai pu sentir que j'avais une âme : c'est dans vos bras caressans

que j'ai connu pour la première fois le bonheur d'être aimée. — Pauvre enfant ! charmante créature ! s'écriait madame Dervieux. Qui pourrait se douter que sous des dehors aussi simples, aussi timides, sont cachées tant de qualités aimables ? Oh ! de quelles jouissances, de quel bonheur se prive une mère qui se ferme le cœur de ses enfans !... » Comme elle achevait ces mots, entre madame de Montbrun : elle venait d'entendre à Saint-Sulpice un de nos plus éloquens orateurs chrétiens prêcher sur la tolérance ; et soudain elle traite sa fille avec une rigueur, une dureté qui forcèrent la vénérable madame Dervieux à prendre sa défense. Mais elle voulut en vain préserver la pauvre Henriette de l'orage qui grondait sur sa tête ; celle-ci reprenant tout-à-coup son maintien gauche et son air soumis, humilié, se retira dans

son appartement, en jetant sur sa grand'tante un regard qui semblait lui dire : « Ne détrompez pas ma mère ! »

« Je lui avais donné l'ordre, dit madame de Montbrun, de ne jamais quitter sa chambre dans mon absence; et je suis étonnée qu'elle ait osé l'enfreindre. — C'est moi seule qui suis coupable. Je l'avais fait prier de se rendre auprès de moi, pour me distraire un instant de mes infirmités qui ne font qu'augmenter chaque jour : j'étais bien aise de sonder ce jeune cœur et de le juger par moi-même. — Il ne faut qu'un coup-d'œil, pour s'apercevoir que le ciel, voulant sans doute la punir des erreurs de feu son père, ne l'a pas dotée d'une grande intelligence. — Elle n'est pas aussi simple que vous le pensez; et ce ciel dont vous parlez, est trop juste, pour faire

rejaillir sur des enfans innocens les fautes de parens coupables.... Je vous le dis encore, ma chère nièce, vous traitez votre fille avec trop d'austérité. Ce n'est point en comprimant le caractère, qu'on lui fait prendre d'heureux penchans : le ruisseau qu'on tourmente dans son cours, s'échappe parmi les rochers et les ronces, au lieu de couler doucement parmi les fleurs. Tenez, voulez-vous me confier... seulement pendant trois mois, notre chère Henriette?... — Moi, ma tante, me dessaisir du dépôt sacré que m'a remis la divine Providence! moi, troubler votre honorable vieillesse, par des soins assidus, par une surveillance continuelle! Non, non : je sais trop ce que je vous dois, ce que je me dois à moi-même... » La respectable tante n'insista pas davantage : elle voyait bien que rien ne pouvait soustraire sa petite-

nièce à son affreux esclavage, et que le tyran ne voulait pas se dessaisir de sa victime.

Elle crut toutefois pouvoir changer le sort d'Henriette, en lui procurant un établissement avantageux. Madame Dervieux venait de recueillir une succession assez importante avec un de ses parens, jeune homme de vingt-huit ans, d'une figure aimable et d'un caractère posé; qui consacrait son temps à la culture des sciences. Ce jeune savant, déjà membre correspondant de l'Institut de France, jouissait d'une haute considération. Propriétaire d'une très-belle terre aux environs de Paris, habitué à une douce et honorable existence, il avait avoué confidentiellement à sa digne parente, que la jeune de Montbrun lui semblait réunir toutes les qualités qu'il désirait rencontrer dans une femme, de la grace natu-

relle, de l'esprit sans prétention et de la candeur sans pruderie. Il chargea donc sa respectable cousine de la demander en mariage à madame de Montbrun, lui offrant de l'épouser sans dot, et de lui faire tous les avantages qu'on exigerait. Madame Dervieux, enchantée de cette confidence, s'empresse de la communiquer à sa nièce, dont elle s'imagine flatter l'orgueil et combler tous les vœux; mais quelle fut sa surprise de l'entendre refuser d'aussi belles propositions; et de donner pour motif de ce refus étrange, le mérite et la réputation du parti qui se présentait. « C'est un de ces savans, disait en baissant les yeux, l'hypocrite; c'est un de ces philosophes qui s'occupent plus de la gloire, que de leur salut; et qui tout en croyant éclairer leurs semblables, les égarent, les corrompent. Il me

faut pour ma fille un homme simple et d'une piété reconnue, qui songe moins à se faire un nom dans ce monde, qu'à se préparer dans l'autre une place parmi les élus; et qui ne reçoive Henriette de ma main, que pour achever de la conduire au bonheur éternel. — J'exige, ainsi que vous, lui répond madame Dervieux, que le mari de notre chère enfant, ait de la religion : c'est la sauve-garde dés mœurs et la première vertu d'un chef de famille; mais gardez-vous bien de lui donner pour époux, un de ces dévots par spéculation, de ces tartuffes qui se glissent dans les familles, pour en troubler le repos...—On voit bien que ma chère tante n'a pas oublié les scandaleux écrits de Molière. — Et vous, ma chère nièce, vous n'avez rien perdu de votre sainte haine pour le grand peintre des faux dévots.... Mais laissons

cela : acceptez-vous, ou n'acceptez-vous pas l'honorable parti que je vous propose? — Ma fille, je le répète, n'épousera jamais qu'un homme de mœurs irréprochables et d'une piété exemplaire.... D'ailleurs elle est encore trop jeune. — Elle à dix-sept ans, et vous fûtes mariée à seize.—Aussi ai-je couru les plus grands risques pour mon salut... — Vraiment!... Eh bien! moi, tout en aimant Molière et les plaisirs honnêtes, je n'en ai jamais couru pour le mien. J'aimais franchement, comme aimera votre fille; je fus aimée.... Oh! bien aimée.... comme elle mérite de l'être; et j'ai dans l'idée que mon excellent mari que je pleure encore, et qui m'attend, me prépare une place au séjour des heureux; et que j'y serai tout aussi près de ce Dieu d'indulgence et de bonté, que vous pourrez l'être vous-même. »

Madame Dervieux, convaincue plus

que jamais, d'après un pareil entretien, que cette mère dénaturée sacrifierait sa fille à son hypocrisie, voulut du moins assurer à la pauvre Henriette une existence indépendante des volontés de madame de Montbrun, qui possédait de son chef une fortune au-dessus de ses besoins : elle institua donc par son testament, Henriette de Montbrun légataire universelle de tous ses biens, dont le revenu serait touché par sa mère, jusqu'à son établissement, ou sa majorité : elle ordonna par une clause expresse, que ses diamans, parure trop mondaine pour madame de Montbrun, fussent conservés pour être remis à sa petite-nièce, le jour de son mariage, ou dès qu'elle en aurait le désir. Enfin, elle nomma pour exécuteur de ses dernières volontés, le doyen des notaires de Paris, son ancien ami, son conseil et l'un des hommes les plus recommandables.

Bientôt arrivèrent les derniers momens de cette vénérable dame : elle mourut en présence de madame de Montbrun, uniquement occupée à réciter les prières des agonisans ; et dans les bras d'Henriette, qui, les yeux noyés de larmes, cherchait par ses soins empressés et ses touchantes caresses, à ranimer sa bienfaitrice et sa première amie dont elle recueillit le dernier soupir. L'ouverture du testament blessa vivement l'orgueil de la mère impérieuse....... Il ne fut point de vexations, de tyrannies que n'éprouvât la pauvre Henriette, depuis la mort de madame Dervieux : elle avait su la résistance opiniâtre de sa mère au mariage avantageux qu'avait proposé le parent de sa grand'tante ; et sans connaître ce jeune homme qu'à peine elle avait aperçu, sa cruelle position lui faisait regretter le sort heu-

reux dont elle eût joui. Elle ne pouvait pas espérer qu'il se présentât pour elle un autre parti : depuis la mort de sa grand'tante, elle était entièrement séparée du monde ; sans cesse enfermée dans sa chambre, elle n'en sortait que pour accompagner sa mère à Saint-Sulpice, où même depuis quelques mois, celle-ci ne la conduisait plus aussi souvent. Henriette entrait dans sa dix-huitième année : sa figure charmante et sa taille élancée attiraient tous les regards. Vainement madame de Montbrun s'irritait de ce scandale : une belle et modeste personne exerce par-tout son empire ; et Dieu ne défend pas que même dans son temple, on admire son plus bel ouvrage.

Cependant il fallut procéder à l'inventaire du mobilier considérable de madame Dervieux ; et le notaire exécuteur de ses volontés, et nommé su-

brogé tuteur de la jeune demoiselle, fut contraint de se faire accompagner par un de ses clercs, pour tenir la plume. Comme il devait le mettre souvent en présence de sa pupille, et qu'il connaissait l'excessive sévérité de madame de Montbrun, il choisit parmi les jeunes gens de son étude, celui dont il croyait connaître le mieux la discrétion et la délicatesse. C'était un de ses petits-neveux, Adolphe Darcourt, jeune étudiant en droit, et qui, sous l'apparence d'une réserve timide, cachait une tête vive, un cœur facile à s'enflammer. Il ne put voir la jeune esclave, sans s'intéresser à son sort : ce qui sur-tout le charmait, c'était la douce mélancolie répandue sur l'aimable figure d'Henriette. Jeunesse et beauté qui souffrent, semblent appeler à leur secours tout ce qui s'offre à leurs regards. Adolphe, dès les pre-

mières séances de l'inventaire, crut s'apercevoir que la jolie pupille attachait sur lui des yeux expressifs. Un soir, sur-tout, qu'il venait de clore une longue séance, il présente la plume à mademoiselle de Montbrun; et soit par hasard, soit à dessein prémédité, sa main touche la sienne : il la sent trembler; et dès ce moment, Henriette occupe sa pensée : il ne songe plus qu'aux moyens de l'instruire de l'amour dont il est épris. Il réfléchit ensuite sur la distance qui le sépare de celle qu'il aime. Il n'est qu'un simple bachelier, sans fortune et sans autre appui, que son grand-oncle : Henriette est héritière d'une succession considérable, et fille d'une dame dont la naissance et l'orgueil ne permettront jamais une pareille alliance.... Mais l'amour ne connaît point de distance et brave tous les obstacles. Adolphe avait remarqué,

en faisant l'inventaire, que la femme-de-chambre de madame de Montbrun, cette demoiselle Gertrude, à travers son air mystique, laissait percer un regard scrutateur, ambitieux, et qu'elle pourrait servir ses projets. Ce qui l'enhardissait à s'ouvrir à cette adroite surveillante, c'est que depuis les séances de l'inventaire, il obtenait d'elle des égards et des preuves d'intérêt. C'était sur-tout dans l'absence de madame de Montbrun, que Gertrude redoublait de prévenances, de politesses pour ce pauvre jeune homme qui, disait-elle, devait être bien fatigué de rester si long-temps au travail. Aussitôt coulaient à grands flots le sirop de groseilles et l'eau sucrée à la fleur d'orange. Adolphe fit d'abord à mademoiselle Gertrude, de ces remercîmens qui flattent l'amour-propre, puis il essaya ce langage d'yeux qui annonce

un mystère à révéler. Il crut pouvoir hasarder un serrement de main dont on ne parut point révoltée; enfin il glissa dans la poche du tablier de bure, un billet ainsi conçu : « Mon bonheur dé-
» pend de vous; faites-moi dire dans
» quel lieu et à quelle heure vous dai-
» gneriez m'accorder un moment d'en-
» tretien. » Le soir même, il reçut cette réponse : « Demain, à midi précis, place Saint-Sulpice, au coin de la rue Servandoni. » Adolphe fut exact au rendez-vous. Gertrude avait devancé le jeune homme : elle lui fait signe de la suivre dans un endroit écarté; là se fit la déclaration d'amour pour la charmante Henriette. Trop ambitieuse pour laisser échapper l'occasion favorable de s'assurer un sort, et de quitter un service exigeant et pénible, Gertrude promit au jeune homme de servir un amour qui lui paraissait légi-

time, et qui devait soustraire sa jeune maîtresse à son malheureux sort. « Mes intentions sont pures, mademoiselle ; s'écriait Adolphe : ce n'est que de vos bienfaisantes mains, que je prétends recevoir celle que j'aime. Ce n'est que sous vos auspices, que je veux m'unir à mademoiselle de Montbrun que vous ne quitterez jamais..... Je vous laisse le soin de tout disposer pour cette grande entreprise : je m'abandonne entièrement à votre prudence....., à votre charité ; et m'engage, au nom de l'honneur, à vous assurer une rente perpétuelle de douze cents francs, ou à vous en remettre le capital, à votre choix, le lendemain du jour heureux qui m'aura nommé l'époux de la charmante Henriette.... » Il quitte à ces mots mademoiselle Gertrude, en baisant sa main avec un transport qui la fit tressaillir, et convient avec elle que tous

les lundis, à pareille heure, ils se réuniraient au même endroit.

Bientôt Henriette remarqua, non sans une surprise extrême, que la scrupuleuse Gertrude la traitait avec indulgence et bonté : elle l'entendit même blâmer plusieurs fois le rigorisme de sa maîtresse, et se plaindre du service pénible qu'elle exigeait de tous ses gens. Insensiblement l'adroite confidente qui trouvait, en favorisant les projets d'Adolphe, des avantages qu'elle ne pouvait attendre de madame de Montbrun, témoigna pour Henriette un intérêt qui la toucha : elle obtint bientôt toute sa confiance; gémit avec elle des privations cruelles que lui imposait sa mère, de l'isolement affreux auquel elle était condamnée : puis rapportant tout à la volonté céleste, elle prétendait, avec une ruse infernale, que les grandes tribulations qu'elle

éprouvait dans sa jeunesse, étaient un indice certain du bonheur qui l'attendait, sitôt que son cœur aurait fait un choix. Une rougeur subite répandue sur la figure d'Henriette, et la vive émotion qu'elle réprimait avec peine, annonçaient clairement que ce cœur pur et sans détour, parlait déjà. La clairvoyante Gertrude devina facilement qu'Adolphe Darcourt était l'objet de l'amour le plus tendre, le plus discret; mais ne voulant rien brusquer encore, elle feignit d'ignorer le secret penchant de sa jeune maîtresse, et résolut d'attendre une occasion favorable, pour arriver au but qu'elle s'était proposé.

Madame de Montbrun, blessée du testament de sa tante, avait refusé d'être dépositaire des diamans. Ils étaient restés entre les mains du notaire. Henriette avait remarqué parmi

ces diamans une paire de boucles d'oreilles, chacune d'une seule pierre, et d'une assez grande valeur. Elle crut pouvoir diminuer le ressentiment de sa mère, qu'elle savait n'être pas insensible aux attraits de la vanité, en profitant de sa fête, jour de Sainte-Marie, pour lui faire un hommage qui lui prouvât sa respectueuse déférence. Elle pria donc son subrogé-tuteur de lui remettre l'écrin particulier contenant ces mêmes boucles d'oreilles, en lui confiant le don qu'elle en voulait faire. Ce jour du quinze août lui devenait d'autant plus cher, qu'il devait réunir à dîner de nombreux convives, parmi lesquels se trouverait le jeune Darcourt, que madame de Montbrun voulait remercier des soins qu'il s'était donnés pour l'inventaire. Le matin de ce jour si ardemment désiré, Henriette avait fait une toilette simple en

apparence, mais la plus recherchée qu'il lui fût possible ; et comme le désir de plaire entraîne souvent plus loin qu'on ne le pense, elle avait, pour la première fois de sa vie, arrangé l'ample fichu de mousseline double que toujours elle était astreinte à porter, de manière à ce que ses charmes ne fussent pas entièrement voilés aux regards profanes. Cet oubli sans doute était involontaire ; mais l'esprit malin faisait croire qu'Adolphe y pouvait être pour quelque chose. Henriette se présente donc à l'appartement de sa mère, tenant à la main un bouquet de roses blanches, et se dispose à lui faire son offrande, lorsque madame de Montbrun l'examinant de la tête aux pieds, avec ce regard inquisiteur qui déjà la faisait trembler, lui dit qu'elle ne recevait point des fleurs que son indécence avait profanées.....

Ces mots cruels sont pour la timide Henriette une énigme dont elle ose demander l'explication ; et la prude austère lui désignant le fichu qui la couvre, ajoute d'un ton sec et plein de courroux : « Pouvez-vous bien vous » présenter devant moi, dans cette im- » modeste parure ?...... » A ces mots, elle jette le bouquet sur le parquet où roule un petit étui de maroquin rouge orné d'un chiffre. Le cerbère soupçonneux s'en empare, l'ouvre et reconnaît les boucles d'oreilles de feu sa tante.... « Hélas ! ma très-chère mère, dit la jeune fille d'un ton pénétrant, c'était la première fleur de mon bouquet. — Comment ! que voulez-vous dire ? — Ces diamans, beaucoup trop beaux pour moi, ne m'ont été remis par mon tuteur, que pour vous les offrir. — Eh ! que ne parliez-vous ? ... répond l'hypocrite d'un ton beaucoup

plus doux : le moyen de croire qu'il vous viendrait l'idée de me faire un pareil présent.... Je l'accepte, afin de vous prouver combien est agréable à Dieu la soumission d'une fille envers sa mère....Et pour vous en témoigner ma satisfaction, je veux que ce fichu de mousseline mis tout de travers, soit à l'instant même remplacé par la pointe de dentelle blanche que je vous fis porter le jour de votre première communion. C'est une vraie parure de vierge; et j'entends que vous ne la quittiez pas de toute cette sainte journée. »

Le dîner fut somptueux et très-gai : Henriette n'avait jamais été si bien vêtue; et la satisfaction qu'elle éprouvait, donnait encore plus d'éclat à ses charmes. Quoique placée fort loin d'Adolphe, leurs yeux se rencontraient sans cesse : madame de Montbrun, se relâchant un instant de sa pruderie

ordinaire, fut aimable, brillante et reprit même, sans y songer, quelques manières mondaines. Au sortir de table, mademoiselle Gertrude servit le café; et l'heureux Adolphe, en recevant de sa main la tasse parfumée, lui fit un signe d'intelligence auquel répondit l'adroite femme-de-chambre, par ces trois mots qu'elle lui dit bas à l'oreille : « Tout va bien !.... » Peu de jours après eut lieu l'entrevue à la rue Servandoni. Adolphe, épris plus que jamais d'Henriette, faillit perdre la tête, lorsque Gertrude lui donna l'assurance qu'il était payé du plus tendre retour. Il ne cessait de presser dans ses bras la rusée confidente: qui prenait un goût tout particulier à cet élan de la reconnaissance, et ne songeait plus qu'aux moyens de réunir les deux amans; mais que d'obstacles à vaincre ! Si depuis son enfance, Henriette

avait été l'esclave de sa mère, elle était encore bien plus tyrannisée, depuis qu'elle avait atteint l'âge d'aimer et d'être aimée. Madame de Montbrun ne la quittait pas plus que son ombre ; et lorsqu'elle était obligée de s'en séparer, pour aller remplir les devoirs pieux qui l'appelaient au temple, sa fille était enfermée à double tour ; et privée de toute espèce de communication. Gertrude promit au jeune Darcourt de saisir la première occasion favorable d'instruire mademoiselle de Montbrun des sentimens qu'elle lui avait inspirés, et de la déterminer à rompre la chaîne pesante qui l'accablait.

Depuis quelque temps tout Paris se portait à Saint-Sulpice, pour entendre l'orateur célèbre qui, de nos jours, a le mieux servi le trône et l'autel ; chacun s'empressait d'aller écouter ce sage

interprète de la parole de Dieu, sans cesse entouré d'une nombreuse jeunesse que jamais il n'effarouchait, qu'il attirait par une éloquence brillante, une instruction profonde; et qu'il convertissait par l'accent de la tolérance, et la peinture fidèle du bonheur de croire. Henriette y fut conduite par sa mère : elle ne pouvait se lasser d'admirer cet habile commentateur de l'Évangile; et lorsque sa bouche expressive et son âme divinement inspirée, récapitulaient les devoirs des enfans envers leurs parens, la jeune fille fondant en larmes, et se trouvant à côté de sa mère, fut au moment de tomber à ses pieds, et de lui faire l'aveu de l'état de son cœur; mais un regard sévère l'arrêta : la défiance et l'épouvante comprimèrent l'élan de la nature. Henriette, repoussée continuellement du sein maternel, et tyran-

nisée, lors même qu'elle était innocente, fut effrayée du sort qui l'attendait, en avouant qu'elle aimait le jeune Darcourt. Elle n'éprouvait plus que la souffrance, l'humiliation : elle n'avait plus qu'un désir, celui de se soustraire au plus affreux esclavage.

Ce qui vint encore en augmenter l'amertume, c'est qu'elle fut instruite, par la femme-de-chambre, que sa mère avait refusé, et refusait journellement les brillans partis qui se présentaient pour elle : « Cela ne doit pas vous » surprendre, mademoiselle : » ajoutait Gertrude avec intention ; « madame » votre mère doit jouir des revenus » de votre fortune, jusqu'à votre ma- » riage ; elle ne vous établira que le » plus tard qu'il lui sera possible.... » Oh ! quel trouble affreux, quel épouvantable désordre ces paroles insi-

dieuses produisirent dans l'ardente imagination de la jeune esclave !.... « Celui de vos prétendus que je regrette le plus, dit encore Gertrude, enfonçant le trait, c'est M. Darcourt, le neveu de votre respectable tuteur, auquel il doit succéder bientôt...— Que dites-vous, Gertrude! il m'aurait demandée en mariage! — Non pas positivement : la certitude d'être refusé, comme tant d'autres, l'arrête : le pauvre jeune homme! il finira par en perdre la raison; car il ne respire que pour vous.... et si j'en crois l'agitation de mademoiselle, elle ne voit pas son amour avec indifférence. — C'est la première fois, ma bonne Gertrude, que j'en ai la certitude.... Je ne puis vous cacher que cet aimable jeune homme a fait sur mon cœur une vive impression : il porte sur ses traits tant de candeur et de bonne foi!—Il est, dit-

on, sans fortune. — La succession de ma grand'tante ne me donne-t-elle pas les moyens de l'enrichir? — Il est peut-être encore un peu jeune. — Il a vingt-trois ans, moi dix-sept : analogie d'âge s'il en fût. — Mais comment détermi-ner madame votre mère?... Il n'y au-rait qu'un moyen. — Lequel? ah! par-lez, bonne Gertrude. — Voulez-vous vous confier à moi? — Sans doute. — Auriez-vous le courage de me suivre? — Me séparer de ma mère!... — Pour huit jours, tout au plus. — Que me proposez-vous? — Le terme de votre esclavage et le bonheur qui vous at-tend. — Vous ne me quitterez pas? — Comment abandonner un dépôt si pré-cieux! — Mais enfin, quel est votre projet? — Vous le saurez. — Adolphe l'approuve-t-il? — Tout est d'accord entre nous. — En ce cas, je me rends. — Patience et discrétion! — J'atten-

drai, je me tairai. — Et vous vous engagez à me suivre? — Je vous le promets. »

Cette conversation fut interrompue par l'arrivée de madame de Montbrun : Henriette regagne à l'instant sa cellule ; Gertrude se met au prie-dieu de sa maîtresse qu'elle feint de ne pas entendre ; et paraît plongée dans une pieuse méditation. Madame de Montbrun revenait souffrante : elle éprouvait un malaise général qui lui faisait craindre une maladie sérieuse. Elle en fut quitte pour un rhume violent qui la retint trois semaines dans son appartement. Henriette ne la quittait pas un seul instant; et bien souvent ses veilles, ses tendres prévenances n'étaient payées que par une dureté désespérante. Madame de Montbrun astreignait sa malheureuse fille à passer en prières tout le temps qu'elle pouvait

dérober aux soins qu'elle lui prodiguait; et si quelquefois accablée de fatigue, Henriette, après avoir veillé toute la nuit, cédait à l'irrésistible besoin du sommeil, sa mère prétendait qu'elle manquait de ferveur, et qu'elle chancelait dans sa foi. Alors mille reproches outrageans et tout ce que le fanatisme peut inspirer de plus révoltant : jusqu'à la menace humiliante d'enfermer sa fille dans sa chambre et de l'y condamner à un jeûne austère, chaque fois qu'elle ne réciterait pas par cœur l'office entier du jour..... Ce dernier trait porta le désespoir dans l'ardente imagination de la jeune personne : l'idée de se voir traitée à dix-sept ans, comme une petite fille sur les bancs de l'école, excita son indignation. Des lettres fréquentes d'Adolphe, qu'elle recevait par l'entremise de Gertrude, vinrent achever

d'égarer ce cœur aimant et comprimé : Henriette ne songea plus qu'à briser des fers qui chaque jour devenaient plus pesans, et fut la première à solliciter Gertrude d'exécuter son projet.

Une occasion favorable se présenta : madame de Montbrun, qui prenait encore plus de soin de sa chère personne, que du salut de son âme, gardait toujours son appartement, bien qu'elle fût en état d'aller au temple remplir ses devoirs religieux. L'adroite Gertrude, depuis quelque temps, n'était occupée qu'à se trouver seule hors de l'hôtel avec Henriette. Elle lui suggéra l'idée de demander à sa mère la permission d'aller entendre de nouveau, les admirables conférences de Saint-Sulpice, qui devaient recommencer le lendemain; et la jeune fille, prenant à son tour le masque de l'hypocrisie, avoua qu'elle avait besoin de

cette pieuse réconfortation. Madame de Montbrun y consentit, à condition qu'elle ne quitterait pas le bras de mademoiselle Gertrude, et qu'elle mettrait son voile d'usage, sur la grande capotte de taffetas noir, qui lui couvrait la figure. Il fut en outre convenu qu'elles iraient toutes les deux de très-bonne heure, afin d'éviter la foule, et qu'en sortant, elles trouveraient, à la grande porte du temple, un des gens de l'hôtel qui les escorterait. L'humble et mielleuse Gertrude promit à sa maîtresse d'exécuter ponctuellement ses ordres, et trouva le moyen de faire prévenir Adolphe.

Henriette se rend donc à Saint-Sulpice, où toutes les issues furent bientôt assiégées par un grand nombre de fidèles et de curieux. Son âme est émue; et sous le voile épais qui la couvre, elle cherche des yeux Adolphe

parmi cette jeunesse nombreuse qu'attire la célébrité de l'orateur. Il parle, et le silence le plus imposant, le recueillement le plus profond règnent dans tout l'auditoire. Il rappelle cette touchante parabole de l'Enfant prodigue, et retrace, avec tant de force et de vérité, les maux et les humiliations que souffrent les enfans qui désertent le toît paternel, que la pauvre Henriette, éclairée par l'éloquence de l'orateur chrétien, sent renaître dans son âme le germe de la vertu, et s'aperçoit que les liens sacrés qui unissent une fille à sa mère, ne peuvent être rompus, sans outrager le ciel, sans violer les saintes lois de la nature. Effrayée de la démarche coupable où elle se laisse entraîner, elle se promet de s'arrêter sur le bord du précipice, et de retourner dans le sein maternel, dût-elle y retrouver l'esclavage et le mal-

heur!........ Bientôt l'exhortation religieuse est terminée, la foule se dissipe, et Gertrude, qui donne le bras à sa jeune maîtresse interdite et tremblante, la conduit, non vers la grande porte où les attendait un des gens de madame de Montbrun, mais vers une sortie latérale qui mène à la rue Servandoni. « Où me conduisez-vous? demande Henriette d'une voix altérée. » — Où l'amour et l'hymen vous attendent. — Non, non, je veux retourner vers ma mère. — Ce serait vous remettre à votre tyran!—Il vaut encore mieux souffrir, que se déshonorer. — Moi vous déshonorer! lui dit Adolphe qui l'attendait sur les dernières marches du temple. Ah! j'en prends à témoin ce Dieu de justice que vous venez de prier; jamais vous n'aurez été entourée de plus d'égards, de plus de respects.... Henriette, chère Henriette!

le temps presse : venez! et songez que cet instant va décider du bonheur ou du malheur de notre vie!...... » A ces mots il la prend dans ses bras, où elle perd tout-à-fait l'usage de ses sens. Il la porte, soutenue par Gertrude, dans une calèche attelée de chevaux de poste; et en moins d'un quart d'heure, ils avaient franchi tous les trois les barrières de Paris.

Cependant le domestique aposté à la grande porte de Saint-Sulpice, attend, regarde en vain; et voyant que la foule est entièrement écoulée, il entre dans le temple, cherche partout et retourne à l'hôtel annoncer à madame de Montbrun cette étrange disparition. Il était près de quatre heures. Jamais mademoiselle Gertrude n'était rentrée aussi tard; mais c'est une trop sainte fille, pour qu'on puisse suspecter sa fidélité..... Cinq heures sonnent, et

personne ne paraît encore. Enfin l'heure du dîner s'écoule et la nuit vient. La mère austère se livre alors aux plus affreux soupçons, au plus violent désespoir. Elle s'empresse d'aller instruire le subrogé-tuteur d'Henriette, de cette absence imprévue, et de prendre avec lui des informations, de faire toutes les démarches nécessaires en pareil cas : ils ne peuvent obtenir le moindre renseignement. Toutefois le notaire, en rentrant chez lui, s'étonne de ne point voir à l'étude son neveu qui jamais ne s'absentait sans l'en prévenir. Il se rappelle alors certains regards furtifs qu'il avait remarqués entre Adolphe et la femme-de-chambre; et ses doutes sont confirmés par une lettre que lui remet un commissionnaire, de la part du ravisseur de la jeune personne. Il court aussitôt chez madame de Montbrun, l'instruire que sa fille

est enlevée ; et que l'auteur du crime est son neveu. « Votre neveu ! s'écrie la fausse dévote : vous étiez son complice. — Moi, madame ! — Eh ! qui peut avoir porté ce jeune audacieux à une pareille démarche, si ce n'est le désir de partager avec vous une fortune considérable dont vous êtes le dépositaire, mais dont je saurai bien vous faire rendre compte. — J'étais loin, je l'avoue, répond le vieillard, de m'attendre à une pareille accusation..... mais elle ne doit pas m'étonner de la part d'une mère trop austère, qui seule a causé le déshonneur de sa fille. — Qu'osez-vous dire ? — Lisez, madame !..... » Il lui présente la lettre d'Adolphe, qu'elle parcourt avec la suffocation de la colère, mais sans verser une seule larme ; cette lettre était ainsi conçue :

« Mon cher oncle, mon bienfaiteur,

» j'ai commis une grande faute, puis-
» que j'ai trahi votre confiance. Pré-
» senté par vous chez madame de
» Montbrun, je n'ai pu résister aux
» tourmens qu'elle faisait endurer à
» sa fille : je l'ai soustraite à la tyran-
» nie de cette femme égoïste, impé-
» rieuse, indigne de posséder l'ange
» qu'elle a désespéré, qu'elle a perdu
» pour jamais.... Je ne reparaîtrai
» devant vous qu'à la majorité de
» votre pupille : à moins que votre
» inépuisable bonté n'obtienne de ma-
» dame de Montbrun son assentiment
» au mariage de sa fille avec celui
» dont le bonheur serait parfait, s'il
» pouvait obtenir de vous son par-
» don. »

« ADOLPHE DARCOURT. »

« Eh bien, madame, m'accuserez-vous encore d'être le complice du ravisseur ? — Il faut que sans délai, vous

veniez avec moi le dénoncer à la justice. — Moi, j'irais dénoncer un orphelin dont j'élevai l'enfance et qui m'appartient par les liens du sang! — En ce cas, j'irai sans vous; j'aurai l'appui de tous les amis de la religion, des mœurs.... — Et le blâme de toutes les mères sensées qui préfèrent à un éclat toujours nuisible, les moyens de ramener des enfans égarés, et de réparer le mal qu'ils ont fait. — Et quelle réparation votre neveu pourrait-il offrir à ma fille? — Je n'en vois qu'une, madame, et ce n'est point à moi de vous la proposer : l'oncle d'Adolphe impose silence au tuteur d'Henriette. »

Plusieurs jours s'écoulèrent pendant lesquels madame de Montbrun consulta des légistes célèbres, des personnes distinguées : tous leurs avis se réunirent pour la déterminer au

silence, et enfin au mariage des amans: elle ne voulut point y paraître, et remit son autorisation au tuteur de sa fille. Celle-ci, dotée de la succession de sa grand'tante, montant à près de trente mille francs de rente, devint un parti très-avantageux pour le jeune Darcourt qui ne possédait rien au monde, et qui n'était que le fils d'un huissier de Grenoble. C'était ce qui blessait l'orgueil de madame de Montbrun, au point que jamais elle ne voulut avoir avec les nouveaux époux une seule entrevue, ni la moindre communication.

Semblable à un jeune faon qui retenu trop long-temps, prend tout-à-coup son essor, Henriette s'abandonna sans réserve et sans discernement, à tous les plaisirs que lui offrait la capitale. Son mari partagea sa folle émancipation. Ebloui par la fortune de sa

femme, il négligea l'étude de son grand-oncle dont il eut été le successeur. Bientôt certaines indiscrétions de la jeune femme, quelques imprudences fruit de son étourderie et des séductions dont l'environnaient sa beauté, son inexpérience, refroidirent Adolphe, et jetèrent des nuages sur cette aurore de félicité qu'ils croyaient inaltérable. Henriette en souffrit beaucoup. Elle ne tarda pas à sentir que toute femme enlevée, ne conserve pas longtemps l'estime de son ravisseur, lors même qu'il devient son époux. Elle fut bientôt mère d'une fille qui fit pendant plusieurs années son bonheur et sa consolation. Elle se proposait de diriger sa jeunesse, et de la préserver des tourmens que sa mère lui avait fait endurer; mais son mari ne crut pas devoir lui confier un dépôt aussi cher : et mettant sa fille dès l'âge de sept ans,

dans une des meilleures maisons d'éducation de Paris, il dit à sa femme : « Il ne m'appartient pas de vous faire » aucun reproche sur l'événement qui » vous a mise en mon pouvoir : il m'a » procuré trop d'avantages ; mais la » femme qui n'est devenue mère que » par un enlèvement, a perdu le droit » d'élever sa fille...... » Henriette fut obligée de dévorer en secret cet humiliant outrage ; et se rappelant alors ce qu'avait dit l'orateur de Saint-Sulpice, dans la parabole de l'Enfant prodigue, elle reconnut, mais trop tard, que la faute qu'un Dieu clément pardonne, laisse parmi les hommes une tache indélébile.

Quant à madame de Montbrun, déçue dans son ambition, humiliée du mariage de sa fille, et privée d'exercer sur elle sa domination tyrannique ; toujours extrême dans ses goûts,

comme dans ses volontés, elle se livra plus que jamais à cette dévotion exagérée, intolérante, qui chez elle, à vingt ans, n'était qu'un masque, à trente une habitude et devenait à quarante son unique ressource. Séparée des siens, privée d'affections, d'affinités, elle alla s'enfermer dans un cloître, et mourut dans l'isolement et l'abandon que produit presque toujours l'excès d'austérité.

---

## LES DEUX MÉTHODES.

Chacun de nous a son système, et trace le sentier qui doit le conduire au bonheur; mais combien d'esprits éclairés qui s'égarent! combien de cœurs aimans, généreux qui s'aveuglent, se fourvoient! L'amour maternel, ce sentiment à la fois si pur et si tendre, n'est pas lui-même à l'abri des erreurs d'une âme expansive et d'une ardente imagination. Telle mère qui, par une austérité prudente et des privations méditées, fait quelquefois douter de sa tendresse, devient souvent plus chère à ses enfans et contribue plus efficacement à leur félicité, que cette autre mère dont la facile complaisance prévient jusqu'aux moindres désirs des siens, les entoure de nombreuses

jouissances qui les rassasient, les fatiguent, et désenchantent le reste de leur vie. L'éducation des filles sur-tout, exige une grande économie du présent, une prévoyance continuelle pour l'avenir. C'est une pépinière formée de plantes délicates qui doivent un jour faire l'ornement et la richesse de nos jardins. Les exposer aux rayons du soleil, dès les premiers jours du printemps, c'est en forcer la sève, en accélérer le développement. Les fleurs qu'elles produisent sont brillantes : elles charment tous les regards ; mais avant que l'été n'arrive, on les verra décolorées, penchées sur leur tige ; et malgré les soins les plus assidus, après avoir brillé quelques instans, elles seront confondues parmi ces rameaux desséchés qui blessent les yeux, attristent la pensée, et ne peuvent plus rien produire.

Madame Danécour, veuve d'un avocat célèbre, était unie dès l'enfance, par les liens d'une inaltérable amitié, à madame de Rosan, également veuve d'un secrétaire d'ambassade, mort victime de son dévouement à sa patrie. Toutes les deux, quoique jeunes encore, et douées des avantages qui font briller dans le monde, s'étaient refusées constamment à contracter de nouveaux nœuds. Chacune d'elles avait une fille unique, son espoir et sa consolation. Claire Danécour, dont la figure noble, régulière et l'œil observateur offraient l'image vivante de feu son père, était l'objet des tendres soins d'une mère modeste et prévoyante. Laure de Rosan, qui portait sur ses traits enchanteurs une vivacité piquante et le plus malin sourire, était l'idole d'une mère fastueuse et courant après le plaisir. Ces deux jeunes amies, nées

à la même époque, filles de deux femmes distinguées, dont l'ancienne liaison était resserrée par une conformité de malheurs, furent élevées ensemble. Tant que dura leur enfance, on les vit confondre leurs jeux et leurs premiers penchans. Mesdames Danécour et de Rosan ne pouvaient voir, sans une vive émotion, leurs filles se chérir, se rechercher et commencer, à l'exemple de leurs mères, ce commerce durable et si précieux d'une amitié vraie, qui console dans les peines, avertit dans les erreurs, et porte sur toute la vie une douce et salutaire influence.

Cependant Claire et Laure ne se ressemblaient pas plus par les traits du caractère, que par ceux du visage. Autant l'une était soumise, réfléchie et disposée à prendre toutes les impressions qu'on voulait lui donner, autant l'autre était altière, étourdie,

et se livrait sans réserve à la fougue de ses désirs, de ses caprices. Son babil à la vérité paraissait plus sémillant que celui de Claire, ses saillies plus vives, ses mouvemens plus gracieux; mais sa jeune compagne, d'un seul mot, d'un seul regard, pénétrait l'âme et savait inspirer le plus tendre intérêt. Claire était un de ces arbustes qui s'élèvent doucement et n'ont presque pas besoin de tuteur, dont les fleurs sont tardives, mais de longue durée: Laure offrait l'image de ces plantes précoces dont les fleurs printanières paraissent avant le feuillage qui doit les protéger, et par cela même sont exposées plus que les autres, à l'intempérie de l'air, aux atteintes de l'orage.

Ce qui contribuait sur-tout à développer les facultés morales de Laure, c'était le zèle ardent que montrait sa mère à la faire briller dans le monde.

Elle éprouvait une jouissance inexprimable, lorsqu'elle voyait sa fille, bien jeune encore, occuper tout un cercle par la vivacité de ses réparties et les à-propos d'une heureuse mémoire, par cette agaçante lutinerie dont chacun s'amuse dans un enfant, sans prévoir que ces petits succès de société gâtent son cœur, égarent son esprit, en lui donnant trop tôt l'habitude funeste de se faire remarquer, en lui inspirant le désir immodéré d'éblouir et de plaire. Madame de Rosan, dont l'amour-propre égalait la tendresse qu'elle portait à sa fille, ne cessait de lui faire étaler tous les dons qu'elle avait reçus de la nature, et de s'enivrer des succès qu'elle lui faisait obtenir. On ne parlait partout que de Laure de Rosan; on la citait comme un prodige qui serait la gloire et le modèle de son sexe.

Il n'en était pas de même de Claire Danécour : sa mère, qui préférait aux jouissances d'une complaisante vanité, l'étude approfondie du bonheur de sa fille, ne la prodiguait point en public; elle ne la conduisait que dans quelques réunions choisies, peu nombreuses ; et ne lui permettait jamais de se mêler à la conversation, que lorsque ses parens, ou des amis sûrs lui feraient quelque demande. C'était une timide colombe n'osant encore s'éloigner du bocage qui l'avait vue naître, et s'essayant de branchage en branchage, à prendre un vol assuré. Aussi, tandis que Laure attirait tous les regards, excitait le rire par ses heureuses saillies et faisait preuve de goût, de talent et d'instruction, Claire, modestement placée dans un coin, n'était remarquée de personne, et se retirait bien souvent sans avoir rencontré d'autres

yeux que ceux de sa mère, sans avoir proféré la moindre parole.

Tant que les deux jeunes amies furent à cet âge où l'on ne peut compter encore dans la société, cette disparate qui existait entre elles, était peu remarquée. On attribuait la retenue de Claire à son inexpérience, à sa timidité; mais dès qu'elles furent parvenues à cette brillante adolescence où les traits se forment, les graces se dessinent, à cette époque enfin qui fait prendre date, et donne le droit d'intéresser et de charmer, on remarqua l'étrange différence qui se trouvait entre ces deux jeunes personnes; et l'on s'étonna que leurs mères, unies par les liens d'une véritable amitié, eussent adopté chacune un système aussi contraire.

Madame de Rosan crut devoir en parler à l'amie de son enfance, la

prévenir du ridicule qu'elle se donnait, et des soupçons qu'elle suggérait à la méchanceté. « Sais-tu bien, » lui dit-elle un jour, « qu'on te blâme tout haut, » et qu'on t'accuse d'être jalouse de ta fille..... ? » Madame Danécour ne lui répondit d'abord que par un sourire calme et plein de dignité.... « On remarque en effet, ajouta madame de Rosan, que plus ton élève se forme et réunit tout ce qui peut intéresser, plus tu la soustraits aux regards du public, plus tu la prives des plaisirs qui conviennent à son âge. Pourquoi donc attrister ainsi l'aurore de sa vie? ils n'arrivent que trop tôt ces orages des passions, ces devoirs d'épouse, de mère, et tous les chagrins que souvent ils font naître..... aussi je prétends ne rien refuser à ma chère Laure. Je veux qu'elle connaisse le monde, avant d'y paraître, qu'elle prépare elle-même la

chaîne de l'hymen; je prétends enfin qu'elle me doive toutes les jouissances qu'une mère a le pouvoir de procurer à sa fille adorée. — Eh! crois-tu donc que la mienne me soit moins chère ? lui répondait madame Danécour : va, son bonheur est l'unique objet de mes pensées, le seul but où tendent tous mes efforts; mais chacun a sa méthode. Je pense, moi, que la jeune fille qu'on étale dans le monde, en est, par cela même, moins appréciée, que celle peu connue, et qu'il faut aller chercher dans son humble retraite. L'une sans cesse exposée aux regards scrutateurs d'un public envieux et souvent injuste, l'habitue à tous les charmes qui l'embellissent, à toutes les qualités qui la distinguent ; et finit bientôt par n'en être plus remarquée. L'autre au contraire, qui ne paraît que rarement sur ce grand théâtre, semble

toujours y débuter pour la première fois. On la juge sans rigueur; on voudrait protéger sa marche chancelante; son défaut d'usage passé pour une grace naïve; le peu de paroles qu'elle profère, sont recueillies avec indulgence; et sa pudeur devient un domaine sacré dont chacun veut être le défenseur. Jamais aussi, ajoute madame Danécour, sans rien refuser à ma fille de ce qui peut contribuer à son éducation et sur-tout à son bonheur, jamais je n'exposerai sa jeunesse aux séductions, aux dangers du grand monde. Non, non, la simple nacelle qui porte tout mon espoir, toute ma fortune, ne sera point jetée au hasard sur cette mer orageuse où l'on voit s'engloutir par imprévoyance, tant d'êtres intéressans.... Continue, chère amie, à rendre le public envieux de ton trésor, à l'offrir avec orgueil aux

regards d'une foule empressée : moi je garde le mien que je voudrais dérober à tous les yeux; et je thésaurise en secret tous les moyens d'en augmenter la valeur..... Je ne blâme point ton système, puisqu'il te rend heureuse : ne blâme donc plus le mien; et sans disputer davantage sur la différence de nos systèmes, de notre conduite, bornons-nous à dire que chacun a sa méthode. »

Cette différence d'opinions, qui divisait ainsi les deux mères-amies, était l'objet des entretiens particuliers de leurs filles, chaque fois qu'elles se trouvaient ensemble. Claire, malgré toute sa tendresse et son aveugle confiance pour sa mère, commençait à éprouver certaines privations qu'elle cachait avec soin. Quelquefois cependant, madame Danécour la conduisait dans un concert particulier pour y exercer ses

talens; au Théâtre-Français pour y former son goût, orner son esprit, en voyant représenter les meilleurs ouvrages : elle lui faisait enfin connaître avec discrétion tout ce que Paris offre de remarquable dans les sciences, dans les arts; mais jamais aucun bal nombreux, aucune fête publique : jamais sur-tout de ces petits spectacles où va rire la multitude ; et que madame Danécour regardait comme l'écueil des mœurs, la corruption du langage, la prostitution de la pudeur.

Cependant Claire avait quinze ans : d'un sens exquis, d'une imagination brillante et parfaitement instruite, elle avait le plus grand désir de se montrer dans le monde; mais il eût fallu se trouver quelquefois dans la foule, se mêler parmi des personnes inconnues, s'exposer à des regards indiscrets, à des conversations hasardées; et sur tout

cela madame Danécour était inexorable.

Ce qui rendait encore plus vives les privations de Claire, c'était le récit que lui faisait Laure de tout le plaisir qu'elle avait eu au bal de la veille, aux Bouffes, à la grande fête de Tivoli, et sur-tout au nouveau ballet de l'Opéra. « O ma chère ! lui disait-elle, que » je te plains d'avoir une mère aussi » avare de tes plaisirs ! qu'il doit être » triste de vivre dans l'isolement » comme tu le fais ; de ne pouvoir » prendre aucun usage des cercles du » jour, et de s'exposer, lorsqu'on s'y » montre par hasard, à paraître gau- » che et ridicule !..... C'est ce qui t'ar- » rivera, ma pauvre Claire, je t'en » préviens..... Oh ! que tout cela me » fait sentir vivement ce que je dois » à ma mère d'amour et de recon- » naissance ! »

Claire ne répondait à ces pénibles réflexions, que par un morne silence. Ses yeux baissés, une rougeur involontaire indiquaient assez qu'elle souffrait en secret de l'austère méthode de sa mère, et qu'elle eût aimé à partager tous les plaisirs dont l'impitoyable Laure lui faisait une si brillante peinture. Peu à peu ces entretiens particuliers jetèrent dans l'âme de Claire un trouble dont s'aperçut aisément madame Danécour. Elle crut devoir prévenir des combats dangereux qu'aurait à supporter sa chère élève ; et sut avec adresse la sauver de ces conversations secrètes, de ce caquetage de jeunes filles, souvent plus redoutable pour une âme confiante et pure, que les adulations et le tourbillon du grand monde. Cette nouvelle privation fut la plus sensible pour Claire : elle blessa vivement l'amour-propre de madame

de Rosan, qui ne put dissimuler à son amie combien elle était surprise de cet excès de défiance, de cet outrage à l'amitié. Laure, de son côté, ne cessait de répandre en public l'excessive austérité de madame Danécour, de ridiculiser ses soupçons qu'elle portait jusqu'à l'oubli des convenances ; mais ni ces murmures, ni le blâme que lui témoignaient toutes les personnes de sa société, ni même la souffrance secrète qu'éprouvait sa fille, ne purent la faire dévier un seul instant de la résolution qu'elle avait prise et du plan qu'elle s'était formé..... Le hasard, ou plutôt cette Providence éternelle qui semble seconder les âmes fortes et les bonnes mères, ne tarda pas à couronner du succès le plus flatteur tant de courage et de sacrifices. A peine Claire entrait-elle dans sa dix-huitième année, qu'elle fut demandée en mariage par

madame de Néris, pour son fils unique, héritier d'une grande fortune et d'un nom respecté dans la magistrature. Cette dame, aussi distinguée par son mérite et sa naissance, que remarquable par l'extrême tendresse qu'elle portait à son fils, conseiller-auditeur à la Cour royale de Paris, avait rencontré plusieurs fois madame Danécour et sa fille, soit aux offices du matin qui attirent peu de monde, soit aux promenades les moins fréquentées. L'extérieur imposant de la mère, le ton, le maintien, la noble et touchante simplicité de la fille, avaient produit sur madame de Néris une espèce d'enchantement, et lui fit naître l'espoir de voir se réaliser le bonheur que sa tendresse imaginait pour son cher Alfred. Celui-ci, de son côté, n'avait pu se défendre, en voyant mademoiselle Danécour, de cette émotion profonde,

de ce respectueux entraînement que produisent la beauté timide et la vertu modeste. Qu'on juge de l'étonnement et de la joie qu'éprouva madame Danécour, lorsque la femme la plus généralement honorée, vint lui demander la main de Claire, comme la seule femme qui pût assurer le bonheur de sa vie et celui de son fils !.... « Mais qui donc a pu, madame, vous faire choisir ma fille si simple et si peu connue dans le monde? — C'est justement, répondit madame de Néris, cette simplicité qui la rend si précieuse à mes yeux. J'ai beaucoup étudié le cœur humain, et j'ai souvent remarqué que la chaîne de l'hymen la plus sûre et la plus durable, est celle formée par une jeune femme qui n'a fait qu'entrevoir le monde et ses plaisirs. Le peu que fait un mari pour lui plaire, la charme; le moindre égard se grave

dans son souvenir; et la foi jurée, lui offrant sans cesse un nouvel aliment pour le bonheur, devient par cela même incorruptible. Vous avez formé, madame, non sans de grands obstacles, un trésor véritable pour celui qui sera l'époux de mademoiselle votre fille; et j'ose réclamer ce trésor inappréciable qui tout à la fois comblerait les vœux de mon fils et ferait le charme du reste de ma vie. »

Ce brillant mariage fut donc arrêté. Malgré les nuages qui s'étaient élevés entre madame Danécour et son ancienne amie, elle crut devoir l'instruire la première de l'établissement de sa fille, et s'empressa d'aller la visiter. L'étonnement de madame de Rosan fut inexprimable : elle ne pouvait concevoir comment un parti aussi brillant que le jeune de Néris, eût préféré cette Claire sans usage, sans renommée, à

la brillante Laure si connue, si recherchée, et dont partout on admirait les talens, la grace et la beauté. « A quoi » bon, se disait avec dépit madame » de Rosan, former un ensemble par- » fait de tout ce qui peut plaire et sé- » duire? à quoi bon sacrifier son repos, » sa santé, consacrer une partie de » sa fortune à donner à sa fille une » éducation qui devrait lui procurer » un établissement avantageux?..... on » lui préfère un être ignoré, dont tout » le mérite consiste à vaquer aux soins » domestiques les plus minutieux; » dont les goûts et les habitudes rétré- » cissent l'âme, la pensée; et dont » l'existence abjecte, monotone n'of- » fre pour tout avenir à son époux, » que l'ennui, le dégoût, la rupture » et le malheur. »

Cependant madame de Rosan, malgré tout son ressentiment et cette

jalousie maternelle qu'elle laissait éclater, ne put se défendre d'assister au mariage de Claire Danécour. Une idée la consolait : c'était que la mariée, quoique belle, paraîtrait si gauche et si neuve aux usages du monde, que la comparaison qui s'établirait entre elle et Laure, ferait repentir la famille de Néris, et jusqu'au jeune époux lui-même, du choix qu'ils avaient fait..... Mais cette attente que suggérait l'envie, trop souvent plus forte que l'amitié, fut encore déçue. Claire ne parut aucunement empruntée le jour de son mariage, sous les riches vêtemens qui la paraient : elle portait avec une grace remarquable les joyaux nombreux dont elle était ornée; on eut dit une nymphe timide qui essayait la ceinture de Vénus. Chacun était ravi; chacun adressait à madame de Néris des éloges flatteurs et les félicitations les plus

sincères. Laure et sa mère furent elles-mêmes contraintes d'avouer que jamais aucune mariée ne s'était présentée avec plus d'éclat, et en même temps avec plus de modestie. Elles commencèrent à sentir combien donne de droits sur tous les cœurs une sage retenue, préférable à cet étalage imprudent, à cette prétention funeste, qui ne font bien souvent que des dupes ou des victimes.

Telle ne fut point toutefois Laure de Rosan. L'amitié reprenant sur elle son empire, la fit paraître aux noces de Claire, heureuse du bonheur de son amie, et si brillante d'attraits et d'aimable enjouement, qu'elle fixa l'attention d'un nouveau magistrat ami d'Alfred de Néris. Cet homme aimable, opulent, fut séduit par les dehors éblouissans de la beauté qu'il voyait pour la première fois, au point que peu

de jours après cette entrevue, il fit faire à madame de Rosan des propositions de mariage avec sa fille. Cet hymen qui, sous tous les rapports, était avantageux, fut célébré avec la pompe qu'il méritait. Claire y parut plus séduisante encore. L'usage du monde qu'elle prenait chaque jour, donnait à son langage, à son maintien un charme inexprimable. Le sort de Laure qui venait d'être fixé, semblait par une parfaite analogie avec le sien, resserrer encore les liens qui les unissaient : tout en un mot faisait présumer que ces deux alliances seraient aussi fortunées, qu'elles paraissaient bien assorties.

Claire fut en effet parfaitement heureuse : rien ne put jamais altérer la douce sympathie qui existait entre elle et son époux. Il n'en fut pas de même de Laure. Son mari, malgré

l'amour qu'il avait pour elle, et malgré tous les efforts qu'il faisait pour lui plaire, ne tarda pas à s'apercevoir que rien ne pouvait la charmer. Spectacles, bals et concerts, dîners somptueux, réunions brillantes, concours littéraires, elle avait épuisé la coupe des plaisirs de son âge. Ce qui sur Claire produisait un enchantement continuel et varié, ne causait plus à Laure qu'une froide indifférence, qu'une désespérante satiété. Son malheureux époux s'en plaignait souvent au jeune de Néris qui, sans y songer, doublait sa peine, en lui faisant le récit des jouissances d'âme et des plaisirs sans nombre qu'il trouvait dans son union. « Le bonheur de Claire, lui » disait-il, ne me coûte aucun soin, » n'exige pas la moindre prévoyance. » Comme tout est neuf à ses yeux, à » sa pensée, tout l'occupe, l'intéresse

» et la ravit. Elle s'imagine que c'est
» moi qui crée pour elle, ce qui charme
» ses regards, ce qui touche son cœur :
» elle croit que c'est moi qui fais
» naître toutes les fleurs qu'elle ren-
» contre sous ses pas : c'est en un mot
» une jeune abeille qui, trouvant à
» faire son miel sur la plante la plus
» simple, revient toujours à la ruche,
» et plus satisfaite et plus chargée de
» butin. »

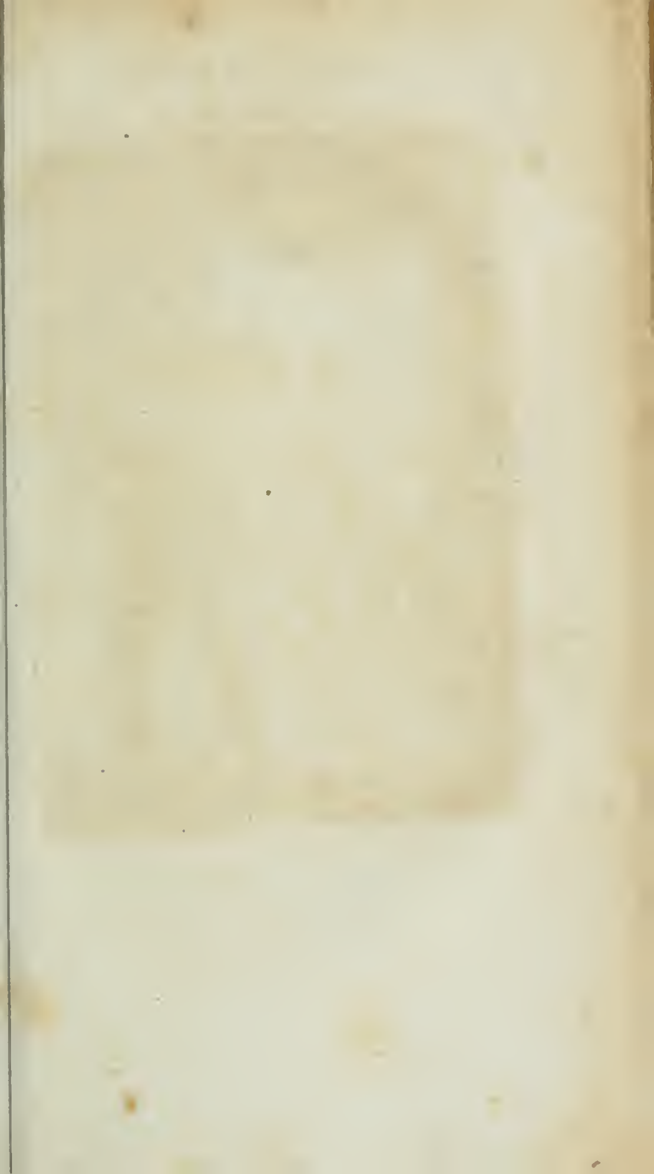
Le spectacle sans cesse renaissant de la félicité conjugale, qui régnait entre Claire et son mari, produisit par degrés, sur l'époux de Laure, un désenchantement qui bientôt fit place à cette froideur, prélude ordinaire de l'indifférence. De l'indifférence au dégoût la pente est insensible : l'amour qui ne trouvait plus d'encens sur son autel, disparut pour jamais, et d'un bout de son arc, rompit en s'envolant

la chaîne de l'hymen. Laure enfin s'imagina qu'elle s'était trompée dans son choix ; et n'attribuant qu'à son époux ce vide affreux du cœur, cette funeste insouciance qu'elle éprouvait sans cesse, elle crut devoir implorer l'appui de sa mère, pour obtenir la rupture du plus sacré des liens, et fit prononcer juridiquement une éternelle séparation.

Madame de Rosan reconnut alors, mais trop tard, dans quelle funeste erreur l'avait jetée son système d'éducation. Trompée dans ses projets, désespérée dans son amour maternel, elle courut auprès de son ancienne amie, chercher les secours et les consolations dont elle avait besoin. Madame Danécour lui prodigua toutes les preuves d'une véritable et constante amitié ; mais elle ne put s'empêcher de lui dire : « Si l'austérité prudente effa-

» rouche et trouve des censeurs,
» avouez, mère trop facile, que tout
» ce qu'on prodigue de plaisirs à la
» jeune fille, est un vol anticipé fait à
» la femme mariée........ Prononcez
» maintenant entre les *deux Mé-*
» *thodes !* »

---



ABUS DE CONFIANCE.



„ mon père !... ô mon père !.....„

Chasselat del.

## ABUS DE CONFIANCE.

J'AI souvent rencontré dans le monde, et parmi des mères de famille qui s'imaginent remplir leurs devoirs, de ces femmes nonchalantes, vaporeuses, casanières, dont l'unique bonheur et le plus doux passe-temps, sont de rester étendues sur leur chaise longue, un nouveau roman à la main; d'y recevoir les tendres soins de leurs filles, les nouvelles du jour que leur apportent quelques désœuvrés et les parasites qui les fréquentent, une courte visite d'un médecin qui ne vient que pour la forme, et celle plus courte encore que leur font leurs maris, qui vont chercher ailleurs des distractions à l'insupportable ennui qu'ils éprouvent auprès d'elles.

Ces mères, beaucoup plus nombreuses qu'on ne le pense, ont fait, en quelque sorte, leurs adieux au monde ; parce que, n'y portant plus comme autrefois, cette fleur de jeunesse et ces attraits qui attiraient tous les regards, elles ne peuvent se décider à jouer le rôle pénible de beauté négligée. Elles désirent toutefois conserver un reste de leur empire, sous le costume très-soigné d'une intéressante malade ; et s'enterrent vivantes avec leurs filles, qu'elles privent de tous les plaisirs de leur âge, ou qu'elles confient souvent à de prétendues amies. Celles-ci ne se font pas scrupule de les confier à d'autres ; et les jeunes filles, passées de main en main, jetées au hasard dans une réunion nombreuse, ou dans une assemblée publique, sont exposées à tous les dangers de la séduction. J'ai vu de ces mères négligentes, de

ces coquettes à la retraite, refuser à une amie de lui prêter un écrin, des bijoux, un cachemire; et la prier de se charger d'une jeune personne, à peine âgée de seize ans, dont la figure séduit, attire, et dont l'inexpérience excite à tout oser.

Puisse l'anecdote véritable que je vais raconter, et dont je fus, en quelque sorte, le témoin, retenir, effrayer ces mères trop confiantes qui, soit pour procurer à leurs filles quelques distractions agréables, soit pour se débarrasser de leur présence, quelquefois importune, les exposent à perdre ce qu'elles ont de plus cher et de plus fragile, leur candeur et leur réputation! Ce trésor, si nécessaire au sort d'une jeune fille, est plus précieux encore que le cachemire magnifique ou le riche écrin qu'on refuserait de confier à l'amitié.

Solange, l'un des plus célèbres médecins de la capitale, avait épousé Germaine Valaincourt, fille d'un riche négociant de Lyon, qu'il avait soigné dans une longue maladie. Celui-ci crut ne pouvoir mieux récompenser l'habile docteur, qu'en lui donnant sa fille d'une rare beauté, et seule héritière d'une fortune considérable. Ce mariage ne fit qu'accroître la juste renommée de Solange. L'opulence est un si beau cadre pour le vrai mérite! Cette union, qui fut long-temps heureuse, combla tous les vœux du docteur, en lui donnant une fille qui fut nommée comme sa mère. Germaine-Solange avait été l'objet des vœux les plus ardens de son père : elle fut celui de toute sa tendresse. Il exigea que sa femme allaitât ce bel enfant; et ne voulut jamais le confier à des soins mercenaires. En vain l'indolente et

belle madame Solange donna pour excuse la faiblesse de sa poitrine, l'excessive irritabilité de ses nerfs : le docteur, qu'on ne pouvait tromper à cet égard, persista dans sa résolution ; et sa femme fut contrainte de remplir tous les devoirs que la nature impose. Sa santé fut loin d'en être altérée : on eût dit que cette mère nourrice devenait chaque jour et plus fraîche et plus belle ; ce qui la consola de la tâche qu'on lui avait imposée, et qu'elle croyait au-dessus de ses forces. Elle profita de cette circonstance, pour prendre sur l'esprit de son mari un empire qu'elle conserva toute sa vie. Le moyen de ne pas avoir une entière condescendance pour une femme brillante de jeunesse, de beauté, et portant à son sein un enfant si cher, si ardemment désiré ? Solange combla donc la belle nourrice d'égards et de

prévenances qui achevèrent de gâter le peu de bonnes qualités qui lui restaient encore. Rassasiée de tous les avantages de l'opulence, habituée à cette haute considération dont jouissait son mari, admise dans les familles les plus distinguées par le rang et la naissance, éblouie enfin par le titre de baron que le docteur venait de recevoir, en récompense de ses nombreux services, madame de Solange devint une bégueule ridicule, une égoïste insupportable. A peine regardait-elle ses parens, ses anciens amis : il fallait, pour avoir l'honneur d'être admis chez elle, et pour obtenir un de ses regards bienveillans, prouver plusieurs quartiers de noblesse, ou se trouver revêtu de titres et de décorations qui permettaient l'admission. L'homme de lettres, l'artiste et même un confrère de son mari, ne pouvaient se faire ouvrir

qu'un battant de la porte du salon de madame la baronne ; et n'en recevaient qu'un accueil protecteur. Elle saluait à peine ; n'offrait jamais de siége aux hommes : adressait, ou plutôt laissait tomber quelques paroles vagues, insignifiantes ; et sa belle bouche semblait se compromettre, quand elle ne pouvait faire précéder d'un *de* tel ou tel nom qu'elle était obligée de prononcer. Chacun remarquait cette bégueulerie souvent poussée jusqu'à l'impertinence. Les uns en riaient de pitié : les autres s'en offensaient et s'en plaignaient tout haut à Solange qui cherchait en vain les moyens de réparer, par sa franche urbanité, les torts de sa femme. Malgré tout son caractère, il n'avait pas la force de les lui reprocher : elle avait été si constamment adulée ! et toutes ces minauderies de dame de qualité lui allaient si bien !

Germaine devenait chaque jour plus intéressante ; et la baronne éprouvait un grand plaisir à la conduire partout avec elle. Comme cette charmante enfant était l'image vivante de sa mère, on ne pouvait dire de l'une : « Ah ! qu'elle est jolie !... » sans dire de l'autre : « ah ! qu'elle est belle !... » et la coquetterie, sous le voile de l'amour maternel, exerçait avec adresse tout son empire. Cependant la baronne aimait tendrement sa fille ; elle avait eu la patience de lui apprendre à lire : action sublime qui l'étonnait elle-même. Elle lui faisait faire aussi les premières gammes sur le piano ; elle commençait à poser ses charmantes petites mains sur une harpe d'enfant, et s'attribuait tous les progrès que ses différens maîtres lui faisaient faire. Il n'y eut que le maître d'instruction dont elle n'osa pas usurper les droits ; car

la baronne ne savait pas la moindre chose en histoire, en littérature, en mythologie : ce n'était qu'en lisant la majeure partie des romans qui paraissaient, qu'elle avait acquis cette espèce d'instruction dénuée de principes, et cette orthographe de mémoire, qui lui servait dans les cas indispensables, dans les occasions qui se présentent sans cesse. Rien n'était plus plaisant que d'entendre cette fastueuse ignorante, cette bégueule prétentieuse dire, un roman de Scott à la main : « Je ne conçois pas, d'honneur, comment une mère peut céder le droit d'instruire sa fille, d'éclairer sa raison et de former son cœur. Quant à moi, depuis que Germaine est parvenue à l'âge où les facultés intellectuelles commencent à se développer, elle ne m'a pas quittée un instant ; et je renonce pour elle seule, à ce frivole avantage de briller

dans le monde. Etre mère avant tout, est la première loi d'une femme qui connaît ses devoirs. » La vérité, c'est que madame la baronne avait fait une fausse couche qui avait altéré ses traits, détruit la fraîcheur de son teint, affaibli l'expression de son regard : comment, après un pareil malheur, se déterminer à se montrer dans le monde ? Solange, pour qui la plus simple volonté de sa femme devenait un ordre, un oracle, était le premier à louer cette résignation prétendue maternelle, à la propager dans tous les cercles qu'il fréquentàit. Il n'était plus occupé qu'à donner à cette tendre mère tous les moyens de s'indemniser chez elle des sacrifices qu'elle faisait. Dîners somptueux, concerts d'élite, réunions littéraires, cercles brillans et variés; rien n'était oublié pour distraire et charmer la sentimentale so-

litaire. Celle-ci, qui trouvait sans se déplacer, tout ce qu'elle eût recherché dans le monde, et qui sur-tout pouvait, en quelque sorte, dissimuler certains ravages de la beauté, sous le costume élégant et très-soigné d'une intéressante valétudinaire, recevait tout son monde, assise sur une ottomane rouge-foncé, à crépines bouton-d'or; ce qui diminuait, par un reflet bien entendu, les rougeurs de son teint, et donnait à son regard plus de piquant et d'expression. Elle posait sur un des coussins le plus beau bras, encore dans toute sa fraîcheur; et d'un geste, d'un mouvement de tête, elle saluait chaque habitué, qui d'abord n'entrait que sur la pointe du pied, de crainte d'agacer les nerfs, ou d'augmenter la migraine de la baronne; et s'unissait bientôt à un essaim d'aimables étourdis et de charmantes folles dont les ris éclatans

et le bruyant caquetage dispensaient bientôt ceux qui venaient les derniers, de prendre la moindre précaution. C'était à qui briguerait l'honneur d'être admis chez la baronne de Solange : on y dînait bien, on y jouait gros jeu, on y rencontrait des personnages importans de toutes les classes de la société. Solange, qui ne renonçait pas au commerce solide de ses confrères et de ses vieux amis, les amenait souvent dans ces réunions qui formaient alors un rendez-vous pour l'intrigue, offraient un bazar aux négocians, une académie aux joueurs, une espèce de bourse aux capitalistes, une bigarrure curieuse, une mine féconde au moraliste observateur.

Germaine, alors âgée de neuf à dix ans, ne pouvait encore trouver dans ces réunions le moindre danger pour son innocence. Occupée à faire les

honneurs du salon aux premiers habitués qui s'y rassemblaient, elle se retirait au moment où commençait la chronique scandaleuse, et trouvait, dans un sommeil salutaire, l'oubli de tout ce qu'avait pu lui faire entendre une curiosité fugitive. D'ailleurs elle imposait par sa présence, et ce n'était que lorsqu'elle avait disparu, qu'on se livrait sans contrainte à cette gaîté bruyante, à ce charivari de cris forcés et de voix discordantes, qui racontaient tout à la fois l'anecdote du jour, répétaient le mot heureux qui courait tous les cercles, l'à-propos du comte un tel, l'ingénuité de la petite duchesse et la complainte de la marquise. Alors se faisaient entendre des éclats de rire si perçans, que la tête la plus forte avait de la peine à n'en être pas étourdie; mais la baronne était la première à exciter les conteurs joyeux et les

rieurs, sans songer à ses nerfs, à sa petite poitrine. Ce n'était que le lendemain, en voyant dans son miroir ses yeux cernés et quelques nouveaux boutons sur son teint chaque jour plus altéré, qu'elle reprenait sa mélancolie et se rappelait qu'elle avait passé la moitié de la nuit à dire des folies, à boire du punch et à se brûler le sang.

Germaine atteignit sa quinzième année. Solange, qui sentait pour elle s'augmenter sa tendresse, à mesure que se développaient ses attraits et ses qualités aimables, mit fin à ces réunions bruyantes qui s'étaient insensiblement formées chez lui, et plaisaient tant à la baronne, tout en altérant véritablement sa santé. Il réduisit ces espèces de *routs* à un petit cercle d'amis vrais, de femmes aimables dont le commerce, loin de nuire à la pudique innocence de Germaine, ne pou-

vait que perfectionner les heureux dons qu'elle avait reçus de la nature. Cette réforme déplut à la baronne : vainement elle s'en plaignit à son mari ; il soutint avec énergie qu'il n'était rien qu'une mère ne dût sacrifier à sa fille ; que l'âge de Germaine ne permettait plus qu'on se livrât devant elle à ces conversations hasardées, à ces récits galans qui pouvaient amuser un essaim de folles dont la pudeur aguerrie n'avait plus à souffrir ; mais qui devenaient un scandale, une profanation, en présence d'une jeune fille pure et confiante, qui ne devait porter ses regards que sur des modèles à suivre, et n'entendre que ce qu'une décence austère lui permettait de répéter.

La baronne fut contrainte de céder aux volontés d'un père prudent et sage : le chagrin qu'elle en éprouva, fut loin de ramener sur ses traits décolorés la

fraîcheur qu'ils perdaient sans retour. Elle ne reçut que par condescendance, les personnes qui composèrent sa société particulière : elle n'y trouva pas à faire une liaison intime qui seule eût pu donner à son cœur indolent ce mouvement nécessaire pour la tirer de son humeur apathique. Elle eut recours à ses romans : se négligea dans sa toilette , et devint plus casanière que jamais. La pauvre Germaine en souffrait beaucoup : ce mouvement si nécessaire à son âge, ces distractions utiles au travail assidu qu'exigeait son éducation, rien ne venait charmer la jeune solitaire. Vainement Solange excitait-il sa femme à faire quelque promenade, quelque partie de campagne, ou de spectacle, la baronne était toujours souffrante, et la santé même de sa fille qu'elle aimait tendrement, ne pouvait vaincre sa mélancolie, ni

la déterminer à prendre le moindre exercice. Solange fut donc réduit à conduire lui-même Germaine, tantôt à un concert d'amateurs où elle était abonnée, tantôt dans telle ou telle grande réunion où il était forcé de se tenir auprès d'elle et de faire le triste métier de surveillant. Ce rôle ne pouvait convenir à la vivacité de son caractère, et sur-tout à la multiplicité de ses occupations. Combien de fois, au milieu d'un bal ou d'un spectacle, où il était avec sa fille, fut-il obligé de la ramener chez lui, pour se rendre où l'appelait son devoir ! La pauvre Germaine se soumettait à tous ces contre-temps, sans le moindre murmure, et retournait auprès de sa mère qui gémissait sincèrement des cruelles privations de sa fille, sans avoir le courage de les faire cesser. Toutefois le spectacle pénible de cette belle fleur

nouvelle qui se fanait dans l'ombre, détermina cette mère insouciante à prendre le seul parti qui lui restait : elle confia Germaine aux dames de sa société particulière qui lui paraissaient dignes de lui servir de mère. Parmi ces dépositaires fidèles, se trouvait la comtesse de Thianges, femme d'un officier-général, et mère d'une jeune personne charmante avec laquelle Germaine était liée par une conformité d'âge, de talens et d'habitudes. Euphrasie et Germaine étaient inséparables : l'une avait sur la harpe un talent remarquable; et celui de l'autre était admirable sur le piano. Souvent les deux amies unissaient dans un concert les sons harmonieux de leurs divers instrumens : dans un bal, elles dansaient à la même contredanse, ornaient souvent le devant d'une loge au spectacle, et se donnaient le bras dans les

promenades. Euphrasie était brune, Germaine était blonde ; et ces deux jeunes beautés, loin de se nuire, n'avaient jamais plus d'éclat, que lorsqu'elles étaient ensemble. On ne savait laquelle préférer ; et cette indécision même devenait pour elles le triomphe le plus flatteur. Rien ne cimente l'amitié entre deux jeunes personnes, comme un égal partage de succès. La comtesse de Thianges, qui n'était pas elle-même sans quelque prétention, et à qui les ravages du temps avaient laissé certains restes de beauté, que toujours on désire faire valoir, courait beaucoup le monde : elle fut la première à proposer à la baronne de Solange de se charger de sa fille sur laquelle elle veillerait comme sur la sienne ; et qu'elle s'engageait à ramener toujours elle-même à sa mère. La baronne pensa donc qu'il n'y avait au-

cune indiscrétion à profiter des offres de son amie, après en avoir obtenu toutefois l'aveu de son mari très-difficile en pareil cas; mais celui-ci ayant sauvé la vie au comte de Thianges, ne pouvait douter de la surveillance et des soins qu'aurait la femme de cet officier-général pour sa chère Germaine. Pendant deux ans la comtesse en effet ne cessa de se montrer digne d'un dépôt aussi précieux. Partout où elle paraissait, on eut dit une mère conduisant ses deux filles. Solange, que l'amour paternel rendait défiant, inquiet, allait souvent surprendre Germaine dans les réunions où la conduisait la comtesse de Thianges, et la trouvait toujours sous son égide tutélaire. Il semblait même que cette digne amie veillât, avec plus de zèle encore, sur la jeune fille qui lui était confiée, que sur sa chère Euphrasie.... Cepen-

dant on savait dans le monde que la belle Germaine, alors âgée de dix-sept ans, était séparée de sa mère; et cette seule idée enhardissait certains étourdis à s'approcher d'elle de plus près, à lui parler avec plus de familiarité, tout en dansant avec elle, à lui adresser de ces tendres expressions, capables de troubler un jeune cœur, mais dont heureusement l'innocente Germaine ne faisait que rire. Elle poussait même l'ingénuité jusqu'à répéter le lendemain à sa mère les adulations dont elle avait été l'objet; et la baronne, malgré son insouciance et l'assurance des soins vigilans de la comtesse, ne pouvait s'empêcher de reconnaître que rien, dans la nature, ne saurait remplacer une mère.

Elle ne tarda pas à faire de cette maxime une épreuve qui faillit lui faire perdre pour jamais sa douce tranquillité

et le bonheur de sa vie. On était à l'époque du carnaval : madame de Solange fut invitée à un grand bal que donnait un maréchal de France aux officiers qui avaient servi sous ses ordres. Solange se douta bien que sa femme ne se déterminerait jamais à montrer, dans une pareille réunion, son teint bourgeonné, ses yeux éteints et ses bras à moitié décharnés. Il fut donc convenu que Germaine, qui désirait assister à cette brillante assemblée, y serait conduite par la comtesse de Thianges, son guide fidèle; et Solange, qui s'imaginait pouvoir se rendre libre ce soir-là, offrit à la seconde mère de sa fille de lui donner la main. Il n'était pas fâché de veiller par lui-même sur Germaine. Mais la veille du jour fixé pour ce bal magnifique, Solange fut enlevé dans une chaise de poste, pour aller porter des secours

urgens au prince D***, qu'une chute de cheval, dans l'une de ses terres à vingt lieues de Paris, mettait dans le plus grand danger. Germaine se disposa donc à se rendre chez le maréchal, sous les auspices de la comtesse de Thianges qui se proposait de redoubler de surveillance, et de ne pas perdre un instant de vue ses deux filles : c'était toujours ainsi qu'elle appelait Euphrasie et Germaine, qui de leur côté s'étaient bien promis de ne point se séparer. On prépare donc la toilette la plus élégante : Germaine, après avoir fait à sa mère la lecture d'usage, se tient prête pour l'heure indiquée, et se rend chez la comtesse de Thianges. Mais, ô contre-temps funeste! inexprimables regrets! la comtesse venait de glisser sur le parquet de son boudoir ciré à neuf : Germaine, en entrant dans son appartement, la trouve éten-

due sur son canapé : elle avait le pied gauche enveloppé de spiritueux qui commençaient à calmer la vive douleur qu'elle avait éprouvée. C'était une entorse qui exigeait les plus grands ménagemens, et mettait la bonne, la complaisante comtesse dans l'impossibilité de conduire chez le maréchal les deux inséparables. Cette privation la faisait presqu'autant souffrir, que le mal qu'elle endurait. Peut-être quelques-uns de ses regrets étaient-ils pour son propre compte ; ne fouillons pas plus avant dans son cœur, et ne plaignons qu'Euphrasie et Germaine : leur toilette était si délicieuse, si recherchée ! Combien elles eussent été remarquées dans cette belle fête, par leurs graces modestes et leurs figures virginales ! Si du moins le docteur Solange n'eût pas été absent, il aurait fait à son tour pour la charmante Euphrasie, ce que

depuis long-temps la comtesse faisait pour la belle Germaine...... Se rendre auprès de la baronne et la déterminer peut-être à faire un effort sur elle-même, pour conduire les deux jeunes amies......... folie même d'y songer! la baronne n'a point de robe de bal; son coiffeur n'est pas prévenu, et l'on remonte ses diamans.... le moyen d'ailleurs de la déterminer à paraître au milieu de deux mille bougies?....... Comme on exprimait ainsi toutes ces doléances, entre la marquise de Féréol, amie intime et voisine de madame de Thianges; elle venait d'apprendre son accident, et voulait avoir de ses nouvelles, en se rendant au bal du maréchal où elle était invitée. La marquise, d'une haute naissance, était veuve, entre deux âges, la meilleure des femmes, sans prétentions; mais vive, étourdie et courant après le plaisir,

comme un enfant après les papillons. Elle ne put souffrir que Germaine et Euphrasie fussent privées de paraître à la grande fête dont elles seraient un des plus beaux ornemens. « C'est un vol, ajoutait-elle avec grace, que je ferais à cette bonne maréchale que j'aime tant; et je m'exposerais à rompre avec elle. Je suis seule dans ma voiture : mes deux neveux, aides-de-camp, nous donneront la main; jeunes gens posés, nobles chevaliers des dames, s'il en fût.... Voilà qui est entendu; ma toute belle : vous me confiez vos deux anges que je conduis au bal où je les vois planer sur tous ces mortels éblouis de l'éclat de leurs charmes. Je ne les quitte pas un instant; et vous les ramène moi-même, heureuse et fière d'avoir été chargée d'un dépôt si flatteur. Elles sont toutes prêtes, ma berline est au bas de votre escalier; vous ne

pourriez me refuser, ma chère, sans m'offenser, sans me contraindre à ne plus me dire votre amie. » Cette offre fut acceptée au grand contentement des deux jeunes personnes qui, après avoir pris congé de madame de Thianges, accompagnèrent la marquise et gagnèrent, avec toute la vîtesse de ses coursiers fougueux, l'hôtel du maréchal.... Mais, nouveau contre-temps! le suisse annonce qu'on ne reçoit personne. Les deux aides-de-camp, neveux de la marquise, ayant reconnu sa livrée, viennent lui donner tous les détails de cet événement. La maréchale, atteinte d'un coup de sang, qui d'abord avait fait craindre l'apoplexie, était tombée sans connaissance dans les bras de son mari. Celui-ci, cloué au chevet du lit de sa femme qu'il adorait, avait donné contre-ordre pour le bal, et n'était occupé qu'à

prodiguer tous ses soins à la malade. « Eh bien, mes chers enfans, dit la marquise à ses deux neveux, montez avec nous dans ma voiture, et regagnons vîte mon hôtel où nous essaierons d'amuser mes deux anges. Il est trop tard pour les reconduire chez elles, et le temps qu'elles devaient passer au bal, nous tâcherons de l'employer le mieux que nous pourrons.... Il me vient une idée, ajoute-t-elle en roulant dans sa voiture : c'est aujourd'hui le jeudi gras : si nous allions au bal de l'Opéra? — Oh! madame : répond Germaine, ce n'est pas manque d'envie; mais il faudrait que j'en prévinsse ma mère. — Il est trop tard, mon bel ange : votre maman s'est endormie en parcourant les montagnes de l'Ecosse, que le célèbre Scott décrit si bien; et vous, chère Euphrasie, votre mère est plongée dans ce pro-

fond sommeil qui succède ordinairement à la souffrance. Un bal masqué est si curieux à votre âge ! vous ne me quitterez ni l'une ni l'autre : mes deux neveux seront nos chevaliers ; et si vos mamans grondent un peu, je me charge de les apaiser ; et je prends tout sur moi.... Eh ! vîte, trois dominos noirs et des masques à barbe, bien légers ! » dit-elle à l'un de ses gens qui ouvrait la portière de la voiture. Elle monte aussitôt à son appartement : laisse quelques instans ses deux neveux dans le salon, et passe dans sa chambre à coucher, où deux femmes-de-chambre métamorphosent la brillante toilette de ces dames, en dominos noirs garnis de rubans roses, avec un nœud blanc au bras droit, pour se reconnaître. Bientôt des masques, dont les traits insignifians contrastent si parfaitement avec ceux de

Germaine et d'Euphrasie, couvrent leurs figures charmantes. Elles remontent en voiture, éprouvant à la fois la crainte, la curiosité. Les deux aides-de-camp les précèdent et se dispersent dans le bal, pour n'y point faire reconnaître la marquise qui se dispose à bien s'amuser; et la voilà passant du grand foyer dans l'intérieur de la salle, tenant de chaque bras un des anges qui s'imaginaient descendre du Ciel au séjour de Satan, et croyaient être au milieu d'une légion de démons, dont les attouchemens familiers et les brusques provocations les effrayaient. Collées contre leur guide qui riait aux éclats de leur frayeur, Germaine et Euphrasie avançaient avec peine, et désespéraient à chaque pas, de pouvoir jamais sortir du gouffre où la marquise les avait fait pénétrer.

Cependant quelques hommes aussi

distingués par le rang, que par leurs manières gracieuses et leur noble retenue envers les femmes, abordèrent les trois dominos, reconnurent aisément la marquise; et cherchant à deviner quels étaient les deux masques qui l'accompagnaient, leur adressèrent de ces mots flatteurs, de ces dignes hommages qui peu à peu les rassurèrent, et leur permirent de se livrer plus tranquillement au spectacle bizarre et tumultueux qui s'offrait à leurs yeux. Bientôt passe auprès de la marquise, un homme de la cour, dont elle avait à se plaindre, et qu'elle voulait intriguer. Elle remet brusquement à ses neveux les deux inséparables, et rejoint dans la foule celui qu'elle brûlait d'aborder. Les aides-de-camp, ravis d'être dépositaires des deux jeunes amies, les promènent long-temps, et dans l'intérieur de la salle, et dans le

grand foyer, où souvent attaquées par les camarades de leurs cavaliers, et confondues parmi les beautés faciles qui sont dans un bal masqué, tête-à-tête avec des militaires, elles eussent éprouvé de vives atteintes à leur pudeur, si les deux aides-de-camp, par des signes expressifs adressés aux étourdis qui les accostaient, ne les eussent maintenus dans la respectueuse déférence qu'on doit à des femmes honnêtes et distinguées. Plus d'une heure s'était écoulée depuis que la marquise avait quitté Germaine et Euphrasie : celles-ci, déjà fatiguées par la chaleur, excédées d'ennui, se réfugièrent au fond d'un corridor, pour se démasquer un instant et respirer l'air dont elles avaient si grand besoin. Pressées, foulées par un grand nombre de personnes qui venaient comme elles, reprendre un instant haleine, elles se trou-

vèrent séparées, et se cherchèrent en vain pendant long-temps. Le premier domino noir que rencontrait Germaine, portant au bras droit un nœud blanc, attirait son attention : elle l'arrêtait, croyant retrouver sa chère compagne; mais bientôt elle reconnaissait sa méprise; et remarquant ce signe distinctif à un grand nombre de dominos semblables qui s'offraient à ses yeux, elle désespéra tout-à-fait de rejoindre son amie. Cette cruelle séparation la jeta dans une inquiétude et dans une tristesse dont ne put la distraire l'aide-de-camp, son fidèle chevalier. Celui-ci se trouve lui-même accosté par l'officier-général sous les ordres duquel il servait, et qui le charge d'un message important et très-pressé : il n'a que le temps de confier sa dame à un jeune capitaine des dragons de la garde, qu'il connaissait; et disparaît dans la foule.

Le nouveau chevalier, aimable fou s'il en fût, adresse au domino de ces questions hasardées auxquelles la jeune personne ne sait que répondre. Déposée aussi lestement par l'aide-de-camp, il était tout naturel qu'elle donnât lieu à de singulières préventions. Son embarras redouble, et son trouble devient si grand, qu'elle supplie le capitaine d'avoir pitié d'elle, et de la conduire dans un endroit où elle puisse quitter son masque sous lequel il lui est impossible de rester plus long-temps. L'officier de dragons la mène d'abord au fond du corridor où elle avait été déjà respirer un instant : là, Germaine se démasque pour la seconde fois, et découvre à son nouveau guide une figure céleste ; mais en même temps un si grand trouble, une confusion si touchante, qu'il ne doute plus que ce soit une débutante au bal de l'Opéra.

Germaine elle-même lui en fait ingénuement l'aveu ; ajoutant qu'elle est tellement accablée de chaleur, que s'il n'a pas la générosité de la conduire promptement dans une loge, elle perdra l'usage de ses sens. Le capitaine croit d'abord que cette demande est le manège ordinaire de ces femmes qui, sous un air modeste, cherchent des aventures ; cependant le ton, l'accent et les manières de la jeune inconnue lui imposent malgré lui. Soudain il lui fait remettre son masque et la dirige vers une des petites loges au-dessus de l'amphithéâtre, le seul endroit de libre dans toute la salle. Il cherche à savoir quelle est cette charmante inconnue ; se promettant d'être son appui, si c'est une femme honnête ; ou bien de profiter d'une des plus belles occasions de filer une intrigue amoureuse. Ils avaient déjà franchi

l'un et l'autre les escaliers qui mènent au dernier corridor, et déjà l'ouvreuse à qui l'officier avait fait signe, ouvrait la porte d'une loge de réserve......... lorsque Germaine, poussant un cri de surprise et de joie, quitte tout-à-coup le bras de l'officier, arrache son masque, et va se précipiter dans le sein d'un homme qui passait auprès d'elle, en s'écriant : « Mon père !.... ô mon père ! » C'était en effet Solange lui-même, qui revenu pendant la nuit de son voyage, avait été pour surprendre sa fille à l'hôtel du maréchal, qu'à son grand étonnement il avait trouvé fermé. Bien convaincu que la comtesse de Thianges avait reconduit Germaine chez sa mère, où elle goûtait un paisible sommeil, et ne voulant pas réveiller les gens de sa maison, il avait cru ne pouvoir mieux faire, que de venir passer le reste de la nuit au bal de l'Opéra.

Qu'on juge de son étonnement et de son indignation, en apercevant sa fille en domino, au moment d'entrer dans une petite loge, avec un jeune étourdi, homme d'honneur à la vérité; mais qu'il connaissait pour le plus grand coureur d'aventures !..... C'était justement le neveu du prince D*** qu'il venait de secourir. « Ainsi, lui dit-il, avec des yeux étincelans de colère : tandis que je m'occupais à sauver votre oncle, votre unique appui, vous cherchiez à séduire, à déshonorer ma fille ! — Ma foi, docteur, je suis sans reproche, parole d'honneur !...mais il était temps...... J'ignorais le nom de mademoiselle que m'a jetée sur les bras un de mes amis : j'ai cru que c'était une bonne fortune qu'il me procurait à charge de revanche : mettez-vous à ma place.... — Il est impossible, reprend Germaine rassurée et commençant à

respirer, d'avoir plus de complaisance et sur-tout plus d'égards..... » A ces mots elle raconte à son père comment des mains de la comtesse de Thianges, à qui sa mère l'avait confiée, elle était passée dans celles de la marquise de Féréol; de là dans celles de son neveu l'aide-de-camp; de là enfin dans celles du neveu du prince. Solange, malgré le dépit mortel qu'il éprouvait, ne put s'empêcher de remercier l'officier de dragons, qui lui promit, en lui serrant la main, de ne point divulguer cette étrange aventure, bien qu'elle pût lui faire beaucoup d'honneur. Germaine voulut alors que son père l'aidât à retrouver sa chère Euphrasie et la marquise de Féréol; mais le caractère violent de Solange et l'indignation qu'il éprouvait de la conduite de cette femme imprudente, ne lui permirent pas de la rejoindre dans la salle où sans doute

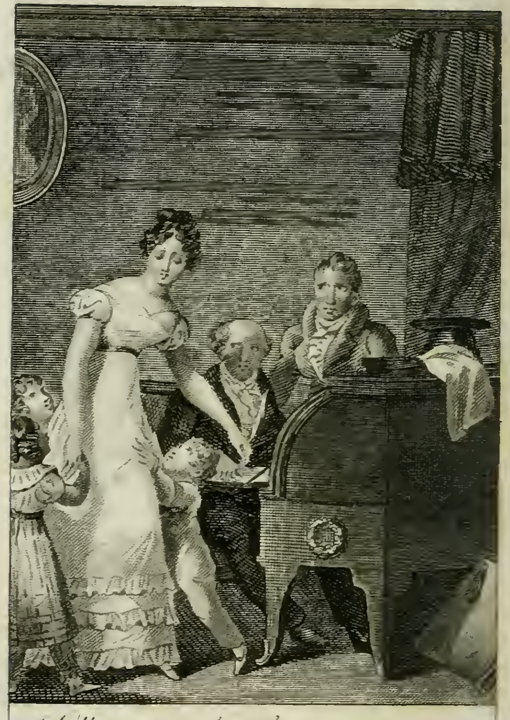
il lui eût fait une scène dont le scandale fut retombé sur l'innocente Germaine qu'il s'empressa de reconduire à sa mère. Celle-ci veillait encore pour achever la lecture d'un nouveau roman qu'elle n'avait pas eu le courage de quitter. Elle éprouva la transition la plus étrange, en apprenant tout ce qui s'était passé. L'exaspération de Solange augmentait encore l'épouvante que produisait un semblable récit. Il causa tout-à-coup à la baronne une violente attaque de nerfs et le délire le plus effrayant. Pendant ce temps, la marquise de Féréol subissait le juste châtiment de son inconséquence, en cherchant en vain jusqu'à la fin du bal, cette belle Germaine qu'elle voulait rendre à la comtesse de Thianges. Celle-ci voyant arriver sa fille, sans sa jeune compagne, fut dans une inquiétude mortelle, dans une extrême agitation; et se promit bien de ne plus

se charger des filles des autres. Germaine parvint difficilement à calmer, à consoler sa mère, qui lui répétait sans cesse : « Pauvre enfant !.... que de dangers t'ont fait courir mon amour-propre et mon insouciance !.......... à quels remords, à quel éternel désespoir m'ont exposée moi-même cette misanthropie ridicule, cette funeste résolution de ne plus me montrer dans le monde !........ J'y veux reparaître avec toi ; j'y serai parée de tes attraits, j'y serai fière des hommages dont tu seras environnée. Ma présence suffira pour te mettre à l'abri de toute atteinte : un seul regard maternel a plus de pouvoir que tous les soins vigilans de l'amitié. Ah ! s'il est pour une mère, digne de ce titre, un dépôt sacré dont jamais elle ne doive se dessaisir, c'est celui qu'elle a reçu de la nature, c'est sa fille dont elle lui a confié l'existence et le bonheur. »

---



ABNÉGATION DE SOI-MÊME.



*Elle prend la plume, porte sur ses enfans un doux regard.......*

## ABNÉGATION DE SOI-MÊME.

---

Qu'une mère sacrifie, pour le bonheur de sa famille, ses goûts, sa fortune, son repos, sa liberté; rien de plus ordinaire : nous trouvons chaque jour de pareils exemples; mais le plus grand sacrifice que puisse faire une femme, encore jeune et belle, c'est celui de sa propre personne; c'est la douloureuse résolution de passer des bras de l'époux qu'elle adorait et qu'elle a perdu, dans ceux d'un homme pour lequel son cœur ne parla jamais, et qui lui fait éprouver une extrême répugnance. Si Racine, dans Andromaque, nous a peint ce combat sublime avec tout l'élan de son génie, il a pris ses héros parmi les personna-

ges de l'antiquité la plus reculée ; il nous les représente avec tout le prestige de l'art et les brillantes illusions de la poësie; moi, je serai le narrateur simple et fidèle d'une anecdote véritable que j'ai recueillie de la bouche même d'un des enfans de la tendre mère que j'ose offrir pour modèle. L'abnégation qu'elle fit d'elle-même, n'a besoin ni des ornemens de la poésie, ni des ingénieux ressorts de l'éloquence, pour être, aux yeux de tout être sensé, l'effort le plus étonnant de l'amour maternel, le dévouement le plus admirable qu'on puisse trouver dans la nature.

Sophie Darbelle, fille unique d'un armateur de Marseille, réunissait tout ce qui peut charmer. Amenée à Paris par son père, accueillie dans les cercles de la banque et du haut commerce, elle y fut environnée d'un grand nom-

bre d'adorateurs parmi lesquels on remarquait deux jeunes banquiers associés, qui jouissaient déjà d'une haute considération. Dermance et Verseuil, unis dès l'enfance par une tendre et constante amitié, ne purent voir la jeune Darbelle, sans éprouver l'un et l'autre cette vive impression d'où dépend le bonheur et le malheur de la vie. Habitués à se communiquer toutes leurs pensées, ils se firent un aveu mutuel de l'irrésistible penchant que leur inspirait la jeune Darbelle. Aussitôt il fut convenu, sous le sceau de l'honneur, que chacun chercherait à fixer le choix de Sophie; et que, dans le cas où elle se prononcerait en faveur de l'un d'eux, l'autre prendrait loyalement son parti. On se jura mutuellement que jamais les nœuds de l'hymen ne pourraient rompre ceux de la franche et confiante amitié, ni faire

cesser une association qui chaque jour devenait plus prospère.

Ce pacte ainsi formé, parvint à la connaissance de M. Darbelle et de sa fille : il piqua leur curiosité et leur fit remarquer avec plus d'intérêt, les deux jeunes amis qui, nouveaux Castor et Pollux, semblaient ne pouvoir exister l'un sans l'autre, et confondaient ensemble leurs goûts, leurs intérêts et leurs premiers penchans. Sophie sur-tout, qui joignait à une âme expansive le calme de la réflexion et le discernement de la sagesse, remarqua plus particulièrement encore les deux associés. Verseuil lui parut plus passionné, plus présomptueux que Dermance : elle crut voir dans son regard de la jalousie et de la fatalité. Sa voix lui parut menaçante ; et l'épaisse chevelure noire qui ombrageait sa tête caractérisée, lui semblait donner à sa physionomie quelque chose

d'effrayant. Sophie en un mot ne put se défendre de cette première antipathie qu'on cherche vainement à combattre, et dont la trace profonde reste à jamais au fond du cœur. Dermance au contraire se présentait avec une assurance qui n'était point celle de la présomption, mais l'effet d'une âme confiante et pure. Il paraissait d'abord moins brillant, moins spirituel que son rival : son maintien était moins imposant; mais bientôt on remarquait dans toute sa personne un ensemble gracieux et distingué. Eblouir n'était point son lot; mais intéresser était un don qu'il possédait au plus haut degré. Il était impossible enfin de voir deux jeunes gens plus dissemblables dans les nuances de l'esprit, du caractère, et néanmoins plus dignes l'un de l'autre et faits pour s'entr'aimer.

Pendant que Sophie étudiait les

deux rivaux avec une attention scrupuleuse, son père, sans cesse occupé du bonheur de cette fille adorée, prenait dans Paris des renseignemens sur eux. Il acquit de leur crédit une conviction favorable : banquiers, négocians, agens de change, tous s'unissaient pour faire l'éloge de Verseuil et de Dermance. Ce juste hommage détermina M. Darbelle à leur donner sa confiance : il fit lui-même l'épreuve de leur loyauté, de leur mérite, et ne dissimula pas à sa fille qu'il verrait avec satisfaction son choix s'arrêter sur l'un d'eux. Ce choix était déjà fait; mais Sophie garda si bien son secret pendant quelque temps, qu'il fut impossible de deviner quel était celui des deux qui parlait à son cœur. Dermance et Verseuil, en présence de son père, la supplièrent de s'expliquer. Leur attachement avait pour base trop d'é-

preuves mutuelles; il était cimenté par une association trop honorable et trop avantageuse, pour qu'une préférence indépendante de la volonté du préféré, pût lui faire perdre l'amitié de son rival. Enfin Sophie, sollicitée avec tant d'instances, rassurée par tant de garanties, avoua, non sans un dernier effort qui coûtait à sa délicatesse, que Dermance était celui qu'elle choisissait pour son époux. En faisant cet aveu, ses regards s'attachèrent sur Verseuil qui, par un mouvement convulsif, décela sa souffrance. Mais trop fier pour ne pas savoir se dompter, il affecta bientôt d'être heureux du bonheur de son ami; il poussa même le courage jusqu'à l'en féliciter. On le vit se charger avec empressement de tous les détails que nécessita ce brillant hyménée. Le jour de la cérémonie, il parut plus calme et plus satisfait que

jamais : il demanda même à Sophie la permission de l'appeler sa sœur ; et ce nom sacré semblait donner à la jeune femme l'assurance de ne jamais éprouver de ce frère adoptif, qu'un dévouement sincère, qu'un attachement irréprochable.

Pendant plusieurs années, le noble caractère de Verseuil ne se démentit point : Sophie toutefois s'apercevait, quand il était seul avec elle, que son regard devenait sombre, inquiet, et que sa bouche retenait avec peine un secret sentiment qui le tourmentait ; elle en fut un instant effrayée.... Voué, disait-il, au célibat, il cherchait à se venger des privations qu'il impose, en accordant une affection tout-à-fait paternelle aux enfans de Dermance. On le rencontrait sans cesse les portant dans ses bras et leur prodiguant ses caresses. Parrain de l'aîné qui était

l'image vivante de sa mère, il le comblait de hochets, de présens; il le regardait comme son fils adoptif, le désignait comme l'unique héritier de sa fortune. En un mot, pendant six ans que dura cette mise en commun d'existence sociale, Sophie, devenue mère de deux fils et d'une fille, fut la plus heureuse des femmes. Mais l'horizon, quelle que soit sa pureté, finit par se charger de nuages. M. Darbelle mourut; et cette perte cruelle fut le prélude de tous les maux que Sophie était destinée à souffrir. La succession de son père donna plus d'importance encore à la maison de banque des deux fidèles associés : elle était devenue l'une des plus renommées dans Paris, lorsque Dermance, atteint, depuis quelques mois, d'une maladie dont on avait méconnu le danger, mourut dans les bras de Verseuil, qu'il avait

désigné par ses dernières volontés, comme le tuteur de ses enfans encore en bas âge, les recommandant à ses soins, à son inaltérable amitié.

Ces derniers vœux du mourant furent remplis avec exactitude. Les trois enfans trouvèrent dans Verseuil un second père. Sophie elle-même ne pouvait s'empêcher d'admirer le généreux dévouement qu'il leur portait : c'était sa plus douce consolation ; c'était le seul allègement à sa douleur. Combien Verseuil sut d'abord la respecter cette douleur si légitime ! que de moyens il employa pour en distraire Sophie ! mais vains efforts ; elle était empreinte si profondément dans son âme ! l'image de l'époux qu'elle pleurait, se retraçait si souvent à sa pensée ! Retirée au fond de son appartement, uniquement occupée de la première éducation de ses enfans, elle

avait, quoique belle encore, fait ses adieux au monde : le notaire chargé de l'exécution des dernières volontés de son mari ; Verseuil qui chaque jour se montrait auprès d'elle plus empressé; enfin les fruits d'un hymen heureux , d'un amour vivement senti : voilà tout ce qui composait la société de cette femme charmante , que son deuil semblait rendre plus intéressante encore.

Le sort de ses enfans ne lui donnait aucun souci, aucune inquiétude : toute leur fortune se trouvait à la vérité, en portefeuille; mais elle était en si bonnes mains! Trop jeunes encore à la mort de leur père, pour sentir toute la perte qu'ils faisaient , cette perte était en quelque sorte , réparée par les soins que mettait Verseuil à prévenir leurs moindres désirs, à leur éviter jusqu'à ces petits chagrins du premier âge, que seules peuvent dissiper la tendresse et la pré-

voyance d'un père. Aussi ces trois jolis enfans prodiguaient-ils à leur tuteur les caresses, les prévenances et jusqu'aux doux épanchemens de la piété filiale. Le nom de *bon ami* était devenu pour eux le synonyme de père : il ne se passait pas de jour, que cette illusion n'établît entre Sophie et Verseuil des rapports et des communications. Celui-ci, placé continuellement entre elle et ses enfans, n'avait pu résister à l'aspect enivrant de leurs mutuelles caresses : il sentit se rallumer plus que jamais cette flamme secrète qu'il avait dissimulée, et qui peut-être était devenue plus violente encore par l'humiliation qu'elle avait reçue.

Cependant trop clairvoyant pour brusquer une déclaration qui pouvait porter le trouble dans le cœur de la jeune veuve, il résolut de l'y préparer par degrés, et de choisir pour son in-

terprète l'aimable enfant son filleul, qu'idolâtrait sa mère. D'abord, sous prétexte de rendre madame Dermance à sa société habituelle, et de fixer auprès d'elle ses trois enfans qui commençaient à grandir, il l'environna de tous les plaisirs que permettait sa situation. La musique avait pour elle des charmes; il réunissait chaque semaine, des artistes célèbres qui, par leurs harmonieux accords, ramenaient un sourire de satisfaction sur les traits de Sophie. Instruite et très-versée dans la littérature, elle se trouvait souvent au milieu de poètes distingués et d'auteurs connus, invités par Verseuil; et qui, par des lectures variées, attachantes, faisaient éprouver à la belle veuve qu'il n'est point de peines dans la vie, dont les lettres n'adoucissent l'amertume. L'aspect et la paix des champs semblaient porter dans l'âme

de Sophie un calme consolateur, l'oubli momentané de ses regrets; Verseuil loua, dans les environs de Paris, une habitation délicieuse où il réunissait les personnes qu'affectionnait madame Dermance. En un mot, tout ce que la séduction pouvait inventer pour offrir à Sophie, sous le voile de l'amitié, les consolations dont son cœur avait besoin, était employé avec autant d'empressement que d'adresse, par cet homme violent et passionné. Il ne chercha pas moins à séduire ses enfans, à capter leur attachement, à les enlacer par la reconnaissance; et quand il crut avoir bien préparé les coups qu'il se disposait à porter, il insinua dans la jeune tête de son filleul le désir de le voir l'époux de sa mère. L'enfant, qui s'imaginait remplir le plus saint des devoirs, et qui chaque jour prenait sur celle qui l'avait fait

naître, un empire irrésistible, lui confia naïvement qu'il aurait un grand plaisir à pouvoir appeler le bon ami son père.... Sophie tressaillit et faillit perdre l'usage de ses sens. Elle se douta bien que son fils n'était que l'écho fidèle de celui dont les intentions se dévoilaient à ses yeux pour la première fois. Oh! combien elle se reprocha de lui avoir donné tant de droits sur elle! à quel prix n'eût-elle pas racheté les services qu'elle en avait reçus! combien sa situation devenait cruelle, embarrassante! comment jamais avouer à Verseuil l'aversion qu'elle avait pour lui?.... Elle chercha néanmoins à cacher à son fils le trouble affreux qu'elle éprouvait; elle se contenta de lui dire que la mémoire de son père occupait son cœur tout entier, et qu'elle ne croyait pas que jamais aucun autre y pourrait trouver

place. « Nous devons tous beaucoup à ton bon ami, cher enfant : ajouta-t-elle en le pressant sur son sein; mais la reconnaissance ne peut aller au-delà de ce qu'on s'est promis à soi-même. Il est de ces nœuds, mon fils, que la mort même ne saurait détruire. »

L'enfant ne manqua pas d'aller reporter fidèlement à Verseuil cette conversation. Celui-ci s'attendait bien au trouble que la proposition qu'il avait fait faire, porterait dans le cœur de madame Dermance; mais ne pouvant soupçonner la répugnance qu'il inspirait, il résolut de laisser la jeune veuve réfléchir quelques jours sur la tentative qu'il avait faite; et crut ensuite devoir s'adresser directement au notaire qui possédait toute la confiance de Sophie, pour parvenir au but qu'il s'était proposé. Ce dernier, qui croyait servir à la fois les intérêts de sa cliente

et ceux de ses enfans, et qui, dans toutes ses relations avec Verseuil, avait conçu pour lui la plus haute estime, s'empressa de s'acquitter de l'importante mission dont il était chargé. Quelle fut sa surprise, lorsqu'il vit madame Dermance pâlir, se couvrir tout-à-coup le visage de ses mains tremblantes, et lorsqu'il l'entendit s'écrier du ton le plus déchirant : « C'en est donc fait du repos et du » bonheur de ma vie !.... » Aussitôt elle confie au discret émissaire la répugnance que de tout temps Verseuil lui avait inspirée, et le supplice qu'elle éprouverait, si jamais elle était contrainte de lui appartenir. Elle prie alors son digne confident de faire tous ses efforts, d'employer tout le crédit qu'il avait sur le tuteur de ses enfans, pour le détourner de ses projets ; lui donnant pour prétexte la résolution

qu'elle a prise de conserver un nom qui lui devenait plus cher que jamais, et la crainte qu'elle aurait de ne pouvoir faire le bonheur d'un nouvel époux, quelque fût son mérite, quels que fussent les droits qu'il aurait à sa reconnaissance.

Le notaire transmit ce nouveau refus à Verseuil, avec tous les ménagemens qu'exigeait la délicatesse, et s'imagina le détourner du dessein qu'il avait conçu; mais il ne fit qu'attiser le feu dont était dévoré cet homme orgueilleux et passionné. Il lui fit l'aveu que jamais la première impression qu'avait produite sur lui Sophie Darbelle, ne s'était effacée de son âme; et que la préférence qu'elle avait accordée à son ami, loin d'éteindre sa fatale passion, n'avait fait que l'irriter. « Si depuis dix ans, ajoutait-il, j'ai renfermé dans mon sein cette flamme

dévorante ; si j'ai tout bravé, tout souffert, pour rester fidèle au pacte sacré de l'amitié, il ne m'est plus possible, depuis la mort de mon rival, de résister à l'espoir de posséder Sophie. Elle est libre ; ses trois enfans me chérissent, me donnent chaque jour le nom de père : leur destinée est dans mes mains ; et si leur mère, dont j'ai besoin de me venger, m'humiliait au point de refuser l'alliance que je lui propose, je ne réponds pas de ce que je pourrais faire. Il est des égards pour la beauté, pour la vertu ; mais il en est aussi pour l'amitié constante et l'amour malheureux. » Ces dernières paroles proférées avec l'accent d'un cœur brûlant et d'une tête égarée, firent frémir le notaire : il s'empressa d'instruire madame Dermance des résolutions effrayantes de Verseuil, et de la disposer à braver l'orage qui s'éle-

vait sur sa tète : elle s'y prépara, non sans effroi, mais avec courage et résignation. Elle résolut d'avoir, avec cet ami, long-temps si dévoué, si généreux, et devenu son tyran, une explication franche et décisive qui la délivrerait pour jamais de ses persécutions.

Cette entrevue eut lieu dans l'appartement de Sophie. Elle s'était placée, pour avoir plus de force et d'énergie, sur une ottomane en face du portrait en pied de son mari, dont le regard confiant, expressif semblait dire à Verseuil : « Je te recommande ma » femme et mes enfans. » Elle avait fait la toilette la moins avantageuse, espérant par-là, diminuer le pouvoir de ses charmes ; et n'entendit pas, sans frémir, l'heure convenue sonner à la pendule. Soudain un mouvement de la serrure lui annonce la présence de

l'homme qu'elle redoute : il entre, la démarche incertaine, les traits altérés et presqu'aussi tremblant que celle à qui sa passion funeste allait faire subir une cruelle épreuve.... « Il me tardait, mon frère, de m'expliquer avec vous. — Votre frère ! ce nom qu'il me fut si doux de porter, n'est plus qu'un outrage ; on n'est point la sœur de celui qu'on dédaigne. — Moi, vous dédaigner ! — Ecoutez-moi, Sophie....... quand vous préférates mon heureux rival, j'affectai de porter sur mes traits la sérénité d'un ami fidèle et résigné ; mais le dépit et la rage s'étaient emparé de tout mon être. L'amour déçu, l'orgueil humilié ne rêvèrent plus que vengeance, non sur votre époux : il n'était point coupable ; mais sur vous, cruelle, qui me faisiez éprouver tous les maux réunis dans un seul : un amour violent et sans espoir. Je cher-

chai d'abord à m'étourdir sur mon sort; je m'attachai sans relâche à vous faire autant de bien, que vous m'aviez fait de mal; et j'y suis parvenu : c'était la seule jouissance qui me restât sur la terre. Peut-être aurais-je fini par cicatriser la blessure de ce cœur éperdu ; peut-être le spectacle de votre heureuse union n'eut plus été le tourment de ma vie : déjà même les caresses de vos jolis enfans me faisaient oublier vos torts, et je commençais à me résigner à ma fatale destinée, lorsque la mort de Dermance a tout détruit. J'ai senti se rallumer le feu que je croyais éteint, s'irriter mes désirs et luire à mes yeux, après tant de souffrances, l'espoir enivrant de vous posséder. J'ai redoublé d'égards pour vous, de respect pour votre douleur; et lorsque j'ai fait au-delà de ce que peuvent inspirer l'amour et l'amitié, lorsque vos enfans eux-mêmes

vous demandent de me nommer leur père, vous prenez plaisir à m'humilier encore, à retourner le trait cruel qui me déchire, à m'accabler de vos constans mépris. — Arrêtez, lui répond Sophie avec dignité : je ne me laisserai point confondre parmi ces cœurs ingrats qui, sourds à la voix de l'amitié, ne paient ses bienfaits, que par les dédains et l'oubli. Ce que je vous dois, ce que vous avez fait pour mes enfans, ne s'effacera jamais de ma mémoire : personne autant que vous, n'a des droits à ma reconnaissance ; et le doux nom de frère, que je me plaisais à vous donner, était la fidèle expression de mes sentimens pour vous. Dans tous les temps, dans toutes les circonstances, vous trouverez en moi l'amie la plus dévouée, une sœur véritable, prête à vous sacrifier sa fortune et sa vie.... mais les affec-

tions de l'âme ne se commandent pas : c'est une émanation céleste au-dessus de nos forces, de nos volontés; comment en disposer, quand on les a perdues ? Celui que je pleure, a tout emporté dans la tombe; et je ne puis, sans frémir, concevoir l'idée d'appartenir à un autre. — Ce n'est point à votre âge, reprend Verseuil avec véhémence; non, ce n'est point à vingt-six ans, et lorsqu'on joint à tant d'attraits tout ce qui fait briller dans le monde, qu'on peut renoncer à l'avantage de s'y faire une grande existence. L'état de veuve ne peut vous convenir : il faut un aliment à vos affections, il faut à votre âme aimante un point d'appui. — N'ai-je donc pas mes enfans? — Parvenus à l'âge où leur éducation commence, il faudra bientôt vous en séparer. — Des deux garçons, il est vrai; que ne puis-je moi-même

les instruire!... Mais pour ma fille....— Belle comme vous, elle sera recherchée; l'hymen vous la ravira: seule alors que ferez-vous? Votre destinée est d'être femme de bien: vous avez une trop grande habitude d'estime et de considération, pour jamais y renoncer. Croyez-moi, ce n'est que dans de nouveaux liens que vous pourrez la conserver. — Eh! comment les contracter ces nouveaux liens, quand on a la certitude de n'y pas trouver le bonheur? Il est des pertes dont on ne peut se consoler: il est des maux dont on ne guérit jamais. — Je n'ose pas vous donner l'assurance de vous faire oublier les vôtres; mais du moins ne m'ôtez pas l'espoir de le tenter. — Non, ce serait vous abuser. — Ayez pitié de tout ce que je souffre. — Je souffre encore plus que vous. — Je n'exige point d'amour; votre attache-

ment me suffit. — Il ne me reste que des larmes. — Eh bien, je me dévoue à votre indifférence que je saurai vaincre. — Ah! si ce n'était que de l'indifférence! —Que dites-vous?.... Et quel affreux soupçon?... — Ah! pardon! je sens que je vous blesse, que j'outrage l'ami de mon époux, le protecteur de mes enfans; je sais que je m'expose au juste ressentiment d'un homme passionné; mais cet homme qu'il me serait impossible d'aimer, et que je plains; ne pourra s'empêcher de me plaindre à son tour. Feindre avec lui, serait une duplicité; le laisser dans l'erreur, serait un crime dont je suis incapable. Verseuil, je puis bien m'exposer à votre colère, à votre ressentiment; mais je veux du moins conserver votre estime. — Quoi! tant d'amour, de souffrance et de résignation n'ont pu m'attirer que ce sanglant ou-

trage!..... quoi, ce n'est pas seulement de l'indifférence que je vous inspire ! vous pourriez me haïr ! vous, Sophie !..» Il sort brusquement à ces mots, en jetant sur elle un coup-d'œil effrayant; et ne reparut point à l'hôtel de tout le reste de la journée.

Cette scène avait produit sur madame Dermance une si vive commotion, et le dernier regard de Verseuil était si terrible, qu'elle resta sur l'ottomane comme anéantie. Heureusement ses trois enfans entrèrent ; et surpris, inquiets de l'altération qu'ils remarquaient sur les traits de leur mère, ils s'empressèrent de lui prodiguer des secours et des caresses qui bientôt la rendirent à elle-même. « Oh comme tu es pâle! lui dit le plus jeune de ses fils : te trouverais-tu mal!..... Si du moins bon ami était là pour te secourir! — C'est lui, ajoute l'aîné, qui

t'aime bien, et ne s'occupe que de ton bonheur. — Aussi, dit à son tour leur jeune sœur, nous l'aimons comme un père : et si maman voulait nous rendre tous bien heureux.......— Laissez-moi, mes enfans, leur dit Sophie, d'une voix très-altérée ; j'ai besoin d'être seule. — Oh comme tu pleures ! dit le plus jeune : qui donc peut te faire ainsi du chagrin ? je cours chercher bon ami, il saura, mieux que nous, sécher tes larmes...... » Sophie l'arrête par un mouvement involontaire : elle reconnut dans ce langage, l'influence de Verseuil sur ses enfans qu'elle ne pouvait dissuader; elle redoubla de marques de tendresse pour eux et les éloigna promptement, afin de se livrer à toutes les réflexions que faisait naître une aussi cruelle position.

L'heure du dîner sonna ; elle se rendit à la salle à manger où le valet-de-

chambre de Verseuil annonça que son maître dînait en ville : les trois enfans regrettèrent sa présence ; mais Sophie se sentit allégée d'un poids accablant, et se félicita de son absence. Il ne rentra que fort tard, ne parut point le lendemain au déjeûner ; et lorsque Sophie regagnait son appartement, pour s'abandonner à ses douloureuses méditations, on lui remit un billet de Verseuil ainsi conçu :

« Vos refus humilians, votre étrange
» obstination à me désespérer, ne
» me permettent pas de me trouver
» devant vous...... Je quitte Paris pour
» m'occuper malgré vous, cruelle,
» de votre bonheur et du sort de vos
» enfans........ Puisse l'absence alléger
» l'affreux tourment que j'éprouve !
» puissiez-vous à mon retour, me trai-
» ter avec plus de justice ! »

Verseuil parcourut en effet plusieurs

places de commerce de la France, où il avait des relations d'intérêt : et tant en son nom personnel, qu'en qualité de tuteur des enfans de Dermance, il fit des opérations importantes, avantageuses. Pendant près de trois mois que dura son absence, il n'écrivit pas une seule fois à Sophie : sa correspondance se bornait à entretenir son jeune filleul, dans l'attachement et la gratitude qu'il lui avait inspirés : lui témoignant sans cesse le bonheur qu'il aurait à le nommer son fils......... Celui-ci ne manquait pas de communiquer à sa mère toutes ces lettres qui r'ouvraient sa blessure, et lui prouvaient la fatale persévérance de cet homme audacieux et violent dans le plan qu'il avait formé de l'épouser.

Elle respirait toutefois plus à son aise depuis le départ de son tyran ; et commençait à trouver au milieu de

ses jolis enfans quelques momens de repos et d'un bonheur fugitif, lorsqu'elle apprit par le caissier, que Verseuil arrivait sous peu de jours. Les trois enfans sautèrent de joie à cette nouvelle, et témoignèrent tout le plaisir qu'ils éprouveraient à revoir leur bon ami : quant à Sophie, triste et silencieuse, elle attendit avec résignation les nouvelles atteintes qui seraient portées à la résolution qu'elle avait prise ; et se promit d'y persister avec toute la force dont elle était capable. Verseuil arriva donc, au grand contentement de ses jeunes pupilles qui l'enlacèrent dans leurs bras, et reçurent de lui de nouvelles preuves de son attachement et de son souvenir. Il chercha des yeux leur mère, retirée dans son appartement : et s'imaginant bien qu'elle redoutait de paraître à sa vue, il lui fit demander la permission

de se présenter chez elle, et s'y fit accompagner des trois enfans qui semblaient ramener un père.

Vainement voulut-il saisir toutes les occasions de se trouver seul avec Sophie, elle sut pendant quelque temps les éviter avec une adresse qui, sans blesser les convenances, ne faisait qu'exciter la passion de Verseuil et qu'irriter sa vanité. Il prit donc le parti de lui faire demander un nouvel entretien particulier, annonçant que ce serait la dernière fois qu'il oserait l'importuner de la sorte ; et qu'il y allait du sort de ses enfans. A cette annonce qui fit trembler Sophie, elle assigna l'entrevue dans le même endroit qu'avait eu lieu la première. Ce fut en face du portrait de feu Dermance, au milieu d'une bibliothèque choisie qu'il s'était plu lui-même à former, que fut accordé l'entretien ré-

clamé par Verseuil. Pour la première fois il fut inexact au rendez-vous. Madame Dermance regardait sans cesse à la pendule ; près d'une heure s'était écoulée depuis celle convenue : inquiète, agitée, et cherchant en vain à se distraire, elle porte involontairement la main sur un des livres qui sont à sa portée : c'était un volume des œuvres de Sénèque dont la traduction l'intéresse ; elle en parcourt quelques pages ; et ses yeux s'arrêtent sur ce passage : « *O nature, par quels liens irrésistibles tu attaches les parens à leurs enfans!* » Elle relit ces mots avec une émotion qu'elle n'éprouva de sa vie : ils avaient un rapport si direct avec sa position! elle les relit encore et les répète par cœur, quand tout-à-coup la porte s'ouvre, Verseuil paraît et la ferme en dedans à double tour, ce qui fit tressaillir madame Dermance.

« Ne craignez rien, lui dit-il en l'abordant; si le respect est inséparable du véritable amour, quelle femme jamais fut plus en sûreté que vous? — Asseyez-vous de grâce! répond Sophie encore toute tremblante et s'efforçant de reprendre le courage dont elle avait besoin. — Non, non : réplique-t-il, et marchant à grands pas dans l'appartement : je suis trop agité pour rester en place : mon cœur et ma tête sont sur un brasier ardent : le mouvement seul peut les empêcher de s'égarer tout-à-fait.... Madame, il faut enfin mettre un terme aux obsessions dont je vous accable, aux dédains que vous me faites supporter. — Est-ce donc vous dédaigner.......? —Ne m'interrompez pas, je vous en supplie!...... Mon dévouement et mon zèle pour tout ce qui vous intéresse, ne sont donc payés par vous que de la plus

noire ingratitude!...... L'amour le plus tendre et le plus constamment éprouvé, ne vous inspire à peine qu'une stérile pitié..... Vous vous jouez avec un plaisir barbare de ma fatale passion ; et ne craignez pas d'irriter la violence de mon caractère...... Eh bien, sachez à quel sort vous condamneront vos refus réitérés...... Apprenez que Dermance, égaré par l'ambition, s'était engagé particulièrement et à mon insçu, dans une entreprise immense ; et que son manque de succès l'a rendu débiteur de sommes considérables dont j'ai réuni, sous ma garantie, toutes les obligations ; les voici dans ce portefeuille : elles montent à près de 800,000 francs. En les acquittant, il ne reste plus rien à vos enfans ; et vous-même vous serez précipitée de l'opulence dans la misère ; vous sortirez de ce brillant hôtel, pour aller habiter un

réduit obscur, où privée de tout, abandonnée de vos amis, et réduite à vivre du travail de vos mains....—Ah! la misère n'a rien d'effrayant pour moi; mais pour mes pauvres enfans.... — Ils eussent trouvé dans leur tuteur un appui, le réparateur de leur fortune; ils eussent repris dans le monde une existence honorable : mais vous voulez les jeter dans le néant : eh bien qu'ils y tombent avec vous! Ils vous chérissent, opulente, généreuse, adorée de tout ce qui vous environne; vous les verrez dans votre abaissement vous négliger, se plaindre des privations auxquelles vous les aurez réduits : vous n'échapperez point à leurs justes reproches; et le nom de l'homme que vous dédaignez, viendra souvent sur leurs lèvres innocentes : vous le plaindrez alors; il ne sera plus temps.......... car ne croyez pas que je survive à la

violence de mon amour...... adieu, madame !.... je vais porter loin de vous ce cœur désespéré, jusqu'à ce que la mort...... — Arrêtez! » s'écrie madame Dermance, en retenant Verseuil, qui déjà s'éloignait d'elle; « au nom de votre ami, dont l'image frappante semble ici vous parler par ma voix, et qui, dans ses derniers momens, vous recommanda sa famille ; suspendez, suspendez....... jusqu'à demain seulement, l'exécution du fatal arrêt que vous venez de prononcer.... Je ne puis, sans frémir, songer à de nouveaux liens; et la violence de votre amour, me les fait plus redouter encore....... Mais la seule pensée que mes enfans réduits à la misère..... celle plus affreuse de la mort d'un homme qui fut leur tuteur, l'ami de leur père....... Je ne puis m'expliquer davantage....... mais demain....... oui demain matin à

dix heures précises, revenez ici même ; et vous connaîtrez mes résolutions.... » Verseuil sortit à ces mots, laissant percer un rayon d'espoir sur ses traits altérés ; et madame Dermance en proie à l'agitation la plus cruelle, cherche à recueillir ses forces, à rappeler sa raison. Elle se prosterne devant le portrait de son mari, qu'elle consulte sur le parti qu'elle doit prendre ; et répète ces paroles de Sénèque, qui s'étaient gravées si profondément dans son souvenir : « *O nature ! par quels liens ir-* » *résistibles tu attaches les parens à* » *leurs enfans !* »

Cette scène terrible était un mystère pour tout l'hôtel ; et Sophie, sous prétexte d'une légère indisposition, se priva de voir ses enfans tout le reste de la journée, dans la crainte de se laisser influencer par leur présence. Elle voulut ne consulter qu'elle-même

dans une circonstance aussi grave ; et comme il y allait peut-être du malheur du reste de sa vie, elle résolut de ne prendre d'autre détermination que la sienne, pour se décider à ce grand sacrifice. On peut juger aisément de la nuit cruelle qu'elle passa : que le jour lui semblait lent à paraître ! et lorsqu'il parut, combien elle souffrit de sa clarté ! Verseuil n'était pas moins agité : tantôt il se reprochait sa tyrannie envers une femme qui n'était coupable que de ne pouvoir l'aimer ; tantôt il s'indignait de ce qu'elle osât le braver avec tant de persévérance....... puis tout-à-coup s'abandonnant au funeste penchant qui l'entraîne, il s'applaudit d'avoir trouvé le seul moyen de forcer la belle veuve à couronner son amour.

Il attendit néanmoins avec impatience l'heure que Sophie avait indi-

quée : il savait par ses enfans, qu'elle leur avait donné l'ordre de passer chez elle avant le déjeûner : il avait appris qu'elle avait écrit la veille à son notaire, qui depuis plus de deux heures, était enfermé dans son appartement. Il ne savait que penser de ce mystérieux entretien ; et déjà son imagination dévorante se livrait à toutes les craintes d'un amour malheureux, à toute la défiance d'un orgueil humilié, lorsque sa pendule marque l'instant convenu; il s'arme de résolution, recueille toutes ses forces, et se rend dans la bibliothèque qu'affectionnait madame Dermance. Il la trouve entourée de ses trois enfans, qui considéraient, avec une émotion respectueuse, le portrait de leur père. Auprès d'eux le notaire, digne ami de Sophie et son conseil, achevait de rédiger un acte qui semblait coûter à sa

délicatesse, et produisait sur sa cliente une altération très-remarquable. Verseuil s'avance, cherchant à interpréter ce qu'il lisait sur tous les visages, et s'attend à quelques protestations, à un éclat peut-être...... mais quelle est sa surprise, lorsqu'il entend Sophie dire avec le ton d'une résignation réfléchie, et baissant ses beaux yeux : « Vous désiriez, mes enfans, donner à votre tuteur le nom sacré de père....... qu'il mérite...... soyez satisfaits !..... M. Verseuil est mon époux...» Elle fait signe au notaire de lire l'acte de mariage qu'elle a fait dresser : elle y rend l'hommage dû à l'ami, à l'associé de feu Dermance : elle déclare qu'elle n'a pas trouvé de plus digne récompense de ce qu'il a fait pour ses trois orphelins, que de lui donner le droit de les appeler ses enfans ; et les recommande à sa bienveillance. Elle veut que

son nouvel époux reste souverain maître de toute sa fortune, et ne stipule pas pour elle le plus simple douaire, ni le moindre avantage. Cette lecture terminée, elle fait signer Verseuil tellement saisi d'amour et d'admiration, qu'il ne peut proférer une parole : elle prend ensuite la plume, porte sur ses enfans un doux regard où la tendresse maternelle brille dans tout son éclat; et signe l'acte fatal avec un courage et une résignation qui confondent le notaire lui-même. Chacun des orphelins signe à son tour et va se jeter dans le sein de sa mère : celle-ci les y presse avec ivresse, et s'écrie avec un accent dont Verseuil et le notaire peuvent seuls sentir toute l'expression : « Embrassez-moi, chers petits!..... serrez-moi bien dans vos bras caressans!... ah! j'en ai grand besoin!..... » Verseuil, entraîné par l'innocente joie qu'é-

prouvent ces enfans, ne peut résister à sa vive émotion : il tombe aux pieds de Sophie ; et saisissant avec transport une de ses mains, il la porte à ses lèvres brûlantes..... Elle pâlit ; respire à peine ; puis tout-à-coup se recueillant, elle dit à Verseuil qui tient toujours sa main pressée dans les siennes : « Au moins ne choisissez pas celle qui porte l'anneau que me donna votre ami !.... » Elle désigne à ces mots le portrait de Dermance ; et semble par un dernier regard, lui demander la permission de faire pour ses enfans l'abnégation d'elle-même.

FIN DU PREMIER VOLUME.

# TABLE.

Pages



FIN DE LA TABLE.

